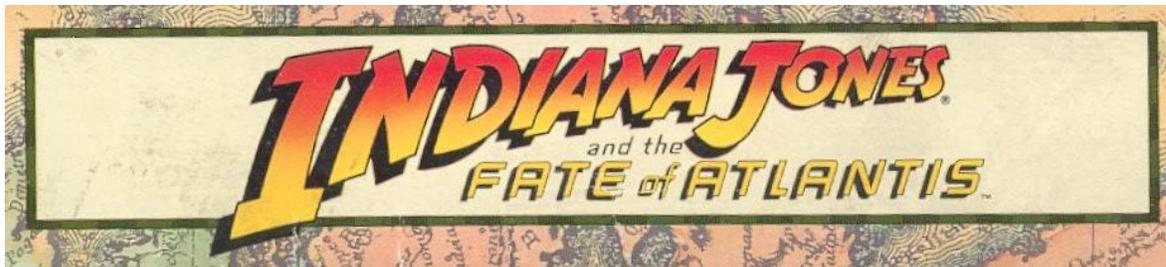


Gilles Ermia



Nombre de pages : 130

Indiana Jones & le mystère de l'Atlantide

INDEX

Prologue.....	p.3
Chapitre 1.....	p.7
Chapitre 2.....	p.16
Chapitre 3.....	p.27
Chapitre 4.....	p.37
Chapitre 5.....	p.43
Chapitre 6.....	p.50
Chapitre 7.....	p.64
Chapitre 8.....	p.75
Chapitre 9.....	p.83
Chapitre 10.....	p.93
Chapitre 11.....	p.103
Chapitre 12.....	p.112
Chapitre 13.....	p.120
Epilogue.....	p.129

Prologue

24 avril 1939 - Collège Barnet

Les planches qui condamnaient la porte de l'un des innombrables greniers remplis de vestiges archéologiques du Collège Barnet se brisèrent enfin. Il avait fallu une bonne dizaine de grands coups de pieds pour les faire se plier mais ces satanées planches avaient fini par craquer rendant ainsi l'accès du grenier plus facile encore que celui d'un moulin.

Un homme pénétra dans la pièce poussiéreuse qui n'avait visiblement pas été visitée depuis un bon bout de temps. L'homme crachota et balaya de sa lampe les environs, découvrant de grands volets verts qu'il s'empressa d'ouvrir. Enfin la lumière jaillit, laissant apparaître tous les recoins de l'immense grenier. C'était une salle très ancienne. Les murs dataient d'avant la Grande guerre au moins. Le crépi n'était pas vraiment d'une qualité admirable mais était joli néanmoins. La pièce était envahie d'objets archéologiques plus ou moins authentiques. Marcus Brody, le directeur du musée du Collège Barnet, avait beau être une personne charmante et pleine de bonne volonté, on ne pouvait pas dire qu'il s'y connaissait vraiment en objets archéologiques. Bien sûr il était terriblement instruit mais il manquait peut-être de pratique dans le domaine. Un vrai bureaucrate en fait. Dire qu'un jour il s'était perdu dans son propre musée...

Le gigantesque grenier était tellement en désordre qu'une souris aurait eu du mal à retrouver le chemin de son trou.

— Bon, Jones... Comment vas-tu trouver ce que tu cherches au milieu de tout ce souk ?

Le professeur Henri Jones Junior était reconnu comme un des archéologues les plus brillants de sa génération. Malgré son air ahuri de chien battu il pouvait se métamorphoser en véritable furie ! Ce qui l'énervait le plus était qu'on l'appelât par son prénom : Henri Junior. Il avait renié ce nom depuis bien longtemps. Il aimait mieux Indiana, ses amis proches l'appelaient même Indy. En fait ce nom était celui du chien qu'il avait eu dans sa, déjà, très turbulente enfance. Mais ça il préférait éviter de le dire à n'importe qui, bien entendu... Indy était très apprécié par ses élèves, surtout féminines. Il fut d'ailleurs élu à plusieurs reprises « Professeur le plus sexy du Collège ».

Vêtu de son pantalon marron clair, sa chemise blanche, son blouson en cuir, et son feutre marron sur la tête, Jones tenait plus du dompteur de lions que d'un simple archéologue. De plus il portait aussi un fouet sur sa hanche ce qui renforçait cette image. C'était son porte-bonheur, un véritable fétiche. Il s'était promis de toujours l'avoir sur lui dès sa première expédition en Grèce. C'est d'ailleurs à cette époque là qu'il connut une renommée mondiale. Il avait découvert un vestige des plus merveilleux là-bas à Delphes. Il avait découvert l'Omphale !¹

Depuis le professeur Jones était devenu un brillant archéologue... à mi-temps. Car il était aussi professeur au Collège Barnett où il enseignait avec beaucoup de passion son métier, à des élèves qui n'attendaient qu'une seule chose avec cette même passion : la sonnerie de fin de cours...

¹ voir le roman de Rob Mac Gregor « Péril à Delphes »

Indy farfouilla un peu partout : il s'attarda sur quelques œuvres. Celles qui l'attirèrent étaient diverses. Il examina un gros coffre. Marcus pensait qu'il avait appartenu à Christophe Colomb. Mais Indy en était moins convaincu. A l'époque on trouvait rarement des objets marqués « made in Taiwan ».

Il regarda également les deux grandes statues au milieu de la salle : l'une égyptienne, représentait Horus, l'autre une Gargouille médiévale...ou comme Indy pensait, une très bonne imitation.

Il y avait une autre statue près de la porte d'entrée, un indigène armé d'une lance. *Pauvre Marcus*, songea Jones. *Il pensait que c'était un guerrier Masai !*

Tout en continuant à fouiller il stoppa net sur une statuette de Shiva en pierre. Il la prit dans les mains et la retourna lentement.

Shiva...

Il se remémora l'une des plus périlleuses aventures qu'il avait vécues quatre ans auparavant, en 1935. Ce jour là ce pauvre Indy, tentant de négocier avec de dangereux mafieux chinois la possession d'un joyau extraordinaire, avait bien faillit y laisser des plumes. Ayant survécu à un empoisonnement, Indy avait fui, entraînant avec lui la somptueuse Willie Scott, Chanteuse de cabaret. Mais en cours de route, leur avion avait eu un léger problème : les pilotes avaient disparus... Ils avaient survécu miraculeusement mais ce n'était pas la fin de leurs épreuves : ils avaient promis au chef d'un petit village Hindou de retrouver leur pierre magique volée par des Thugs...²

— La pierre de Shiva...bredouilla le professeur non sans nostalgie.

Il remit la statuette à sa place et continua ses recherches, mais il n'y avait rien sinon une sorte d'urne funéraire et des objets sans aucune importance.

Il redressa son chapeau et se gratta la tête. Mais où pouvait être cette satanée... Indy se figea. Dire que le grenier était rangé tenait plus de l'ironie sarcastique noire que du comique tout court. Pourtant, Indiana fut pris d'on ne sait qu'elle folie en voyant ce chiffon rouge tout sale bloqué sous les pieds de la statue du soit disant Masai. Aujourd'hui il rangerait au moins ça. Il se baissa et tira d'un coup sec sans aucun effet notable. Il tira encore mais le chiffon resta sous le socle. Indy cracha dans ses mains, et les frotta. Il s'était dit qu'il lèverait ce chiffon de là alors pas question de renoncer si facilement. Il tira le chiffon d'une hargne rageuse. Il tira si fort que le chiffon se déchira soudainement le faisant tomber à la renverse. Malheureusement il atterrit sur une trappe et le vieux cadenas rouillé ne résista pas à son poids. Indy chuta à l'étage en dessous.

Ce fut trop bref pour qu'il réagisse. Il ne cria même pas. Il tomba sur le dos et se fit extrêmement mal. Il se redressa et chercha des mains tout autour de lui son chapeau qu'une fois trouvé il remit sur sa tête. Il se releva enfin.

Indy avait atterri dans une autre salle de vestiges mais celle ci était beaucoup moins « archaïque ». Et c'était en ordre... enfin plus ou moins. Indy ne tenta pas de remonter à l'étage du dessus. A quoi bon, ce qu'il cherchait ne se trouvait pas là haut. Au lieu de cela, il préféra poursuivre ses recherches dans cette pièce. Si le destin l'avait mené ici, par des méthodes quelque peu douloureuses, ce n'était peut-être pas un hasard.

Indy toujours bredouille était tombé dans une salle regroupant certains vestiges indiens. Et comme dans l'autre pièce, les vestiges étaient pour la plupart... bidons... Il y avait un Totem de deux, trois mètres que Marcus pensait sculpté par les indiens de la tribu Oulalah, mais on aurait plutôt dit un mauvais accessoire de cinéma. Il y avait aussi une caisse en bois, l'étiquette y indiquait « débris de poteries non identifiés ».

Encore de la camelote, songea Indy.

² voir le film de Steven Spielberg « Indiana Jones et le temple maudit »

En fait les seules choses qui semblaient authentiques ici étaient les objets de la collection Phoenix et de la collection Shaumut qu'Indy avait rapportés quelques années plus tôt.

Jones serra sa ceinture et alla ouvrir la trappe menant à la bibliothèque. Il prit une échelle et descendit. Il posa un pied sur un échelon. La porte de la trappe mal ouverte s'abattit sur le visage de l'archéologue qui lâcha l'échelle sous la surprise et la douleur. Indy se retrouva de nouveau à terre tout endolori. Décidément ce n'était pas sa journée. Toujours au sol il tourna la tête de droite à gauche observant tous les recoins poussiéreux de la bibliothèque du Collège Barnett. En voyant les innombrables étagères de livres il songeait qu'il les avait déjà tous lus. Ceux sur les pots, les outils, les armes et les sites... Aucun n'y avait échappé.

Lorsqu'Indy tenta de se redresser il percuta de son pied l'armoire en face de lui.

— Oh, oh ! cria-t-il.

L'armoire s'effondra violemment et les cris du pauvre Indiana n'y changèrent rien... pour son plus grand malheur.

Se protégeant de ses mains il parvint à stopper en partie le meuble qui s'écroulait sur lui. Mais c'était loin d'être suffisant et Indiana traversa le vieux sol et alla s'écraser dans la pièce du dessous.

Indy se demandait s'il lui restait un seul os intact. Il se releva assez difficilement et se pencha pour ramasser son chapeau qui avait fait toutes les chutes avec lui. Quel fidèle couvre-chef !

Tout à coup, un livre qui était dans l'armoire tomba du plafond et s'abattit sur le crâne d'Indy qui retourna au tapis.

Il se releva, furieux, la main sur la tête avant d'y enfoncer son feutre cabossé. Il regarda le titre du livre qui venait de le mettre K.O., c'était un roman : « Plus dure sera la chute » ! Drôle de coïncidence...

Il tenta de se relaxer et d'oublier sa douleur. Il observa quelques instant le trou dans le plafond... ce qui lui permit d'éviter in extremis un des exemplaires les plus gros de l'encyclopédie du Collège Barnett, la lettre S.

— Il faudra que je pense à faire réparer ce toit, dit-il tout haut.

Il se trouvait maintenant dans la salle que Marcus préparait pour exposer quelques pièces égyptiennes de son musée. Marcus n'avait pas très bien choisi l'endroit : il faisait ici une chaleur épouvantable, la chaufferie se trouvant juste en dessous.

J'espère ne pas tomber dans le four !

D'ailleurs le conduit de la chute de charbon rejoignait les deux pièces. Indy qui n'avait pas envi de faire un long détour par les classes du Collège s'appêtait à descendre par celui-ci. Il se salirait un peu mais qu'importe...

Si la salle n'était pas encore prête, il y avait néanmoins déjà quelques artefacts de l'Egypte comme ces quatre chats siamois noirs posés sur la table. Il engagea un pied dans le conduit...

— Je n'ai jamais vu de copies d'un dieu siamois aussi minables !

Et pour s'amuser tel un petit gamin espiègle il poussa un sifflement tentant d'imiter plus ou moins le sifflement strident des félins en colère.

Un des chats se releva et lui bondit dessus, les poils tout hérissés C'était un vrai ! Indy en fut tellement surpris qu'il fit un faux mouvement qui le précipita tête la première dans la conduite de charbon. Il roula le long du petit tunnel jusqu'au bac de charbon. Il était plus qu'un petit peu sale... La coupe était vraiment pleine !

— Je viens de faire un plongeon de quatre étages... heureusement pas d'un seul trait !

Indy avait mal, ça se comprenait. Pourtant il sentait une autre douleur que celle due à sa chute, il sentait qu'un objet pointu s'enfonçait dans son dos terriblement mal en point. Il sortit du bac et s'aperçut que le responsable de sa douleur était en fait une sorte de petite corne en bois. Il fouilla dans le charbon d'après lui un très beau spécimen d'anthracite noir, et déterra une petite statuette à grandes cornes. C'était l'objet de sa douloureuse quête.

— Ca alors ! s'exclama-t-il tout en saisissant l'objet. Voilà ce que je cherchais ! Dire qu'ils allaient la brûler !

Il la tourna dans ses mains.

— Quel objet étrange... Je me demande où Marcus l'a trouvé.

Il sortit de la chaufferie. Après s'être épousseté, lavé les mains et le visage il traversa l'université Barnett et en sortit pour aller en face, dans le bureau de Marcus qui l'attendait... avec un mystérieux personnage.

Chapitre 1

Indy brandissant fièrement la statuette alla s'asseoir sur la confortable chaise du bureau de Marcus.

— Me voilà ! s'exclama Jones rayonnant.

Marcus n'était pas seul. Avec lui se trouvait un grand type blond très clair et plutôt de bonne carrure sans pour autant être un surhomme. L'homme était vêtu d'un costume bleu et portait un grand imperméable blanc.

Marcus s'aperçut que le visage d'Indy était écorché et un peu noirci par le charbon qui n'était visiblement pas parti.

— Indy... ? fit Marcus en observant les bleus sur le front de son ami.

— Vous n'avez pas l'air très en forme docteur Jones, dit alors le blond.

Il semblait étranger, son léger accent le trahissait. Il était peut-être Autrichien, ou même Allemand pourquoi pas ?

Indy couvrit ses blessures de son chapeau lui aussi en piteux état.

— L'exploration de nos collections est parfois dangereuse, monsieur euh... monsieur comment déjà ?

Le blond s'approcha du professeur.

— Smith, répondit-il, mon nom est Smith. Dites-moi... avez vous trouvé une serrure pour ma clef ?

— Je crois bien qu'oui. Regardez.

Indy se leva de sa chaise et tendit la statuette à Smith. Marcus s'approcha également. Indiana retourna la statue, son socle était une sorte de serrure. Smith lui tendit à son tour un objet : une grosse clef circulaire.

— Qu'attendez-vous donc ? dit impatientement l'étranger. Ouvrez-la !

— Pourquoi pas... fit Indy introduisant la clef dans l'orifice. C'est un faux de toutes façons.

— Libre à vous de le croire Docteur... mais je crois que c'est un événement historique !

Indy le regarda perplexe et sourit. « Historique », hein ?

Un petit déclic retentit dans la pièce. Il retira la clef du socle, une perle descendit du ventre de la statue et tomba dans la paume de Jones.

Marcus mit ses lunettes et vint observer de plus près la petite perle nacrée.

— Mon dieu Indy, s'exclama Marcus, une petite perle de métal. Un bijou peut-être ?

Indy la reprit à son ami.

— Je pense toujours que c'est un faux, dit-il.

Smith recula vers le bureau et fouilla dans son imperméable. A la grande surprise d'Indy et Marcus le grand blond en sortit un colt.

— Dans ce cas je peux le prendre !

Il s'empara de la mystérieuse perle. Puis il fit signe aux deux compères de reculer au fond de la pièce.

— Vraiment monsieur Smith ! cria le pauvre Marcus outré.

— Reculez gentlemen ! dit un Smith de plus en plus nerveux et impatient.

Indy n'aimait pas recevoir d'ordre, surtout de la part d'un inconnu. Mais il fallait avouer que ce Smith avait des arguments pour le moins convaincants. Il recula avec Marcus songeant déjà que ce n'était que partie remise.

— J'espère qu'une voiture vous attend, fit Indy d'un ton lugubre et ironique. Vous en aurez besoin...

— Ne vous inquiétez pas pour moi Dr Jones, hé, hé !

Smith recula vers la fenêtre du bureau toujours revolver au poing. Il tourna la tête vers l'extérieur et prononça quelques paroles en allemand.

— Wo ist Fritz !

Le sang d'Indiana ne fit qu'un tour : profitant de cet instant d'inattention il s'élança vers l'étranger blond et lui sauta dessus.

Smith se retourna et vit arriver un Jones en colère à toute allure. Il tira, mais trop tard. La balle rata Indy d'un bon demi-mètre mais rassa de très près l'oreille gauche du pauvre Marcus qui tomba dans les pommes.

Indy dans son élan emporta Smith et passa par la fenêtre avec lui. Smith tira encore mais sous un coup inopportun de l'archéologue à l'estomac, il rata une nouvelle fois sa cible. Jones tapa de son bras sur le colt qui alla voltiger à quelques mètres. Il s'apprêtait à définitivement assommer son adversaire à terre lorsque ce dernier lui envoya un crochet imparable au menton. Indy tomba en arrière et se retrouva dans l'herbe. Smith envoya son pied à la figure de Jones qui le stoppa de ses deux mains et lui tordit légèrement la cheville mais pas assez pour faire véritablement mal à Smith qui parvint à lui envoyer son pied dans la figure.

La berline noire qui attendait Smith mit le moteur en route sur un signe du blond. Smith s'élança vers elle mais Indy qui s'était remis du choc ramassa le revolver dans l'herbe et tira, atteignant l'épaule de Smith. L'homme tomba en hurlant. Indy tira sur la berline mais le colt était désespérément vide. Jones le jeta au loin et courut vers Smith qui tenait son épaule ensanglantée. Mais au moment où Jones souleva Smith du sol il reçut encore un coup de poing assommant. Smith était plutôt bien bâti et Indy s'était plutôt fatigué lors de ses récentes chutes à travers le Collège Barnet. Autant le dire, il avait peu de chance d'arrêter le voleur.

La voiture démarra, le pilote ouvrit la portière. Indy plus déterminé que jamais parvint à s'accrocher au long imperméable de Smith qui préféra s'en débarrasser pour faire lâcher prise à cette sangsue d'Américain. Le blond monta dans la berline qui partit à toute vitesse. Smith à la fenêtre brandissait la perle et cria au perdant du jour :

— Auwidersen Dr Jones, et à bientôt !

Il éclata d'un rire sarcastique avant de disparaître à l'horizon. Il avait gagné la première bataille... mais la guerre ne faisait que commencer.

C'était dimanche, il n'y avait personne au Collège aujourd'hui, à part Indy et Marcus. Tant mieux : aucun blessé... à part ce Smith bien entendu.

De retour au bureau Indy tenta de réveiller son vieil ami.

— Marcus ! Réveille-toi j't'en prie !

Marcus ouvrit péniblement les yeux. Il venait d'avoir la frousse de sa vie. Néanmoins lorsqu'il revint à lui sa première préoccupation ne fut pas sa santé.

— Il s'est enfui ? demanda-t-il.

Indy fit une grimace en enfonçant son feutre sur sa tête, comme s'il pensait pouvoir cacher sa honte.

— Ouais, répondit-il. Mais nous avons son manteau, Marcus.

Jones fouilla dans les poches de l'imperméable qu'il avait obtenu de son récent règlement de compte. Il en sortit d'abord une carte d'identité.

— Smith... Tu parles ! Son vrai nom c'est Klaus Kerner.

Marcus prit la carte.

— Bon sang Indy ! Cet homme est un agent du TROISIEME REICH ! Que fait un espion NAZI d'une DROLE DE STATUE et d'une petite PERLE ?

Indy tourna le dos à son amis et regardant par la fenêtre, il poussa un énorme soupir.

— Je t'ai menti, Marcus. Je ne trouve pas ça drôle. Mais je ne peux absolument pas situer l'époque de la statuette, pourtant elle est antique, vraiment antique même.

Marcus fouilla à son tour dans l'imperméable du Nazi. Il découvrit une poche intérieure...

— Regarde ce que notre ami avait sur lui...

Marcus tendait un petit livre à couverture cartonnée et en bien piteux état, un vieux numéro du « National Archaeology ». Une page était cornée. Marcus l'ouvrit à cet endroit, c'était un vieil article et Indy remarqua tout de suite le sujet : Lui-même. Sa photo y était publiée, il avait certes quelques années de moins mais c'était bien lui, toujours coiffé de son chapeau et vêtu de son blouson en cuir. Kerner, ou qui que ce soit d'autre, avait entouré le nom d'Indiana d'un gros trait de marqueur rouge. Sur la page d'à côté la photo d'une ravissante jeune fille. Son nom était également entouré.

— Et te voilà en Islande... fit Marcus.

— Oui... Superviseur des fouilles pour l'expédition Jastro. Un de mes premiers jobs sérieux.

Marcus pointa son index sur la photo de la jeune fille.

— Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Sophia Hapgood. C'était mon assistante... une vraie peste.

Elle ne semblait pas laisser de très bon souvenirs à l'archéologue.

— Elle a l'air charmante.

Ce mot fit sourire Indiana.

— Oh, elle l'est... Mais c'est une enfant gâtée de Boston révoltée contre sa famille. Une féministe ou je ne sais quoi. Elle est un peu fêlée si tu vois ce que je veux dire.

— Que fait-elle maintenant ?

— Elle a abandonné l'archéologie pour devenir Médium.

— Comme c'est bizarre...

— Ca tu peux le dire.

Indy alla dans la chambre à côté du bureau. Marcus lui, resta dans la pièce pour parcourir le vieil article.

— Indy, continua Marcus, elle doit avoir quelque chose qui intéresse les Nazis, tout comme nous.

— Je sais... répondit Jones.

— Kerner t'a trouvé, Indy, il l'a trouvera sûrement aussi !

— Si ce n'est pas déjà fait...

— Mais peut-être pas. Tu DOIS la prévenir.

Indy ressortit de la chambre dans son beau complet bleu avec un nœud papillon.

— Tu as raison. Mais ce n'est pas pour sauver cette fille. Je veux juste en savoir plus sur cette statue.

— Bien sûr... dit Marcus un sourire au coin des lèvres.

Indiana se dirigea vers la sortie du bureau :

— Les clefs Marcus !

— Oh...

Marcus fouilla dans ses poches et en sortit un trousseau qu'il envoya à son ami. Ce dernier les attrapa avec une élégance admirable. Indiana ouvrit la porte et s'apprêtait à partir quand il se retourna vers le directeur du musée.

— Tu sais, dit-il, l'année la plus glaciale de ma vie c'est celle que j'ai passée en Islande avec Sophia.

— A cause du climat ?

— Aussi, mais ça c'était secondaire.

Sur ces mots Jones sortit, et avant de démarrer la voiture salua son ami une dernière fois. Il espérait que tout se passerait bien pour une fois. Après tout, l'avion pourrait très bien

s'écraser, non ? Mais il avait l'impression que ce ne serait pas la pire des choses qui pouvait lui arriver.

Indiana Jones avait traversé la moitié des Etats-Unis pour venir prévenir Sophia. Dommage qu'il ait jeté son numéro de téléphone quelques siècles auparavant... Il se retrouvait à New-York, cette grande ville crasseuse et presque aussi chaleureuse qu'un bonhomme de neige.

Sophia se produisait ce soir dans un théâtre. Ce n'était pas pour y jouer la comédie mais pour y exposer ses idées de médium au public. Finalement c'était peut-être bien une comédie, voire une farce, songeait le Dr Jones. Il avait entendu dire que cette soit-disant médium avait le pouvoir de communiquer avec un Dieu Atlante au nom à dormir debout qu'il avait d'ailleurs déjà oublié. Un Dieu Atlante, hein ? Vraiment n'importe quoi !

Seulement voilà : tout le monde ne partageait pas cet avis, pourtant des plus sensés et Sophia Hapgood ou « Madame Sophia » comme l'appelaient ses plus fervents admirateurs, avait récemment gagné une certaine popularité et les gens étaient toujours plus nombreux pour assister à son show. Indy allait bientôt se rendre compte de l'ampleur de ce succès, à sa grande surprise d'ailleurs.

Indy jeta un œil à sa montre. Il était en retard et le spectacle avait déjà commencé. Tant mieux, le supplice n'en serait que plus court. Il n'avait sûrement pas fait ce long voyage en avion pour écouter le baratin plus ou moins rationnel, surtout moins, de « Madame Sophia » !

Indy alla vers le guichet. L'ouvreuse s'apprêtait à partir.

— Les portes sont fermées monsieur, dit-elle d'un air pincé.

— Comment ? Mais sur mon journal il est bien écrit que l'on peut entrer à n'importe quelle heure pour assister aux ragots de...

— Il n'y a plus de place, monsieur.

L'ouvreuse ferma le guichet d'un coup sec, laissant Indiana Jones sans voix.

Ca commence bien...

Il frappa à la vitre du guichet. Peut-être qu'en insistant un peu... L'ouvreuse souleva le rideau et ne lui laissa pas le temps de dire un mot.

— La salle est déjà pleine, désolé, dit-elle toujours sur le même ton.

— Mais... bafouilla Jones songeant au long voyage parcouru pour en arriver ici.

— Revenez la semaine prochaine.

Et elle referma le rideau du guichet. Pour de bon cette fois.

Indy dégoûté s'assit sur un banc et regarda son journal. Il lut : « Fermeture des portes 20 minutes avant le spectacle ». Il soupira. Mais qu'avait-il fait pour être aussi malchanceux ?

Il n'allait sûrement pas en rester là, s'avouer vaincu avant la bataille. A pas de loup, il contourna le théâtre. Il espérait bien trouver la porte des coulisses, ou une sortie de secours peut-être... Gagné ! Tout sourire, il s'apprêtait à tourner la poignée. Il songeait que ce serait bien trop beau pour être vrai, mais encore une fois il avait mis dans le mille : c'était bel et bien ouvert ! Tout compte fait il avait de la chance : il n'aurait même pas à payer le billet d'entrée. Quelle veine !

Mais à peine eut-il mis un pied dans les coulisses qu'un gros gorille mal rasé, en vieux costard démodé lui ordonna de sortir. Indy s'exécuta, suivi du gorille.

— Que voulez-vous ? beugla celui-ci d'une voix grave à effrayer un brave. Ce n'est pas un guichet ici !

— Je suis venu écouter la causerie ahurissante de Madame, répondit Indy d'une voix nette et distinguée.

Il n'allait quand même pas se déballonner devant la première montagne de muscle venue !

— Vous vous êtes trompé de spectacle...

En plus ce gros lard était un super intello...

— Je crois que vous m'avez mal compris, tenta alors Indy.

— Vous me prenez pour un idiot ?
 Jones n'était pas d'humeur à faire la causette et perdait déjà patience.

— A votre avis ? répondit-il, provocateur.

— Je CROIS que vos mots savants commencent à me fatiguer, continua le videur d'une voix encore plus effrayante, et je crois que vous devriez vous excuser.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais faire ça.

— C'est là que vous faites erreur, mon ami. Allez tirez-vous !

Le gorille s'apprêtait à partir lorsque Jones l'attrapa par l'épaule... sacrement musclée d'ailleurs.

— Hé, attendez ! fit Indy.

— Je n'ai rien à vous dire, répondit le gorille se débarrassant brutalement de la main de Jones.

— Je suis désolé si je vous ai offensé. Ce n'était pas du tout mon intention.
 Le gorille se tourna vers lui.

— Dans ce cas que voulez-vous ?

— Je suis venu voir la célèbre exhibition de Madame, lui répondit Jones d'un air peu convaincu.

En fait, il était en train de se demander si c'était bien lui qui venait de dire une telle aberration.

Malgré le changement radical de son comportement envers le videur, ce dernier ne paraissait pas plus décidé à le laisser entrer :

— Je vous ai déjà dit que ce n'était pas mon affaire !

— Oh... Vous ne pouvez pas m'aider ?

— Et risquer de me faire virer ? Ah ça, pas question !

— Mais je dois absolument voir Sophia Hapgood !

Il tenta de passer mais fut immédiatement stoppé par le gorille.

— Arrêtez, vous me brisez le cœur ! ironisa celui-ci.

— C'est au sujet des... Nazis.

— Au sujet de quoi ?

— Finalement... Mais je vous assure que je dois la voir le plus vite possible !

Il tenta une nouvelle fois de forcer le passage.

— Ils disent tous ça mon gars...

Et le videur le rejeta en arrière.

C'était vraiment trop bête. Pendant qu'il perdait un temps précieux avec cet imbécile, Kerner trouvait peut-être ce qu'il était venu chercher.

— Allons ! Je dois la voir ! supplia-t-il encore. C'est une femme si... si...

— Merveilleuse ?

— Oui c'est ça ! Sans exagérer, elle manipule à merveille la fiction !

Le gorille devint rouge de colère et souleva Jones par le collet.

— Retirez immédiatement ce que vous venez de dire !

— OK, OK je suis navré !

Indy était loin d'être en position de force.

— J'accepte vos excuses pour elle et... ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE !

Le videur jeta violemment Indy dans les poubelles puis retourna dans les coulisses. On entendit un déclic, il venait de fermer la porte.

— Ca n'a pas marché...dit Jones en se relevant avec peine.

C'est malin : son costume neuf était tout sale maintenant. Il s'épousseta, jeta la peau de banane qu'il avait sur l'épaule puis réfléchit un cours instant. Comment diable allait-il faire pour entrer dans ce satané théâtre ?

Tout à coup il entendit l'écho d'une voix féminine au-dessus de lui. Il leva la tête et aperçut une autre entrée : la sortie de secours. L'échelle n'était pas dépliée mais Indiana allait y remédier.

Même habillé en civil « ordinaire », Indiana ne quittait jamais son fouet qui lui avait rendu si souvent service. C'était vraiment un superbe porte-bonheur même si quelquefois il semblait oublier son boulot...

Indy sortit le fouet de sa veste malodorante, et le délia.

Il s'en servit pour atteindre la manivelle de l'échelle de secours et y parvint tout de suite. Il tira d'un coup sec et l'échelle délicatement vint vers lui. Il y monta et pénétra dans le théâtre. Cette fois pas de garde casse-pieds à l'horizon. Il longea le couloir et aperçu en bas le gorille de tout à l'heure vérifiant par le judas que le trouble-fête était bien parti.

Que tu crois, pensa Indy, que tu crois...

Il continua à marcher et se retrouva sur la scène, derrière le rideau. Des coulisses, il regardait la femme qui, sur la scène, parlait à un très nombreux public.

C'était bien Sophia. Elle n'avait presque pas changé. La jeune adolescente d'Islande avait bien grandi toutefois. C'était maintenant une femme, et même des plus attirantes : tailleur bleu très chic et coiffure sévère, sa chevelure rousse attachée. Indy se surprit à l'admirer lorsqu'une petite voix l'interpella.

— Hé ! fit la voix.

— Hum ?

Il n'était pas tout seul dans les coulisses. Un petit vieux à l'air grincheux s'affairait derrière la grosse boîte de commande servant aux effets-spéciaux.

— Vous devez être le nouveau portier, continua le vieux rabougri. Ils ont bien fait de virer Biff... ce gros crétin.

— Vous voulez appeler cette mystificatrice ? J'ai à lui parler.

— Vous insultez une déesse, Monsieur.

— Cette déesse ETAIT une scientifique. Maintenant elle est complètement timbrée !

— Elle peut parler aux esprits vous savez. Qui a besoin de la science ?

Génial ! Encore un illuminé !

Indy se demandait ce qui en cette peste de Sophia, pouvait attirer autant de gens. Mais si lui-même avait traversé la moitié du pays pour la prévenir, il en connaissait sûrement la raison. Seulement il refusait de l'admettre et ne voulait même pas y penser.

Mais maintenant assez rigolé : il devait lui révéler le danger qui la guettait, et il se moquait bien d'interrompre ce speech à la noix. Que risquait-il après tout ? Se faire étrangler par Sophia ? Balivernes ! Il avait connu bien pire...

Indy s'élança alors d'un pas décidé vers la scène. Mais le grincheux l'attrapa par le bras et le ramena dans les coulisses.

— Vous êtes fou ! grogna le vieil éclairagiste. Vous ne pouvez pas aller là-bas !

— Et pourquoi ?

— Vous ne voyez pas qu'elle est au beau milieu de son spectacle ?

— Et bien...

— Taisez-vous et regardez. Ca devient intéressant.

Jones perplexe se tut et écouta son ancienne assistante. Sophia présentait en fait un long exposé et montrait sur un écran des projections supposées renforcer sa thèse. Le panorama représentait une cité imaginaire. Les bâtiments étaient de grands immeubles futuristes aux habitants vêtus de curieuse façon. Indy ne pouvait bien sûr pas situer le style et l'époque de la chose : tout n'était que mensonge et balivernes sortis de l'imagination de Sophia.

— Mes amis, dit-elle, voici l'Atlantide telle qu'elle devait être autrefois.

Indiana tressaillit : l'Atlantide ? On nageait en plein délire !

La photo changea : d'autres bâtiments futuristes.

— ... glorieuse... prospère... évoluée techniquement et socialement.

De mieux en mieux !

D'autres images défilèrent : une sorte d'avion à réacteurs survolait la ville et crachait des flammes.

— ... une civilisation extraordinaire !

Tout ce qu'Indiana Jones trouvait d'extraordinaire ici, c'était que des gens payent pour entendre ça.

— Il y a 5000 ans, quand nous n'étions vêtus que de peaux de bêtes...

Une vue d'ensemble de la ville apparut.

— ... les puissants esprits de l'Atlantide construisaient une citée où savoir et pouvoir cohabitaient en paix. Des siècles plus tard, le célèbre philosophe PLATON écrivit que l'Atlantide était sur un continent caché au plus profond de l'océan...

Succédant au dessin, un schéma apparut, représentant trois cercles concentriques définis par A, B et C.

— Il précisait qu'elle était divisée en trois parties circulaires, comme vous pouvez le voir ici.

Dans les coulisses le vieux était en transes. Il buvait littéralement les paroles de Sophia et poussait de nombreux soupirs.

— C'est quelqu'un cette femme, hein ? dit-il à Indy. Elle peut continuer comme ça pendant des heures.

— Vraiment ? fit Indy perplexe.

— Chut ! coupa le vieux. On arrive à mon moment préféré !

Indy s'attendait au pire...bien qu'il imaginât mal après ce qu'il venait d'entendre qu'un pire put encore exister.

— Qu'est-il arrivé à cette cité sereine ? continua Sophia. Nous ne le saurons peut-être jamais.

Bravo, j'en aurais dit autant !

— ... Une brusque montée du niveau des eaux ? Un tremblement de terre ?

Un dessin de tempête s'abattant sur la cité apparut.

— Mais cela est arrivé, continua Sophia en indiquant le dessin de sa baguette, et la panique a dû s'emparer des habitants le jour où la fière Atlantide a été engloutie par les flots.

Il y eut une petite animation bon marché représentant la cité s'effondrant dans l'océan.

— Ou bien...

Une autre animation, avec un volcan en éruption cette fois-ci, fut présentée aux spectateurs ébahis par le « brillant » exposé de Madame Sophia.

— ... il s'agissait d'une éruption volcanique et il en reste peut-être encore quelque chose. A toutes mes questions, le Grand esprit qui guide mes pensées...

L'image d'un jeune homme avec un casque de guerrier s'étala sur le grand écran.

— ...le puissant NUR-AB-SAL... ne peut répondre.

Bon sang ! Voilà qu'elle parlait des esprits maintenant ! Indy devait admettre qu'il s'était trompé : c'était bien pire qu'avant !

— Je l'ai vue des centaines de fois, marmonna le vieux, et je ne m'en lasse - presque - pas. Elle est tellement énergique ! Elle est inépuisable.

Il était bon pour l'asile de fou, songeait Jones. Tout comme Sophia d'ailleurs.

Il perdait vraiment son temps en paroles inutiles. Si seulement il pouvait se débarrasser de l'éclairagiste... Si Indiana n'hésitait pas à cogner lorsqu'il le jugeait utile, là, il ne savait plus quoi faire. Il n'allait tout de même pas frapper ce vieil homme ? Mieux valait ruser.

— Vous avez l'air fatigué, dit-il au vieux. Vous voulez peut-être rentrer chez vous ?

— Non, je dois bientôt lancer le fantôme. C'est toujours un grand moment.

— Vous ne seriez pas mieux ailleurs ?

— Quoi ? Le show-business c'est toute ma vie !

— Vous ne vous ennuyez jamais, dit alors Indy sentant qu'il perdait peu à peu du terrain. Le vieux se gratta la tête.

— Je dois avouer qu'elle me rase un peu mais j'ai un boulot à faire.

— Vous n'avez pas de loisirs à part envoyer le fantôme sur scène ?

Le vieux ricana.

— Si, bien sûr : j'aime la lecture.

— Et si je vous donne quelque chose pour partir ?

— Vous essayez de me soudoyer ? Vous me prenez pour qui ?

Indy s'y était pris un peu maladroitement sur ce coup là, il en était conscient, mais il avait d'autres atouts dans sa manche.

— Regardez, ça peut vous intéresser.

Indiana lui lança son journal. Le vieux le saisit au vol.

— Oh, oh ! La dernière édition.

Il en parcourut quelques lignes.

— Je me demande si les Yankees ont gagné.

Il se gratta le menton et s'éloigna des coulisses.

— Vous pouvez surveiller les lumières ? Ici il fait trop sombre pour mes yeux.

— Pas de problème...

L'éclairagiste s'éloigna, cherchant un peu de clarté. Indy était libre de faire ce qu'il voulait. Aller sur la scène au beau milieu du spectacle n'était peut-être pas une si bonne idée. Il connaissait Sophia ; elle était capable de le faire virer du théâtre par Biff le gorille, sans lui laisser le temps d'en placer une. Et puis le vieux gardait toujours un œil sur lui. Non, ce n'était décidément pas une bonne idée. Il fallait trouver quelque chose de plus convaincant. Quelque chose qui la laisse bouche-bée.

Indy regarda le mannequin censé représenter le fantôme : c'était une sorte d'épouvantail recouvert d'un vieux drap blanc suspendu au plafond, et censé traverser toute la scène. Il s'attarda ensuite sur les commandes. Il fallait être aveugle pour ne pas voir ce gros bouton rouge qui semblait vous interpeller et dire « Poussez-moi ! ». Et Indy n'a jamais refusé les propositions alléchantes de qui que ce soit. Le vieux lisait tranquillement son journal, c'était le moment... Indy pressa le bouton rouge, le fantôme partit comme une fusée vers la scène.

— ... Et je sens toujours la présence de l'Atlantide, continua Sophia Hapgood.

Elle eut à peine le temps de voir arriver le fantôme qu'elle faillit prendre en pleine figure.

— Heu... puis-je vous présenter NUR-AB-SAL, improvisa Sophia devant les spectateurs surpris.

Le fantôme tournait autour de Sophia puis sur lui-même.

— ... le grand Dieu Atlante de la... de la...

— SUPERCHERIE ! cria Indy des coulisses.

— ... supercherie ! répéta-elle. Merci Indy.

Elle se tourna vivement vers les coulisses :

— INDIANA JONES ? ! Tu es gonflé. Sors d'ici tout de suite, espèce de...

Le fantôme qui continuait sa ronde prit subitement feu, ne laissant après quelques secondes qu'un tas de cendres brûlantes sur l'estrade.

Les spectateurs n'en croyaient pas leurs yeux. Mais pensant que c'était prévu au programme, ils applaudirent. Une véritable « Standing Ovation » ! Jamais de toute sa carrière de médium Sophia n'avait obtenu un tel succès.

— Bon, très bien, marmonna-t-elle furieuse. Mesdames et Messieurs, la représentation est terminée pour ce soir. J'espère que cela vous a plu. Bonsoir, chers amis.

Indy sentait qu'elle avait bien du mal à retenir sa rage.

L'éclairagiste engueulait Jones lorsque Sophia s'approcha d'eux.

— Madame Sophia, j’vous jure que c’est pas de ma faute ! tenta de se justifier le vieux.

— Ca ira, dit-elle fixant l’archéologue dans les yeux, tu peux disposer. Je m’occupe de « Monsieur ».

Le vieux obéit et se retira avec, bien entendu, son journal.

Indiana s’apprêtait à éviter une gifle ou quelque chose de ce genre, mais la médium lui dit :

— Viens ici, toi. J’ai deux mots à te dire.

— Mieux vaut tard que jamais...

Chapitre 2

Le Docteur Jones n'en croyait pas ses yeux : il était parvenu à calmer Sophia ! Il savait que ça ne durerait pas bien longtemps mais cet événement resterait comme un événement historique. En effet, lorsqu'Indy avait commencé à expliquer sa présence ici, Sophia l'avait même remercié. Il lui avait parlé de Klaus Kerner, mais elle ne l'avait jamais vu. Il était arrivé à temps, semblait-il. Dumoins il l'espérait.

A peine Jones avait-il commencé à raconter les récents faits qu'il crut entrevoir dans le regard de Sophia une étrange lueur. Elle avait eu comme un léger frisson. Il sentait que la médium savait quelque chose, mais elle ne le lui dirait qu'une fois arrivés dans son bureau.

Ils marchaient tous les deux le long d'un couloir, situé au sous-sol du théâtre. Au-dessus, les gens n'étaient pas tous encore partis. Le couloir était désespérément vide jusqu'à ce qu'ils aperçurent un grand type vêtu d'un imperméable beige, d'un grand chapeau et d'un énorme cache-nez qui lui recouvrait pratiquement tout son visage.

— Hé ! l'interpella Sophia. La sortie est par-là !

Elle lui indiquait la direction opposée.

L'homme sursauta. Il ne les avait probablement pas vus. Il se tourna vers eux et remercia Sophia d'un geste du bras. Lorsqu'ils se croisèrent Sophia lui dit :

— Il est grand ce théâtre, non ?

Mais l'homme au chapeau ne répondit pas. Il se contenta de piquer droit vers la sortie.

— Je vois qu'on n'est pas d'humeur à faire la causette ce soir... marmonna Sophia.

— Qui est-ce ? s'inquiéta Jones sans quitter l'homme des yeux.

— Aucune idée ! Probablement un spectateur qui s'est égaré. Ca arrive de temps en temps.

— Mouais, c'est probablement ça...

Bizarre. Malgré son grand chapeau et son écharpe Indy avait l'étrange impression d'avoir déjà vu ce type mystérieux quelque part.

— Une piste ? demanda Sophia.

— Non, non... lui répondit Jones un regard en coin vers le type.

Sophia introduisit la clef dans la serrure.

— Tiens ? C'est ouvert...

Elle ouvrit la porte et...

— Oh non ! cria Sophia.

Indiana, juste derrière elle jeta un bref coup d'œil dans le bureau : tout était sens-dessus-dessous ! Soit ce bureau était en permanence aussi bien rangé que les greniers du Collège Barnett soit, plus probablement, quelqu'un était venu fouiller ici pendant le spectacle. Dans ce cas ce ne pouvait-être qu'un coup de...

— Kerner ! cria Jones appelant l'homme à l'écharpe.

L'homme se retourna et, comprenant qu'il était démasqué, se mit à courir. C'était bien ce salaud de Klaus Kerner. L'intervention inattendue d'Indy avait écourté le spectacle et le Nazi entendant soudainement les spectateurs s'en aller n'avait peut-être pas eu le temps de tout fouiller. Mais ça ; pour le moment, Indy n'en avait rien à cirer !

Il s'élança à la poursuite de Kerner qui atteignait la sortie de secours gardée par Biff le gorille. Ce dernier lui ouvrit soigneusement la porte, après lui avoir gentiment souhaité une bonne fin de soirée.

— J'espère que le spectacle vous a plu Monsieur, lui dit Biff.

De l'autre côté du couloir Jones cria :

— Arrêtez cet homme !

Biff se retourna vers Indiana pendant que Klaus s'enfuyait. Le gorille ferma la porte et Fonça sur Indy qui se rendit compte de son erreur.

— Je croyais t'avoir dit de dégager !

Indiana l'esquiva de justesse, contre-attaquant par instinct lui envoyant un de ses meilleurs crochets à l'estomac. Il n'avait pas de temps à perdre en paroles inutiles. Ouvrant la porte il scruta la ruelle : personne. Ce chien s'était encore enfui. Indy jura, tapant rageusement contre le mur. Il se retourna vers le théâtre mais Biff fondit sur lui, l'attrapant et le soulevant de terre.

— Toi tu vas passer un mauvais quart d'heure mon pote ! beugla la brute en furie.

— Je peux tout vous expliquer !

Maintenant il avait du temps à perdre en paroles inutiles... Mais au moment où le gros Biff S'apprêtait à lui abattre son énorme poing sur la figure, une voix féminine se fit entendre :

— Arrête Biff ! Lâche-le maintenant.

C'était Sophia.

— Tu arrives à temps ! souffla Indy.

De nouveau dans le bureau, Indiana Jones s'en voulait de son impuissance à appréhender l'Allemand.

— C'est la seconde fois que Kerner m'échappe.

— Calme-toi. Tu finiras bien par l'avoir.

Indy ramassa les feuilles éparpillées aux quatre coins du bureau.

— Pourquoi un espion Nazi s'intéresse-t-il aux vieilles statues ? demanda-t-il sans vraiment attendre de réponse.

Il rangea les papiers sur le bureau.

— Tu ne lis jamais les journaux ?

Sophia lui tendit un exemplaire. Il datait d'une semaine. Sophia lui indiqua un article. Il y avait la photo d'un vieil homme d'environ 70 ans, chauve, portant de grosses lunettes rondes et doté d'un air pincé.

— Ecoute ça, continua-t-elle, : « Les Allemands prétendent avoir enfin découvert la fusion de l'atome d'uranium (Indy referma les portes des armoires). Le scientifique Docteur Hans Ubermann annonce un plan destiné à fournir de nouvelles sources d'énergie au 3^{ème} Reich ».

— C'est qui ce Ubermann ? Le vieillard de la photo ?

— Oui, c'est lui. Alors ?

— Alors quoi ? Quelques atomes ne font même pas flamber une allumette.

— Bien sûr que non ! C'est pour ça qu'ils veulent le pouvoir de l'ATLANTIDE.

Indy remit un fauteuil ouvert de coups de couteaux sur pieds et s'y assit. Il fixa son ancienne partenaire d'un air déconcerté.

— Sois sérieuse. Je pensais que tu deviendrais une vraie scientifique mais tu as volé des objets de MON expédition ! Des objets uniques pour l'archéologie et tout ça pour les revendre au marché noir ! Quand je pense qu'ils sont peut-être dans les mains des pires malfrats maintenant !

Sophia souffla, montra son embarras. Elle passa derrière un paravent, commençant à se dévêtir.

— Je pourrais te faire arrêter ! continua-t-il.

Indy continua à remettre de l'ordre dans le bureau. Sophia elle, venait de se changer. Elle était désormais vêtue exactement comme lorsque Jones et elle était en Islande : un léger blouson en cuir marron, un chemisier blanc, un Jeans et de petites bottines noires. Elle détacha ses cheveux et d'un mouvement sec les démêla. La femme ressemblait de nouveau à la jeune et belle adolescente insolente qu'Indy avait connue auparavant.

— Et alors ? fit-elle. J'ai juste gardé quelques babioles.
— Quelques babioles ? Tu oses appeler ça « quelques babioles » ! cria Indy furieux.
— Cherche sous ces journaux sur mon bureau. Tu devrais trouver un objet susceptible d'intéresser ton ami Kerner.

Indy rit intérieurement. Kerner était allé jusqu'à fouiller dans les entrailles du fauteuil. Il ne voyait pas comment il aurait pu omettre de fouiller un endroit aussi banal que le bureau... Mais il s'exécuta et trouva un objet familier.

— Ca alors ! s'exclama Indy.

La perle était en tous points identique à celle qu'il avait trouvée dans la statuette à cornes. Il la donna à Sophia.

— Kerner n'a pas trouvé ce qu'il cherchait...

— Quoi ?

— ... mon collier.

Indy observa le médaillon que portait la médium. Cet objet lui faisait penser à la statuette à corne. C'était du même style. Le collier semblait représenter une petite tête triangulaire dont deux émeraudes d'un vert flamboyant étaient les yeux, un petit orifice circulaire la bouche.

— Regarde bien.

Sophia inséra dans cette bouche la perle qui s'y adapta parfaitement.

— La perle est faite d'ORICHALQUE, le mystérieux métal dont parlait Platon.

Il y eut un sifflement et la bille fondit dans le collier dégageant une fumée noire et épaisse. Alors que la lampe du bureau s'éteignit mystérieusement, la fumée tourna autour de Sophia puis commença à se disperser laissant place à une étrange lumière multicolore éblouissante. Indy surpris recula de deux pas, fasciné par l'étrange phénomène. La fumée colorée s'éleva vers le ciel formant une silhouette spectrale... Au bout de quelques secondes elle disparut au contraire de la lumière électrique qui se réactiva. Indy n'en croyait pas ses yeux.

— Tu as vu ça ? fit Sophia.

— Oui. C'est dingue. Tu as payé ta note d'électricité ? ironisa Jones.

— C'était Nur-Ab-Sal. Son esprit est proche !

— Ne me fais pas ton numéro de médium ! Tes trucs mystiques ne m'intéressent pas. Supposons que je prenne cette histoire au sérieux - mais ce n'est pas le cas - l'Atlantide est sous l'eau des Océans depuis des siècles. Et qui sait d'où viennent réellement ces perles ?

Indiana Jones connu pour son extrême patience avec les femmes trouvait qu'il en avait assez entendu pour aujourd'hui. Il n'aimait pas qu'on se fiche de lui. Peut-être aurait-il mieux fait de rester chez lui plutôt que de venir prévenir cette illuminée.

Tout à coup le médium se mit la main au front puis leva les bras au ciel et prit un air inspiré.

— Shhhh ! siffla-t-elle. Je capte quelque chose ! Nur-Ab-Sal me parle... il nous demande de trouver le... quoi... un livre... oui... le DIALOGUE PERDU DE PLATON !

— Encore un mythe ! S'il existait vraiment, d'autres auteurs en auraient parlé.

Le visage de Sophia se fit plus grave, plus sérieux.

— Et si les nazis l'avaient déjà trouvé ? Tu as pensé à ça ?

Indy réfléchit un instant : Sophia semblait en connaître un rayon sur le sujet

— Hmm... Tu as bien trouvé ça en Islande ? Que faisaient ces objets là-bas ?

— Les survivants Atlantes ont dû s'y échouer après la catastrophe.

— Un naufrage, hein ?

Il fallait reconnaître que Sophia avait réponse à tout et que son histoire tenait plus ou moins, à la limite des choses bien sûr.

— Qui travaille là-bas aujourd'hui ? demanda Jones.

— Bjorn Heimdall, je crois.

Heimdall... Un vieux Danois complètement obsédé par la mystérieuse Atlantide. Mais en restant en Islande il n'irait sûrement pas très loin dans ses recherches.

— Nous devrions aller le voir. Il a peut-être la réponse de certaines énigmes. Tu viens avec moi ?

— Je ne pensais pas que tu me le demanderais.

Indy lui fit un petit sourire.

— Incroyable ! Sophia, tu as été l'enfer de ma vie et voilà que j'en redemande !

Sophia lui rendit son sourire.

— Tu as toujours eu le goût du risque Indiana...

Klaus Kerner était content de lui. Ce pauvre abruti de Jones s'était fait rouler une fois de plus. Il regrettait seulement de ne pas lui avoir rendu la balle qui s'était logée dans son épaule. Il l'a lui aurait bien renvoyé dans le crâne et avec du rab. Mais bon, chaque chose en son temps. Il avait l'impression que son chemin et celui du Dr Jones allaient bientôt se croiser à nouveau.

Entrant dans une cabine téléphonique, il chercha dans son imperméable quelques pièces de 25 cents. Il en introduisit une bonne dizaine et composa un long numéro.

— Herr Bauer ? J'ai de bonnes nouvelles ! Prévenez le Doktor Ubermann à Berlin que j'ai récupéré les « échantillons ».

L'Allemand raccrocha énergiquement et sortit de la cabine négligeant de récupérer la monnaie. De toute façon il n'allait pas rester dans ce pays dégradant et dénué d'intérêt. Il se passa la main dans les cheveux rejetant sa frange en arrière puis s'alluma une cigarette. Il regarda sa montre et partit en direction de l'aéroport. Son avion partait dans une heure.

L'Islande... Ca faisait bien longtemps qu'il n'était plus retourné dans cette « glacière ». Il avait d'ailleurs espéré ne plus jamais y mettre les pieds et encore moins avec Sophia ! Mais ironie du sort : ce qu'il redoutait depuis toujours venait d'arriver... Ouais, Indy était de retour dans ce pays qu'il avait abandonné des années auparavant. Ca n'avait pas changé : c'était toujours aussi pourri... peut-être même encore plus qu'à l'époque.

Indy et Sophia avaient loué une petite camionnette en ville. Ils n'avaient pas eu de problème pour retrouver les sites. Tout le monde connaissait ce « barjo » de Bjorn Heimdall qui travaillait depuis des années dans sa grotte glaciale.

La route était caillouteuse, pleine de gravier et Indy redoutait de voir un des pneus crever. Heureusement il n'y eut aucun problème et Indiana Jones et Sophia Hapgood arrivèrent enfin sur les lieux. Le camp semblait complètement abandonné. A part une petite tente et quelques caisses remplies de vivres.

Sophia grelottait. C'était pourtant une journée chaude... pour l'Islande. Elle avait bien porté un gros blouson, elle n'avait pourtant pas vraiment chaud.

— Tu as assez froid ? lui dit Indiana en descendant de la camionnette.

— Je suis aussi glaciale que toi, Jones, répondit-elle assez sèchement.

Indy contempla encore le site. Il se demandait si Heimdall n'avait pas pris la poudre d'escampette comme il l'avait fait lui-même. Tellement de souvenirs et de regrets étaient restés ici.

— Tu te souviens de cet endroit ? demanda Jones.

— L'expédition Jastro... Comment pourrais-je oublier ?

Apparemment elle en gardait un aussi bon souvenir que lui...

— Si on cherchait Heimdall ? proposa-t-elle.

— Il doit être dans la grotte...

Les deux compères entrèrent dans celle-ci, totalement composée de parois de glace. Heimdall avait placé de nombreuses lampes à pétrole pour éclairer la pénombre, mais on n'y voyait pas grand chose quand même.

Des bruits de martèlements résonnaient dans la grotte. Indy et Sophia n'eurent pas de peine à les suivre à l'oreille et à trouver un homme.

— C'est Heimdall ? demanda Indy.

— Je pense, lui répondit Sophia.

L'homme n'était plus tout jeune, il devait au moins atteindre la soixantaine. Il portait une grosse moustache grise et était habillé si chaudement qu'on l'aurait pris pour un Esquimau. Il se tenait debout sur une caisse et donnait de grands coups de marteau énergiques dans le mur de glace qui semblait renfermer une drôle de figurine.

Heimdall les aperçut enfin mais ne s'arrêta pas pour autant dans son travail. Il continua à taper aussi fort dans la paroi glacée.

— Professeur Indiana Jones, je présume et Mlle Sophia Hapgood. J'ai reçu votre télégramme et ceci est MON site maintenant. Partez.

Ca commençait bien.

— Je vous croyais au Danemark, fit Jones tentant de détendre l'atmosphère.

— J'y étais, dit Heimdall, mais apparemment je n'y suis plus.

... très bien même.

— On n'est pas d'humeur amicale je vois, dit Indiana.

Heimdall descendit de sa caisse et fouilla dans ses outils. Il en sortit un autre marteau.

— J'aime la solitude, dit-il. Ca m'aide à réfléchir.

Il remonta sur sa caisse et continua son travail.

— Qu'espérez-vous trouver ici, Docteur ? lui demanda Sophia.

Il s'arrêta de frapper le mur.

— Le secret d'Hyperboréa. C'est comme ça que les grecs appelaient l'Islande, vous savez ? Avez-vous lu comment les Atlantes partirent vers le nord ? Cherchant une terre qu'ils ne trouvèrent jamais ? Ha... après des milliers de kilomètres, ce n'est pas la brume qui les a arrêté.

Le vieux donna un grand coup dans la paroi qui résonna d'une fausse note aiguë.

— Certains disent qu'ils ont été repoussés par des fantômes. Foutaises ! Vous voulez vraiment savoir ce qui les a vraiment arrêté, Jones ?

— Ils avaient peut-être déjà un itinéraire trop chargé ?

— Laissez tomber. Je vais vous le dire : ils furent arrêtés par un CHAMP DE FORCE placé là par des ETRES d'une autre planète !

Indy se gratta la tête tout en regardant fixement le vieil archéologue. Décidément il n'avait pas fini d'entendre n'importe quoi par n'importe qui. Sophia, elle, croisa les bras et attendit avec impatience la réponse de Jones.

— Oh... fit-il, c'est FASCINANT, Docteur. (il eut un léger sourire) Vous m'excusez un instant ?

— Bien sûr.

Bjorn Heimdall continua son travail alors qu'Indy entraînait Sophia à l'écart du vieux.

— Alors ? fit Sophia.

— Alors je crois que le docteur a le cerveau complètement congelé, répondit le professeur.

— Ouais, c'est aussi mon avis. Des extra-terrestres ! Il déraile !

Au moins pour une fois ils étaient d'accord.

Indy revint parler à Heimdall qui ne cessait de s'acharner sur le mur de glace.

— Pourquoi ces « êtres » seraient-ils venus ici ?

— Je suis convaincu que ces voyageurs sont venus sur terre pour fonder des colonies comme l'Atlantide. (le vieux tortilla sa moustache) Hyperboréa était leur astroport ! Ici, au nord, on est plus près de l'espace. C'est une piste d'atterrissage parfaite.

Pourtant Indy ne comprenait toujours pas un point de cette histoire.

— Mais quel est le lien entre Hyperboréa et l'Atlantide ?

— Mais l'expédition Jastro, voyons ! Vous y étiez tous les deux. J'ai vu récemment des objets de l'expédition. Des objets Atlantes, sans aucun doute !

— Je vois, (Indy se tourna vers Sophia :) et dire que « quelqu'un » en a revendu...

Sophia grogna et tourna le dos à son compagnon.

— Vas-y, fais-moi encore des reproches.

Heimdall continua son discours.

— Si vous cherchez des objets de l'Atlantide vous devriez aller voir deux personnes : Felipe Costa aux Açores, un vieil homme grincheux mais néanmoins très intelligent, et Charles Sternhart à Tikal. C'est un mauvais chercheur mais un bon commerçant.

Indy sentait que sa quête avançait à grands pas. Même si le vieux semblait un peu gâteux il en savait plus qu'il n'en avait l'air. Peut-être pourrait-il l'éclairer sur ce livre dont Sophia lui avait vaguement parlé.

— Avez-vous entendu parler du « Dialogue Perdu de Platon » ? demanda Indiana à Heimdall.

Le vieux se gratta le menton et fronça les sourcils puis dit :

— Oui... des rumeurs parlent d'un tel livre mais je ne l'ai encore jamais vu. Allez voir Sternhart et Costa. Ils sauront peut-être quelque chose.

Ca il y comptait bien.

Voyant le vieux toujours aussi acharné à creuser à grands coups, il regarda la statuette prise dans la glace un instant. Ca ne lui disait rien du tout et jamais il n'avait vu un tel objet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jones poussé par sa curiosité naturelle.

— Cette anguille de bronze là ? Heu... probablement une balise pour les vaisseaux spatiaux ou une nasse de l'Atlantide... à moins que ce ne soit une radio Atlante ? Ou peut-être bien, heu... peu importe ! De toute façon je l'aurai bientôt libérée de la glace.

Cette réponse ne montrait pas vraiment les connaissances du Danois sur la cité mystique. Tout ce qu'il avait raconté n'était probablement que pure invention.

Indy et Sophia saluèrent le bonhomme qui, après leur avoir souhaité bonne chance, se remit à son dur travail. Il n'était pas vraiment fainéant ce vieux là.

Indy quitta la grotte suivi de Sophia qui n'était pas malheureuse de sortir de ce congélateur. Ils montèrent dans la camionnette et démarrèrent. La capricieuse camionnette refusa tout d'abord de partir, sans doute à cause du froid, mais après quelques minutes Indy parvint enfin à relancer le vieux moteur qui ronfla très fort. Ils se rendaient à l'aéroport, un autre voyage les attendait. Encore un. Et ce n'était sûrement pas le dernier. Jones heureusement aimait bien voyager par les voies du ciel. Il était lui-même pilote, un très bon pilote même... à l'exception faite qu'il ne savait pas atterrir. Un détail, diraient certains...

Une fois à l'aéroport Indy consulta rapidement les horaires puis alla chercher deux places au guichet. Il rejoignit Sophia et se dirigea vers la piste d'envol numéro 7.

— Où va-t-on ? demanda Sophia à Indy.

— A Tikal. J'aime l'Amérique centrale. Nous verrons bien ce que nous apprendra ce Charles Sternhart.

— Pourquoi pas les Açores ? C'est bien plus près.

— Parce que l'avion pour Tikal part dans un quart d'heure et le premier disponible pour les Açores part demain. Et puis comme ça on pourra un peu dormir pendant le trajet. C'est simple non ?

— Comme bonjour...

Ah... si tout le monde pouvait être aussi simple que Jones...

Tikal se trouvait en Amérique centrale. C'était le centre cérémonial du Guatemala, dans la forêt du Petén. Cette cité était hérissée de temples Incas ou Mayas. On pensait que leur construction pouvait être « étrangère ». Tikal fut peut-être la capitale politique de la période classique entre 250 à 950 après Jésus-Christ. Mais rien de tout cela n'était vraiment sûr. Tikal restait et resterait sûrement la cité mystérieuse qu'elle était depuis des siècles.

Indy avait visité une multitude de pays depuis sa plus tendre enfance, découvrant ces légendes et mythes que racontaient les anciens. Le Guatemala n'avait pas manqué à son palmarès. Sa dernière visite remontait à Mars 1926. A cette époque, il était en compagnie de sa défunte et éphémère femme Deirdre Campbell. Il leur était encore une fois arrivé des malheurs avec des pilleurs de tombes. Mais comme toujours ils s'en étaient sortis³.

Pourtant, la culture archéologique de l'Amérique Centrale était une chose qu'il connaissait finalement peu. Marcus, son vieil ami, était plus calé que lui dans ce domaine. Mais il n'était jamais trop tard pour apprendre, se disait l'archéologue. Le peu qu'il en savait résidait en ceci : selon de nombreuses personnes la culture Maya avaient été influencée par d'AUTRES. Bien des archéologues du XIXème siècle avaient supposé les Mayas influencés par les survivants de l'Atlantide. L'argument valait pour l'Égypte également, ce qui aurait expliqué pourquoi ces deux civilisations avaient bâti des pyramides. Le problème de cette théorie résidait dans le fait que celles d'Afrique avaient été construites plusieurs millions d'années avant celles d'Amérique. Pourtant Indy ne rejetait pas totalement la possibilité que des influences extérieures eussent affecté le développement de la culture Maya. Les mythes de ce peuple ne parlaient-ils pas d'un homme barbu aux cheveux roux, arrivé de l'est sur un radeau, qui avait apporté la connaissance des arts et de l'artisanat ? On l'avait indu dans le panthéon sous le nom de Quetzalcoatl, le dieu de la culture.

La forêt de Tikal était magnifique. Jones était ravi de constater que certains coins d'une telle beauté avaient échappé à la pollution de la ville avec ses fichues usines et leurs fumées toxiques. Il faisait plutôt chaud, mais ce climat équatorial était en fait agréable. Indy mourait de chaleur sous son blouson de cuir, mais il préférait néanmoins le porter. Question de prestige, et en plus ça impressionnait Sophia qui, gelée en Islande, fondait littéralement dans son fin chemisier blanc.

Indy et Sophia avaient cette fois-ci loué une Jeep à toit décapotable. Et, de nouveau, les citoyens n'avaient pas eu de mal à indiquer aux deux « touristes » où se trouvait Charles Sternhart. Lui aussi demeurait dans son site depuis un sacré bon bout de temps à l'abri des regards. Il faisait ses recherches dans un des temples. Indy et Sophia ne tardèrent pas à s'y rendre.

Indy descendit de la Jeep et observa le temple à une quarantaine de mètres après le petit espace de jungle qui se présentait à lui. La route était devenue trop petite pour pouvoir continuer à rouler avec la Jeep, Indy décida donc de continuer son chemin à pieds.

— Attends-moi ici. Je vais chercher Sternhart.

Jones pénétra dans la jungle qu'il traversa en peu de temps. Mais près du temple une crevasse barrait la route, et le pont en corde guère rassurant. Pas de problème, Indy déroula son fouet et l'accrocha à la petite branche d'un arbre situé de l'autre côté de l'obstacle. Il s'élança et atteignit l'autre côté. Au moment où il posa ses pieds sur le sol, la branche craqua lui faisant perdre son équilibre. Il tomba en arrière, droit dans la crevasse, s'efforçant de remonter sur la terre ferme. Il parvint tant bien que mal à s'agripper à quelque chose ayant une forme allongée. On aurait dit une liane mais c'était plutôt curieux au toucher, doux mais écailleux... La liane siffla ! C'était un énorme serpent ! Indy le lâcha brusquement en poussant un hurlement et retomba encore un peu plus dans la profonde crevasse. Il dut forcer comme

³ voir « Les Sept Voiles » de Rob Mac Gregor

un diable pour ne pas chuter, et après maints efforts il parvint à se hisser hors du gouffre. Cette fois-ci il s'en était fallu de très peu. Curieux cette manière dont Jones avait l'habitude de transformer le plus banal des actes en aventures abracadabrantes. Enfin... au moins il était passé. Et au retour il emprunterait le pont comme n'importe qui de censé.

Fatigué de l'incident il s'assit un instant, constatant que son ami le « reptile visqueux », lui s'était enfui, il contempla les lieux. Le Temple Inca était de forme pyramidale, seulement une cinquantaine de mètres de hauteur ce qui n'était guère immense. Devant se trouvait une petite boutique exposant sur un comptoir des drôles de babioles bon marché. Indiana se souvint alors des paroles du Danois : « C'est un mauvais chercheur, mais un bon commerçant ». Il se demandait bien qui pouvait venir jusqu'ici pour acheter cette camelote. Personne ne semblait garder la petite boutique, sauf peut-être le majestueux perroquet vert qui se trouvait au-dessus.

— Salut Indy...

Indy se tourna : c'était Sophia. Il se leva et vint à sa rencontre.

— COMMENT es-tu arrivée ici ? demanda-t-il.

— Pendant que tu t'amusais, moi j'ai trouvé un chemin qui contournait la forêt.

Elle lui indiqua l'endroit. Il souffla. Indy préféra éviter de lui raconter ses récentes mésaventures, pour ne pas aggraver son cas.

— Bon si on allait trouver Sternhart ?

Indy n'avait pas aperçu l'ombre du chercheur. Il était peut-être parti. Ou bien travaillait-il dans le temple ?

Sophia regarda les objets posés sur le comptoir de la boutique. Complètement bidon, pensa Sophia à son tour avisant une petite copie miniature du temple fabriquée en plastique.

— Une minute ! clama une voix masculine venant du temple. C'est ma boutique !

Sophia surprise laissa tomber le petit temple pendant que l'homme venait voir ces deux « touristes » égarés un peu curieux. Il devait avoir la cinquantaine, peut-être un peu moins, c'était en tout cas un homme mûr. Il portait un bermuda avec une chemise à manches courtes beige. Coiffé d'un casque colonial. Il avait des yeux ronds, une petite moustache et un visage assez maigre. Probablement le professeur Sternhart.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-il à Indy et sa compagne. Cartes postales ? Répliques du temple ? Tasses souvenirs ?

— Non merci, monsieur... ? fit Jones cherchant une confirmation à ses pensées.

— Charles Sternhart, docteur, libre penseur, chercheur et marchand.

Il lui serra la main.

— Alors, continua Sternhart, que puis-je faire pour vous ?

— J'espère trouver ici des traces de l'Atlantide, répondit Jones.

— L'évidence est là, (il montrait le temple) devant vos yeux. Des preuves c'est plus dur...

— Ca veut dire que nous ne sommes pas au bon endroit ? demanda Sophia.

— J'ai moi aussi perdu presque tout espoir Mademoiselle. Mais les vieilles légendes locales sont tenaces.

— Quelles sont ces légendes, professeur ?

— La tradition locale dit que le temple fut construit par les « hommes-qui-ne-sont-pas-des-hommes ».

— Des « hommes-qui-ne-sont-pas-des-hommes » ? s'étonna Indy.

— Qui sait ? J'ai tout entendu : des géants à queue de serpent aux serpents géants à tête d'homme.

Sternhart essuya une goutte de sueur qui perlait de son front.

— Vous pensez que les Atlantes ont vécu ici ? dit Indiana.

— Je suis SUR qu'ils sont venus ici après la catastrophe, oui. On dit d'ailleurs que ce temple est l'œuvre des survivants de l'Atlantide.

— Vous savez quelque chose sur le « Dialogue Perdu de Platon » ?

Sternhart ne dit rien. Il se tourna et s'éloigna. Levant les yeux au ciel il dit :

— Oh oui... c'est moi qui l'ai traduit.

— Vraiment ?

Alors c'était vrai ! Cet ouvrage ne sortait pas de l'imagination de médium de Sophia ! Le dialogue perdu existait bel et bien !

— Je pensais que vous veniez pour voler ma dernière copie mais un certain « Smith » a été plus rapide.

Kerner ! Fils de...

Indy affolé secoua Sternhart.

— Ne me dites pas que vous n'avez plus un seul exemplaire du Dialogue perdu ?

Le professeur baissa la tête, désolé.

— Oh non ! cria Sophia.

— Que savez-vous au sujet de ce « Mr Smith », demanda alors l'aventurier.

— Il est venu la semaine dernière : assez grand, avec un accent allemand... et armé.

— C'est bien lui, fit Indiana à sa compagne.

— Il aurait pu prendre tous mes souvenirs, continua Charles Strenhart, mais il ne voulait que le Dialogue Perdu.

Indy soupira. Kerner l'avait encore eu. Pour la troisième fois, sur une si courte période... Mais il ne fallait pas baisser les bras pour autant : il était persuadé qu'il trouverait quelque chose d'important ici. Peut-être avaient-ils laissé quelque chose. Charles Sternhart n'avait apparemment rien trouvé mais c'était « un bon commerçant mais un mauvais chercheur », non ?

— Pouvons-nous jeter un coup d'œil au temple ? demanda Jones à Sternhart.

Ce dernier fit la moue d'un air peu convaincu. Ce type à l'allure de chasseur de fauves avait peut-être d'aussi mauvaises intentions que ce Smith...

— Qui me dit que vous n'êtes pas des pilleurs de tombes ?

Indiana émit un ricanement amusé.

— Je suis le Dr Indiana Jones, ça vous suffira ?

— Indiana ? fit le professeur surpris. Un de vos états s'appelle comme ça... ça pourrait aussi bien être le nom d'un chat...

— En fait c'était le nom du chien, dit Sophia alors que personne ne lui demandait rien.

— Sophia ! hurla Indy furieux, (il s'adressa ensuite à Sternhart :) j'aimerais vraiment étudier ce temple.

Charles Sternhart alla s'asseoir sur les marches du temple et retira sa coiffe.

— Bon... dites-moi le nom du « Dialogue Perdu de Platon » et je vous laisserai le visiter.

— Indy grimaça, regarda Sophia d'un air impuissant qui haussa les épaules.

— Je ne connais pas son titre.

Le perroquet qui « surveillait » sa boutique et criait de temps à autre répéta le dernier mot de l'archéologue : « Tiiiiitre » chanta-t-il tentant d'imiter la voix grave de l'Américain.

— Vous ne connaissez pas l'Atlantide alors ?

Sophia s'approcha du perroquet qui roucoulait.

— Bonjour Coco !

— Bonjouuuuuur ! répondit immédiatement l'animal.

Elle le caressa.

— Bonnie... ? dit-elle alors.

— ... et Clyde ! fit l'oiseau.

Indiana Jones suppliait toujours Sternhart qui ne voulait vraiment pas plier.

— Je vous l'ai dit : si vous voulez entrer dans le temple donnez-moi le titre !

— Tiiiiitre ! hurlait le perroquet.

Sophia le caressa encore. Elle dit à l'oiseau :

— Titre ?
 Indy était à bout de nerf.
 — Je ne connais pas votre fichu titre, mais ça ne veut rien dire !
 — C'est donnant-donnant monsieur « le nom du chien ». Si vous ne le connaissez pas...
 — Moi je sais ! fit Sophia.
 Les deux hommes se tournèrent vers elle.
 — C'est l'HERMOCRATE, dit-elle avec assurance. Un ami de Socrate.
 — C'est ça ! Je crois que j'ai dû me tromper sur vous deux. Vous avez l'air de savoir ce que vous faites.
 Indy n'écoutait même pas le docteur. Il regardait juste Sophia, stupéfié.
 — Par ici je vous prie.
 Sternhart partit devant en guide. Indy et Sophia s'étaient volontairement laissés distancer afin de pouvoir parler sans être entendus.
 — Je peux savoir comment tu connaissais le titre ? chuchota Jones à l'oreille de Sophia.
 — Le perroquet est un sacré bavard, répondit-elle.
 Elle lui fit un sourire plein de malice.
 — Le perroquet ?
 Finalement, il avait bien fait de l'amener avec lui.
 — Je ne lui fais pas confiance Indy.
 — Je te comprends.
 Le professeur était entré dans le temple.
 — Venez ! cria-t-il.
 Les deux compères s'exécutèrent et pénétrèrent dans une grande pièce pratiquement vide. On pouvait entendre l'écho de leur voix.
 — Voilà, nous y sommes, fit Sternhart (il indiquait de son bras la pièce). Voyez ce que vous pouvez faire.
 Indiana et Sophia examinèrent les lieux rapidement sous les yeux attentifs de Sternhart. Après étude, Indy n'avait remarqué aucun détail vraiment intéressant, si ce n'était une tête d'animal sculpté dans le mur et d'étranges spirales en relief gravées. La tête lui rappelait un peu celle d'un éléphant. Elle en avait les grandes défenses, par contre pas de trompe. Indy préféra s'attarder tout d'abord sur les spirales incrustées sur le mur du fond. Elles représentaient les symboles de l'eau et de la vie, Indy avait longtemps étudié les signes Incas dans sa jeunesse. Pourtant une spirale semblait se différencier des autres : plus profonde. Il tenta de l'enlever du mur, elle ne bougea pratiquement pas à cause des moisissures qui la recouvraient.
 — A quoi servait cette pièce, demanda Sophia à Sternhart.
 — Je ne sais pas, dit-il, peut-être une crypte ?
 — Et vous n'avez jamais rien trouvé ici ?
 — Non, je piétine.
 Indy intervint alors.
 — Puis-je vous emprunter une de vos lampes à pétrole.
 Il en avait vu dans la boutique.
 — Hum... Bien sûr.
 — Je vais la chercher, proposa Sophia.
 Jones observa de plus près la spirale : elle semblait vraiment pouvoir se détacher du mur.
 — Vous pouvez m'expliquer ce que vous voulez faire avec ma lampe à pétrole ?
 — Vous allez voir ça dans une minute.
 Sophia revint lui tendant la lampe. Jones l'ouvrit et déversa pratiquement tout le pétrole qu'elle contenait sur les moisissures de la spirale.
 — J'espère que vous savez ce que vous faites, s'inquiéta Sternhart.

L'effet fut immédiat :

— Regardez ! Le pétrole a enlevé les moisissures, s'exclama l'archéologue Américain.

— Remarquable ! fit Sternhart stupéfié.

Indy tenta une nouvelle fois de retirer la spirale de son mur. Il tira d'un coup sec.

— Ca y est, je l'ai !

— Extraordinaire !

Charles Sternhart roulait des yeux comme des billes. En cinq minutes ce Dr Jones avait plus avancé que lui en plusieurs mois.

La spirale était une sculpture en pierre qui ressemblait fort à...

Jones introduisit la spirale dans la tête de l'animal sur le mur d'en face. Il l'avait trouvée cette trompe.

— Ca rentre parfaitement ! cria Jones triomphant.

— Fascinant ! s'esclaffa Sternhart sans cesse plus stupéfié.

— On dirait une sculpture primitive d'éléphant, fit remarquer Sophia.

— Mais il n'y a pas d'éléphants sur ce continent ! dit alors le professeur.

Indiana n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Il tira la trompe comme un levier. Il y eut un énorme vacarme, le mur aux spirales s'ouvrit, les asphyxiant d'un énorme nuage de poussière.

Indy, Sophia et Sternhart sortirent à toute vitesse attendant que celle-ci se dégage.

Indy fut le premier à retourner d'un pas timide dans le temple.

— Regardez-ça !

— Etonnant !

Le mur du fond venait de révéler un compartiment laissant apparaître la chose la plus incroyable du monde.

— Ca alors ! s'exclama le professeur. La tombe d'un roi Atlante !

Il n'en restait plus grand chose. Pratiquement plus que de la poussière. On voyait à peine que cette chose avait été un corps humain. Il ne restait qu'une couronne et un autre objet dont Sternhart s'empressa de s'emparer : c'était un disque de pierre.

— Des images de la terre sont gravées sur le disque. (Il le brandit tel un trophée :) Je crois que c'est la PIERRE TERRESTRE ! Je l'ai enfin trouvée !

Sternhart courut vers le coin de la pièce et déclencha le mécanisme d'un passage secret.

— Au revoir, amis chercheurs !

Il pénétra dans le sombre passage.

— Attendez, crièrent Jones et Sophia courant après lui.

Trop tard, le mur venait de se refermer devant eux. Indiana trouva assez rapidement le mécanisme d'ouverture mais il ne se passa rien du tout. Sternhart avait dû le bloquer de l'intérieur. Jones soupira, il s'était encore fait avoir.

— Oh non ! Il s'est enfui ! cria Sophia.

— ... avec le disque...

Jones alla examiner la tombe à peine découverte. Il fouilla, ne découvrant que poussière ainsi que cette vieille couronne en acier trempé. Plus intéressant, une perle y était incrustée. Indy la retira.

— Dommage, Sternhart a raté la perle d'orichalque.

C'était un bien maigre cadeau de consolation. Il fallait pourtant s'en contenter : il n'y avait plus rien dans le tombeau.

— Bon partons d'ici.

Sternhart avait quitté les lieux par un passage secret. Qui sait où il ressortirait ? Pas moyen non plus de le retrouver à l'aéroport, ce gars avait son avion personnel.

Ils retournèrent à la Jeep, en passant cette fois-ci tous les deux par le chemin contournant la forêt, et repartirent, avec un sentiment de dégoût vers l'aéroport. La quête commençait mal.

Chapitre 3

Heimdall hésitait toujours : ce professeur Jones et cette Sophia Hapgood lui avaient paru si sincères. Ils méritaient peut-être d'en savoir plus que ce qu'il leur avait dit sur l'Atlantide. Leur objectif n'était pas celui de ses neo-associés. Ce n'était pas militaire, ils faisaient ça pour la science. Les Allemands, eux, ne cherchaient qu'à détruire, et le secret de l'orichalque les aiderait bien. Sa décision était prise, il allait contacter au plus vite le Dr Jones et s'unir à lui dans sa quête du continent perdu.

Bjorn Heimdall buvait un bon chocolat chaud à la taverne du village près de son site archéologique. Les clients, comme d'habitude, l'observaient comme une bête curieuse. Heimdall se regarda dans le grand miroir au-dessus du comptoir. C'est vrai qu'il n'avait plus grand chose d'humain, enveloppé dans ses encombrantes doudounes. Il en rit tout seul.

Bientôt ces braves gens ne le verraient plus. Personne ne le regretterait ici. Mais Heimdall, en laissant son site ici, y laisserait une partie de lui-même, tant d'années de travail acharné abandonnées... aux mains des Allemands, qui plus est. Il savait que la meilleure solution serait de tout faire sauter après son départ mais le courage lui manquait.

Le vieil homme commanda une autre tasse de chocolat au garçon, puis réalisant qu'il n'avait plus que quelques pièces sur lui annula sa commande. Il avait à peine assez d'argent pour passer un coup de téléphone à Jones.

— Apportez-lui son chocolat, garçon. C'est moi qui payerai.

Heimdall tourna la tête vers la personne qui venait de parler : c'était un grand homme blond à l'accent étranger. L'homme sourit au vieux.

— Je vous remercie mais ce n'est pas du tout nécessaire, monsieur...

— ... Smith. (il lui serra chaleureusement la main) Ne vous en faites pas, c'est offert de bon cœur.

— Dans ce cas...

Heimdall espérait seulement que ce Smith ne le lui ait pas offert en le confondant avec un clochard. Le serveur apporta une tasse de chocolat brûlant.

— N'êtes-vous pas Heimdall, le professeur ?

Heimdall souffla sur son chocolat.

— En effet monsieur Smith.

— C'est bien vous qui travaillez dans les fouilles en haut de la colline ?

Heimdall cligna des yeux et hocha la tête en signe de confirmation puis avala une gorgée de son chocolat.

— Vous vous intéressez à l'archéologie monsieur Smith ?

— Oh oui... surtout en ce moment. Tenez, rien que ce mois-ci j'ai rencontré deux de vos confrères.

— Ah oui ? Qui ça ?

— Le Dr Indiana Jones et le Dr Charles Sternhart.

Mon Dieu ! songea Heimdall. C'était trop incroyable pour être une coïncidence.

— Ne me dites pas que vous aussi êtes à la recherche de...

— ... l'Atlantide, oui.

Heimdall se dressa brusquement dans un grand fracas. Les clients le fixaient toujours plus intensément.

— Ca ne va pas professeur ? demanda Smith.

— Non tout va bien. C'est le chocolat qui est bouillant ! Je... je vais aller passer un coup de fil en attendant qu'il refroidisse un peu...

Heimdall fit deux pas lorsque...

— Mais j'y pense, vous voulez peut-être visiter mon site.

— Je n'osais pas vous le demander...

— Hé ! Alors c'est d'accord. Je passe ce coup de téléphone et on y va.

Heimdall se dirigea vers l'arrière de la taverne, là où se trouvait le téléphone et après avoir inséré tout ce qui lui restait de pièces dans l'appareil, il composa rapidement le numéro du Collège Barnett.

— Collège Barnett j'écoute ? répondit une voix.

— Oui bonjour monsieur, fit Heimdall, je désirerais parler au professeur Jones. C'est urgent.

— Je suis désolé mais il est en expédition depuis plus d'un mois. Je suis le directeur de cet établissement, Marcus Brody, ainsi que le meilleur ami du Dr Jones. Il va bientôt me contacter alors si vous pouviez me laisser un message...

— Je suis Bjorn Heimdall. Dites-lui que j'ai des révélations à lui faire sur l'Atlantide. Qu'il vienne me retrouver en Islande dans mon site.

Marcus tenta de cacher son excitation.

— Très bien je lui dirai dès qu'il m'appellera !

— Dites-lui aussi que je suis avec son ami Smith et que...

— Smith ?

La ligne s'interrompit brutalement. Les pièces d'Heimdall s'étaient épuisées.

Marcus bondit hors de son fauteuil en raccrochant violemment le combiné. Kerner allait sûrement jouer un mauvais tour à Heimdall et il ne pouvait rien faire, même pas le prévenir du danger. Sa seule option était d'attendre des nouvelles d'Indiana, qui, il l'espérait, seraient bonnes cette fois-ci.

Heimdall et Smith... Kerner entrèrent dans la camionnette de l'archéologue danois. L'Allemand souriait. Cet imbécile d'Heimdall... il avait trahi la confiance du 3^{ème} Reich pour s'unir à Jones. Il avait écouté la conversation entre lui et Brody grâce à un autre appareil téléphonique de la même ligne dans la taverne.

Ubermann avait raison de se méfier de ce danois. Mais maintenant qu'il était au courant de sa trahison, il ne lui restait plus qu'une chose à faire : l'abattre de sang-froid, tel un chien... tel un ennemi du Reich.

Jones et Hapgood étaient de retour à l'aéroport. A peine avaient-ils pénétré dans celui-ci qu'une voix féminine clamant leur nom résonna dans les haut-parleurs. On demandait Indy au téléphone de toute urgence.

— Ce doit être Marcus, en déduisit immédiatement Jones.

— Marcus ? fit Sophia.

— Mon meilleur ami, peut-être même plus, c'est un peu comme mon père en fait.

Un père qui remplaçait celui qu'il avait fui des années auparavant...

Indy se présenta à l'accueil. Deux charmantes hôtesse lui confirmèrent sa pensée : c'était bien ce bon vieux Marcus. Que lui arrivait-il cette fois-ci ? Il ne trouvait plus la sortie du Collège ? C'était loin d'être impossible avec ce sacré Marcus, après tout un jour il s'était perdu dans son propre musée !

— Qu'est-ce qui se passe Marcus ?

— Indy, enfin j'arrive à te joindre !

Jones sentit immédiatement l'affolement de son ami.

— Oh là, calme-toi Marcus ! Qu'est-ce qu'il y a ? Du nouveau sur l'Atlantide ?

— En quelque sorte... Le professeur Heimdall m'a appelé...
— Heimdall... ?
— Il m'a dit qu'il fallait que tu retournes le voir. Il a des renseignements sur l'Atlantide.
— Sans rire ? Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?
Marcus marqua un temps d'arrêt.
— Je ne pense pas que ça va te plaire...
— Allons Marcus, je suis majeur et vacciné !
— Bon... Heimdall m'a dit qu'il était en compagnie de ton ami... SMITH...
— Quoi ?
Indy jura. Sophia à ses côtés se demandait ce qui lui arrivait.
— Rassure-moi Marcus : tu l'as prévenu du danger ?
— Et bien en fait pas vraiment, la ligne a été coupée avant.
Jones soupira. Sophia lui fit une moue interrogative qui ne reçut aucune réponse.
— Marcus, je vais retourner en Islande mais j'ai bien peur d'arriver trop tard pour empêcher Kerner de faire une saloperie. Il a appelé il y a longtemps ?
— Il y a au moins deux heures.
— Bon j'y vais. Je te rappelle quand j'ai du nouveau.
— Sois prudent Indy.
— Je vais essayer...
Il raccrocha, un peu déboussolé. Sophia quant à elle ne comprenait pas pourquoi il leur fallait retourner en Islande.
— Indy, fit Sophia, tu peux m'expliquer pourquoi on repart en Islande ?
Indiana Jones fonçait vers le guichet d'accueil, il avait la désagréable impression que ce ne serait pas la dernière fois qu'il prendrait l'avion.

— Venez monsieur Smith, approchez !
Heimdall alluma quelques torches et s'approcha de sa dernière trouvaille.
— Regardez monsieur Smith, mais regardez-moi ça !
Le danois manipulait avec grand soin cette anguille de bronze Atlante. Il avait mis deux jours pour la dégager de la glace et il avait dû dépenser beaucoup d'énergie mais il l'avait finalement eu cette bon dieu de satanée anguille de bronze.
— N'est-elle pas magnifique monsieur Smith ?
Heimdall souriait comme un enfant, puis son air béat s'effaça.
— N'est-elle pas magnifique...
Il pensait déjà à ce qu'il lui faudrait faire par la suite : faire sauter ce site, SON site ; c'était chez lui ici... et il devrait tout faire disparaître pour empêcher que les Allemands ne mettent leurs sales pattes sur l'héritage des Atlantes.

Kerner sortit de l'ombre et avança lentement vers le professeur accroupi et de dos avec son « jouet ».

Heimdall sauverait au moins cette anguille. Elle le suivrait partout et serait comme un porte-bonheur pour lui, le guidant vers l'Atlantide avec Jones et Hapgood. Cette pensée lui rendit le sourire et il répéta pour la troisième fois cette phrase qui attendait toujours une réponse :

— Elle est merveilleuse hein ?

— Je la trouve d'aussi mauvais goût que votre moustache ridicule professeur.

Heimdall sursauta et se retourna brusquement. Kerner se tenait à deux mètres de lui, l'arme au poing.

— Vous êtes venu me voler mes découvertes ? demanda le vieil Heimdall, blessé de s'être fait rouler de telle manière.

Kerner ricana.

— Ah quoi bon puisque ceci nous appartient déjà !
« Nous » ? Heimdall comprit enfin :
— Vous êtes un nazi...
— Bravo, quelle perspicacité professeur !
Heimdall posa sa précieuse anguille.
— Que venez-vous faire ici alors ?
— Tout simplement éliminer un traître, allié des Américains. Vous aller regretter ça professeur, je peux vous le garantir.

Heimdall fixa Kerner, impuissant. Il était perdu... lui et ses découvertes.
— N'êtes-vous pas heureux ? reprit le nazi. Vous allez mourir dans votre précieux site...
Heimdall regarda discrètement autour de lui : son marteau était trop loin mais il y avait à ses côtés une grande planche. S'il pouvait s'en saisir peut-être que...

La grotte était terriblement humide et par moment de grosses gouttes d'eau tombaient des parois du plafond. L'une d'elle aboutit sur la tête de Kerner qui, surpris, sursauta, détournant son attention du vieux Heimdall. Ce dernier ne manqua pas l'occasion et saisissant la planche, l'abattit violemment sur la tête de l'Allemand qui s'écroula en lâchant son arme. Il eut des difficultés certaines à se relever. Lorsqu'il y parvint, il se rendit compte que la chance avait tourné. Le professeur le menaçait de sa propre arme. Il le tenait en joue, prêt à tirer.

Bon sang !

— Le vieux croulant à encore des réserves, hein ? Vous n'aurez pas ce site. Je préfère encore le faire sauter.

Kerner qui tenait les mains en l'air et semblait alors terrifié se mit à rire au nez de celui qui le menaçait. Il avança vers lui un sourire insupportable au coin des lèvres et d'un pas sûr.

— N'avancez pas où je tire !

Kerner ignore cette menace.

— Je n'hésiterais pas à vous descendre Smith !

— Dans ce cas, je ne vois pas d'autre solution. Il va falloir que vous me tuiez.

Il se tenait maintenant à quelques centimètres du canon de l'arme. Heimdall pensa à l'Atlantide. De sa vie il n'avait jamais tué personne. Il fallait un début à tout... Il pressa la détente.

— Mais...

Rien, aucune détonation... l'arme était peut-être cassée ?

Kerner arracha le revolver des mains d'Heimdall qui horrifié recula de quelques pas.

— Il faut retirer le cran de sûreté, dit Kerner tout en lui faisant la démonstration.

Il tira plusieurs coups dans les jambes du professeur qui s'écroula lourdement au sol, hurlant de douleur.

— Là ça marche !

Kerner se dirigea vers la sortie de la grotte. Heimdall à terre pensait qu'il partirait le laissant geler ici. C'était peut-être mieux ainsi...

Soudain Kerner se retourna.

— Vous savez professeur, l'Allemagne n'a strictement rien à foutre de votre misérable site. (il sortit une grenade de sa poche et la dégoupilla de ses dents) Et je le prouve...

Il la posa à terre, à une dizaine de mètres du professeur.

— Adieu.

Sur ces mots il sortit tranquillement de la grotte.

Heimdall réunissant ses dernières forces rampa vers la grenade laissant une traînée de sang derrière lui. Il rampait vers elle pensant aux paroles du nazi « rien à foutre » de son site et de lui, de toutes ses années de travail acharné... Il rampait et parvint enfin à elle. Il la prit dans ses mains et s'apprêta à la jeter hors de la grotte, aussi loin que ses forces le lui permettraient...

Kerner s'installa confortablement dans le siège de la camionnette. Au moment où il mit en route, une détonation retentit à l'intérieur de la grotte qui s'écroula sur Heimdall et ses découvertes .

Il sourit, on aura du mal à l'identifier maintenant. A présent il ne songeait plus qu'à faire subir le même sort à son ami Jones.

Indiana avait attendu trois longues journées l'avion pour l'Islande... en pure perte. Marcus avait appris la mort de l'archéologue danois en Islande. Alors pourquoi retournerait-il là-bas ? C'était inutile, c'était trop tard : Heimdall était mort et avec lui toutes ses connaissances sur la citée d'Atlantide. De plus, s'il y avait un quelconque indice il ne le trouverait pas : la mine était condamnée.

Sophia avait tenté de calmer la rage de son ami, et ça n'avait pas été facile. Jones n'avait qu'une idée en tête : retrouver Kerner et lui faire sa fête. Et dire qu'il ne le connaissait même pas... où si peu... Il ne l'avait vu que quelques minutes, lui avait enfoncé son poing sur la figure avant de lui tirer une balle dans l'épaule. Tant de haine pour une si brève rencontre.

L'hôtesse passa près des passagers afin de leur demander de boucler leurs ceintures, ils allaient bientôt atterrir sur la belle île des Açores. Ce serait bête d'avoir un accident.

Indy était aussi déjà venu ici, cinq ou six ans auparavant. Lui et Marcus étaient venus observer le volcanisme de Saô Miguel, Pico et Terceira. C'était agréable, ils étaient en plein milieu de l'océan Atlantique sur cet archipel Portugais. Indy n'aurait pas été mécontent de revenir ici si la situation n'avait pas été si dramatique. Il aurait pu se permettre d'y passer quelques jours avec Sophia... comme deux amoureux. Mais ce n'était pas le moment de pousser la chansonnette ! Ils étaient ici pour rencontrer Felipe Costa, un ancien archéologue qui paraît-il était expert en tout ce qui concernait l'Atlantide. Ben tiens ! Si ça se trouvait l'Atlantide n'existait même pas !

Felipe Costa habitait un charmant petit village sur la côte. Ici il n'y avait pas d'aéroport et ils avaient dû prendre un hydravion, puis un taxi qui les avait menés chez Costa. Sa villa était magnifique, un vrai paradis. Il y avait une grande terrasse, l'idéal pour se faire doré au soleil. Sophia était surprise de voir qu'un modeste archéologue pouvait se payer une telle baraque ; elle aurait mieux fait de rester dans la branche finalement.

Indy et Sophia traversèrent un grand jardin et arrivèrent enfin à la porte d'entrée, impressionnante entrée d'ailleurs : une grande porte en bois à double battants entièrement sculptés de petites figurines à cornes.

— C'est sa maison ? demanda Jones incrédule.

— C'est là oui, répondit sa compagne.

— Plutôt joli...

Indy frappa à la porte. Après quelques secondes une voix retentit :

— J'espère que c'est important ! fit la voix.

Elle était roque et cassée. Mais très énergique aussi.

— Sois ferme, mais poli, conseilla Sophia à Jones.

La porte s'entrouvrit. Un petit bossu à la longue barbe blanche, une grande canne à la main, observa Indy de la tête aux pieds d'un œil méfiant. Finalement il conclut :

— Je suppose que vous vendez quelque chose. Mais si ce n'est pas un artefact rare, partez, ça ne m'intéresse pas.

Indy pointa son index vers le vieux et lui dit à brûle pourpoint :

— Je sais que vous connaissez l'Atlantide.

Le vieux surpris recula d'un pas puis reprit :

— Pfff ! Même si je savais quelque chose je ne vous dirais rien.

Indy à son tour surpris se montra assez familier :

— Allez, soyez sympa !

— J'ai d'autres occupations, merci, crachota l'autre avant de claquer violemment la grande porte.

Indy resta planté là, parfaitement immobile.

— Bravo Indy, dit Sophia ne manquant pas de le chambrer.

— « Ferme mais poli » hein ? fit l'archéologue. J'aurais peut-être du dire « s'il-vous-plait ».

Indiana regarda Sophia avec arrogance avant de refrapper à la porte de Costa. Le vieux ouvrit et d'un ton toujours aussi charmant aboya :

— Qu'est-ce que vous voulez encore vous ?

Indy inspira profondément et le menaça du doigt.

— Je sais que vous connaissez le « Dialogue Perdu de Platon ».

Silence... Le vieux passa la main dans sa barbichette.

— Mmmm... pt-être bien qu'oui, pt'être bien qu'non. Mais au fait, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Jones... Indiana Jones.

— Et moi Costa... et j'en ai assez de parler avec vous !

Il claqua de nouveau la porte, plus violemment encore que la fois précédente. Indy allait se tourner vers Sophia lorsque la porte s'entrouvrit. Costa ne sortit que la tête.

— « Indiana »... D'où vient ce nom stupide ? !

Puis il referma sa porte. Pour de bon cette fois.

— Ne me dis rien Sophia ! dit Indy menaçant.

Il fit quelques pas pour se détendre.

— Comment en sommes-nous arrivés à voir ce dingue ?

— C'est un vieux fou charmant...

Sophia s'avança à son tour devant la porte, et frappa.

— Tu vas voir ce que tu vas voir Dr Jones !

Costa ouvrit, sa canne au ciel et prêt à bondir tel un kangourou enragé. Mais en découvrant le doux visage de Sophia à la place du hargneux Jones, il s'amadoua.

— Hé ! Bonjour ma beauté !

Encore un macho... pensa Sophia.

— Professeur Costa ? Je m'appelle Sophia Hapgood.

— Madame Sophia ? La célèbre médium ?

Allons bons ! pensa Indy. Ca le tuait de voir que les archéologues connaissaient plus une « diseuse de balivernes » que l'un de leurs plus illustres collègues. Enfin bon... voyons où cette mascarade allait les mener.

— J'espère que mon ami ne vous a pas trop ennuyé.

Elle parlait de sa voix la plus douce et sensuelle, comme si elle tentait d'envoûter le vieillard.

— C'est un de vos amis ? (il regarda Jones d'un air pitoyable et surpris) Non il ne m'a pas trop ennuyé... enfin, PAS TROP. En fait, il m'a bien fait rire avec sa tenue de dresseur de fauve et son prénom ridicule.

— C'était le nom du chien de la famille.

Jones bondit de rage.

— Sophia !

Il tapa du pied et croisa les bras pour s'empêcher de frapper la garce.

— Vous voyez ? continua Sophia au vieillard. Mais au fond il n'est pas bien méchant.

— Hmm... je vois, constata Felipe Costa sans quitter l'archéologue des yeux.

Indy fixa Sophia lui faisant comprendre de revenir rapidement sur un sujet plus important.

— En fait, monsieur Costa, nous voudrions obtenir quelques informations. Je pense que vous pouvez y répondre.

— Je vous écoute...

Il ne les avait pas invités à entrer mais Jones aimait autant ça. A peine leur aurait-il dit ce qu'ils voulaient, ils repartiraient à l'aéroport.

— Que savez-vous de l'Atlantide ?

Costa fronça les sourcils.

— Je peux vous dire ceci : vous êtes juste au-dessus ! (il brandissait sa canne un regard illuminait ses yeux) Elle n'a jamais coulé... enfin, pas totalement je veux dire.

Le regard des deux Américains se croisa. Ils éclatèrent de rire ensemble. Décidément ils allaient de fou en fou !

— C'est ridicule ! Les Açores ne sont pas l'Atlantide !

— Vraiment ? grogna Costa. Alors au-revoir et partez, non-adeptes.

Il s'apprêtait à refermer sa porte lorsque Sophia l'en empêcha.

— Attendez ! Je suis désolée de m'être emportée.

Le vieillard sourit. La technique de la voix d'ange avait une nouvelle fois fait mouche. Finalement Indiana avait bien fait de l'amener avec lui : lui et sa voix grave auraient eu bien du mal à amadouer un tel démon.

— Ce n'est pas grave, fit le vieux. C'est à cause des mauvais esprits tout ça.

Les esprits ? Ce type est sénile !

— Savez-vous ce qui est arrivé aux Atlantes monsieur Costa ?

— Ils n'ont pas eu de chance, et les démons les ont finalement fait fuir. Mais leurs ESPRITS m'ont personnellement dit que leur malheur n'était dû qu'à la malchance.

— Que voulez-vous dire ?

— Incendies, inondations, peste... les ennuis habituels.

C'était la première chose à peu près sensée que prononçait le vieux, songea Indy . Ce dernier qui s'était volontairement mis en retrait afin de ne pas énerver le vieux s'avança vers lui un sourire aux lèvres.

— Mais pourquoi croyez-vous que l'Atlantide est aux Açores ?

Le vieux toisa son arrogance.

— Je n'ai rien inventé monsieur ! Alors effacez-moi votre sourire moqueur ! J'expose simplement les faits. Le dialogue perdu le mentionnait clairement en ancien Grec.

Il connaissait le Dialogue perdu !

Sophia, s'apercevant que comme à son habitude son compagnon risquait de tout faire rater, enchaîna la conversation de sa voix la plus angélique.

— Est-ce que vous l'avez ?

— Quoi donc ?

— Le dialogue perdu...

— Non.

— Vous l'avez lu ?

— Non.

— Savez-vous ce qu'il contient ?

— Euh... pas vraiment.

— Pouvez-vous nous le procurer ?

— Désolé.

Sophia perdait patience. Abandonnant sa voix cristalline elle posa alors la question fatidique :

— Alors où peut-on le trouver ?

Le vieux fixa Hapgood un sourire à la fois malicieux et pervers au coin des lèvres.

— Ah ma chère, ça dépend... Je pourrais peut-être échanger ces informations contre...

Sophia paniqua légèrement : contre une petite partie de jambes en l'air c'est ça ? Berk ! Avec ce vieux fossile ? Jamais de la vie ! Elle préférait encore le faire avec Indiana !

— ... contre un artefact rare de l'Atlantide.

Ouf ! Elle s'était trompée ! Il n'était donc pas le vieux fou pervers qu'elle imaginait. Juste un vieux fou. Sophia jeta un œil vers Jones : vu son soupir il avait imaginé la même chose qu'elle. Tiens, tiens... depuis quand s'inquiétait-il de son sort ce brigand ?

Après mûre réflexion, il n'était pas plus avancé. Car à part son collier, il n'avait aucun objet provenant de la cité engloutie.

— Tenez, ça vous va ? dit Indiana sortant de sa poche la perle d'orichalque trouvé dans le tombeau à Tikal

Ca lui faisait mal de la lui donner mais le jeu en valait peut-être la chandelle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Costa toujours aussi méfiant envers « Indiana » le chien de la famille.

— C'est une perle d'orichalque, le métal dont parlait Platon.

Costa l'observa quelques instants. Vu son sourire il était d'accord.

— Ca c'est intéressant ! Marché conclu monsieur !

Ils allaient bientôt savoir ce qu'un tel sacrifice allait leur rapporter.

— Ecoutez-moi, fit Costa, écoutez-moi bien attentivement car j'ai horreur de me répéter. Je ne sais pas exactement où le dialogue perdu se trouve, mais il fait partie de la collection « Pearce ». Vous avez compris ?

— Je crois... la collection « Pearce ».

— Très bien. J'ai eu plaisir à traiter avec vous. Maintenant je vous laisse. Dr Jones, Madame Sophia.

Il referma la grande porte, sans la claquer cette fois. Le vieux allait probablement passer la soirée à étudier son nouveau jouet.

Si Costa avait trouvé bénéfice dans cette affaire on ne pouvait pas en dire autant de Jones qui commençait déjà à regretter sa perle.

— La collection Pearce... (il enfonça son chapeau) Ca te dit quelque chose, Sophia ?

— Et bien...

Soudain un flash se produisit dans la tête de l'archéologue. Il se dirigea vers la sortie.

— Viens ! dit-il excité.

— Où va-t-on ?

Jones tenta désespérément d'appeler un taxi.

— Eh ! Je te parle Indy !

Un taxi s'arrêta enfin.

— Yé vous amène où segnor ? demanda le conducteur avec fort accent.

— A l'aéroport.

Indy se retourna vers Sophia.

— Alors ? fit-elle les yeux ronds comme deux billes.

— La collection Pearce est au COLLEGE BARNETT !

— Quoi ?

Au même instant, dans un laboratoire de recherches des plus modernes, quelque part en Allemagne le sinistre Docteur Ubermann continuait ses expériences. Ce petit vieux au nez crochu était bien plus dangereux qu'il ne le paraissait : c'était un NAZI des plus patriotes, loin d'un enfant de chœur. Sous ses petites lunettes rondes se cachait en réalité le pire des assassins. Lors de la grande guerre il n'avait pas hésité à tuer une centaine de prisonniers alliés dans le seul but d'expérimenter de nouvelles armes pour les Allemands. Ubermann s'était en effet rendu célèbre par ses nombreuses expériences sur les êtres humains comme le test des lance-flammes sur un prisonnier dans sa cache pour y vérifier les dégâts. Et ce n'était qu'un simple exemple parmi tant d'autres. Il fut auparavant un homme de terrain, n'hésitant pas à risquer sa vie pour la grandeur de son pays. Comme il avait souffert lorsqu'en 1918 l'Allemagne avait capitulé face aux alliés... SON Allemagne avait perdu, traînée dans la

boue... Pendant des années il avait haï sa patrie pour ses faiblesses... jusqu'à l'arrivé au pouvoir du premier Chancelier Adolphe Hitler.

Ubermann connaissait bien Hitler, il avait en effet combattu à ses côtés pendant la grande guerre. Ce n'était pas un lâche comme ceux qui l'avaient précédé au pouvoir ces dernières années : c'était un conquérant sanguinaire, un battant, un DIEU ! Enfin... pas encore...

Et il avait donné à Ubermann carte blanche pour son opération sur l'Atlantide. S'il découvrait son secret et celui de l'orichalque il le lui avait promis, il le couvrirait d'or... Mais ce n'était pas vraiment ce qui l'intéressait. Ubermann ne rêvait plus que de revanche, que l'Allemagne lave enfin cette déshonorante et cuisante défaite. Avec l'orichalque, bientôt, sa nation se rendrait maître du monde ! Tout le monde plierait devant la puissante Allemagne d'Hitler ! La seule chose qui l'embarrassait était de savoir que lorsque le Führer aurait fini de conquérir tous les territoires du monde entier il ne lui resterait plus qu'à pleurer tout comme Alexandre le Grand... voyant qu'il ne lui restait plus rien à conquérir !

Le Dr Ubermann était trop vieux pour s'occuper lui même de cette grande et périlleuse opération. Il avait préféré la laisser au soin du jeune officier Klaus Kerner. Il était jeune, fort, courageux, et entièrement dévoué à sa patrie... tout comme l'avait été Ubermann en son temps. Avec cet homme la relève était assurée ainsi que la victoire qui ne faisait plus aucun doute.

D'ailleurs Ubermann attendait Kerner d'un instant à l'autre.

— Dr Ubermann ! J'ai de bonnes nouvelles !

— Kerner... Enfin !

Le nazi était entré dans l'énorme laboratoire rempli de machines bizarres et infernales. De nombreux fils électriques traînaient un peu partout et Kerner manqua bien de s'y prendre les pieds.

Il portait sa tenue d'officier, le Dr Ubermann quant à lui était vêtu comme à son habitude de sa longue blouse blanche.

Klaus Kerner s'approcha de la table où le vieux professeur s'était installé. Il y posa la petite statuette à cornes subtilisée à Jones quelques semaines plus tôt. Cela lui avait coûté une balle dans l'épaule, mais il avait fini par l'avoir.

— Regardez ce que Herr Jones nous a gentiment offert !

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Ubermann peu enthousiaste.

— Fascinant, n'est-ce pas ?

Le docteur retira ses lunettes et se pressa les yeux.

— Imbécile ! cria-t-il. Vous êtes venu ici, interrompre votre précieuse mission, rien que pour me montrer ce... ce... bibelot préhistorique ? !

— Herr Doktor... je crois que ce bibelot, comme vous le dites, vient de la cité perdue.

Le docteur se leva et regarda par la fenêtre d'un regard vide.

— Alors nous avons échoué ! conclut-il.

— Comment ? s'exclama Kerner surpris de voir ainsi ses efforts récompensés.

— Je ne vois aucune trace du métal magique que Platon appelait l'orichalque.

Kerner fit un sourire au docteur et lui montra une partie de la statuette :

— Regardez ! Dans la base de la statue se trouvait cette petite perle...

L'officier tendit l'objet au docteur qui s'empressa de l'observer de plus près.

— ... et elle BRILLE COMME LE FEU... exactement comme le mentionnait Platon !

Kerner croisa fièrement les bras. Il recoiffa sa frange vers l'arrière.

— Je crois que nous avons trouvé le trésor que nous cherchions, Herr Doktor.

— Je ne CROIS jamais. Nous devons EXPERIMENTER !

Le Dr Ubermann brancha une de ses étranges machines métalliques et prit dans ses mains deux fils électriques reliés sur le côté de celle-ci. Il posa la perle d'orichalque sur la table puis se tourna vers Kerner qui observait chacun de ses mouvements impatientement.

— Nous allons bien voir... dit le docteur.

Il toucha de l'extrémité des deux fils la petite perle. A peine l'avaient-ils effleuré qu'une étincelle aveuglante apparue.

— Regardez ! s'écria Kerner fasciné.

L'aiguille du compteur indiquait la puissance maximale avant qu'un énorme court circuit ne vint interrompre l'expérience donnant lieu à une réaction en chaîne spectaculaire. L'énergie canalisée dans la machine s'échappa passant par les nombreux fils électriques de la pièce faisant exploser un à un tous les appareils du laboratoire.

Kerner et Ubermann contemplèrent le spectacle plus impressionnés qu'effrayés.

— Mein Gott ! s'écria Kerner.

Il neutralisa rapidement un début d'incendie grâce à l'instincteur du laboratoire.

— Nous avons réussi ! s'exclama Ubermann les bras levés au ciel.

Il poussait de petits ricanements sadiques et se frottait les mains. Des choses, des pensées démoniaques, commençaient à circuler dans sa tête. Kerner lui, un peu confus contemplait les dégâts de la petite perle. Il secoua sa veste recouverte de poussière.

— L'énergie de l'URANIUM sans AUCUNE radioactivité ! Ces scientifiques Américains sont des ânes !

Klaus Kerner prit la statuette ainsi que la perle et remarqua que l'orifice représentant la bouche de la statue était du même diamètre que l'objet d'orichalque.

— Ca me donne une idée Doktor. Si je plaçais la perle dans la bouche de la statue !

A peine l'eut-il fait que la statue à cornes bondit hors des mains de l'Allemand et se mit à tourner à grande vitesse autour de la table.

— Arrêtez-là Kerner !

La statue fonça sur le docteur Ubermann qui se mit à courir pour lui échapper.

— Kerner, je vous en prie ! Aidez-moi !

Ubermann sauta sur la table pendant que la statuette continuait son chemin fonçant à pleine vitesse contre le mur. Elle le transperça comme une feuille de papier dans un choc effroyable. La statuette continua son chemin à travers la base allemande effrayant au passage quelques jeunes soldats trouillards.

Kerner n'en croyait pas ses yeux. L'Allemagne tenait l'arme absolue dans ses mains !

— Vous avez vu ça ? (Kerner observa le trou) Pensez à des camions propulsés par ces perles. Imaginez des tanks ! Imaginez des avions !

Le Dr Ubermann complètement soulagé de voir la statuette loin de sa présence descendit calmement de sa table. Puis, levant ses bras au ciel s'exclama :

— Un peu d'imagination, Kerner ! Il faut voir grand, comme les Américains... Imaginez des BOMBES !

Chapitre 4

Indy lui avait dit « la collection Pearce », une des plus vieilles collections de livres du Collège Barnett... Elle recueillait de nombreux ouvrages grecs, dont ceux de Platon. La plupart étaient rares et très chers. Mais jamais Marcus n'aurait imaginé posséder un tel ouvrage comme le dialogue perdu de Platon. Il venait à peine d'en connaître son existence et voilà que son meilleur ami, Indy, lui apprenait qu'il en était l'heureux propriétaire ! Une journée qui commence bien.

« Pearce » répétait-il tout bas « Collection... Pearce » répétait-il encore examinant minutieusement les rayons de sa bibliothèque.

La bibliothèque était très bien entretenue, Marcus tenait à ce que de telles pièces ne restent pas sous un tas de poussière. Ainsi chaque mois on y envoyait quelques étudiants, en heures de colles, pour y faire un peu de nettoyage et veiller à ce que les ouvrages soient parfaitement classés dans leur collection respective, et, cela allait de soi, dans l'ordre alphabétique des auteurs. Mais la collection Pearce était si vieille et si chère que l'on préférerait que les étudiants ne s'approchent pas trop près de ses rayons.

Marcus avait déjà retrouvé la collection qu'il cherchait et surveillait les nombreux écrits de Platon.

Que de merveilles, songea Marcus.

Puis il tomba sur un vieux livre à la couverture marron, gros comme un dictionnaire. La poussière semblait s'être installée jusqu'à ses entrailles et le titre était illisible. Marcus le prit et souffla un bon coup la faisant voler maladroitement sur les ouvrages d'une autre collection.

Les étudiants nettoieront ça, songea Marcus en soupirant.

La poussière envolée, le titre était désormais lisible. Marcus sursauta n'en croyant pas ses yeux : c'était lui ! Le Dialogue Perdu de Platon ! Indy ne s'était donc pas trompé ! Il avait trouvé l'« Hermocrate ».

Marcus, fou de joie, retourna à toute vitesse dans son bureau avec en main la précieuse traduction de Charles Sternhart. Il donna l'ordre à sa secrétaire Irène de ne le déranger sous aucun prétexte, pas même si une seconde guerre mondiale venait à éclater ! S'enfermant dans son bureau, Marcus s'enfonça dans sa chaise et commença la lecture de l'ouvrage secret.

Le lendemain, Indy et sa compagne Sophia arrivaient au Collège Barnett. Ils avaient dormi dans l'avion pendant la quasi-totalité du voyage, ce qui leur avait permis de récupérer leur manque de sommeil. Ils voulaient être en forme pour pouvoir prendre immédiatement connaissance du Dialogue Perdu.

Marcus quant à lui venait de terminer la lecture de l'ouvrage. Il l'avait trouvé incroyable... mais malgré l'excellent travail de traduction de Sternhart, Marcus avait dû reconnaître à son ami qu'il n'y avait pas compris grand chose. Tout y était si flou. En fait l'« Hermocrate » reprenait certains passages de l'ancien dialogue de Platon, précisant certains points... et surtout les rendant plus énigmatiques encore. D'autre part, si Marcus avait bien compris un passage sur l'emplacement de la cité il se pouvait bien qu'elle ne se trouvât même pas dans l'océan Atlantique.

Marcus l'avait dit à Indiana qui n'avait aucune peine à le croire puisque l'Atlantide n'était qu'une légende sortie de la bouche d'on ne sait quel fou de l'antiquité et donc n'existait pas et n'avait jamais existé. Sauf dans l'imagination fertile de certaines personnes un peu trop

crédules, Sophia pour n'en citer qu'une... Mais Indy comprenait bien que ce n'était pas vraiment ce que son ami avait voulu insinuer.

Marcus lui confia le Dialogue Perdu. Indiana voulait être seul pour le compulsier, bien tranquille afin qu'aucun détail ne lui échappât. Il aurait aimé l'avoir déjà lu et savoir ce que Marcus voulait dire. Il lui avait parlé d'une « erreur » possible de Platon dans le premier dialogue « *Timée* », une erreur d'une extrême importance.

Indy s'enferma dans son bureau puis alla s'asseoir dans le fauteuil. Il prit ses lunettes et lança son chapeau sur le portemanteaux, l'accrochant du premier coup. Il ouvrit le Dialogue Perdu, tout en jetant un coup d'œil à la pendule : il était 10 heures du matin. Avec un peu de chance il aurait fini de l'étudier vers 19 ou 20 heures...

Bon. Quand faut y aller...

Indiana commença à lire la page d'introduction rédigée...

...par Charles Sternhart, tiens tiens !

« L'Hermocrate

J'ai enfin terminé la traduction du Dialogue Perdu de Platon.

Faute de l'original grec, j'ai utilisé le texte arabe trouvé dans un monastère italien. Je pensais qu'il était faux.

Finalelement... ce livre contient-il le secret de la légendaire cité de l'Atlantide ?

Je ne pense pas.

Personne ne voudra publier ça, par peur du ridicule.

J'en ai quand même envoyé une copie aux Editions Pearce.

Charles Sternhart

Londres, 1922 »

Décidément, ce Sternhart était loin d'en savoir peu. Mais si cet expert de l'Atlantide n'avait rien découvert depuis au moins 1922, date de la traduction de l'Hermocrate, comment lui, modeste professeur d'archéologie du Collège Barnett pouvait-il aboutir à quoi que ce soit ? L'espoir fait vivre dit-on. Et puis le simple fait de savoir les Allemands sur cette affaire, eux et surtout leur soif de pouvoir, suffisait à le motiver. S'ils découvraient l'Atlantide et son orichalque le monde entier aurait bien du souci à se faire... Mais cela n'arriverait pas. Indiana avait découvert tant de choses incroyables au cours de sa carrière qu'il n'en revenait pas lui-même ! L'Omphale⁴, la cité légendaire de Ceiba⁵, l'Arche de Noé⁶, ou encore l'Arche d'alliance où il s'était déjà opposé aux nazis⁷ n'étaient que quelques exemples parmi tant d'autres de ses trouvailles lors de ses précédentes aventures. La plupart étaient restées secrètes : soit pour le bien de l'humanité soit... bien malgré lui ! Et si l'Atlantide existait réellement aussi ? Indiana n'avait jamais cru en la magie, en Dieu ou en quoi que ce soit de surnaturel, même lorsqu'il s'était trouvé nez à nez avec eux. Mais Jones devait admettre que ses découvertes étaient tout sauf naturelles parfois... pas assez en tout cas pour être crédibles. Alors si l'Atlantide se révélait exister également, et si elle se trouvait toujours au fond d'un océan, il la trouverait, en un temps record qui plus est. Il en faisait le serment.

Indy tourna la page d'introduction et continua sa minutieuse lecture.

Sophia commençait à se lasser de poireauter ainsi. L'ami d'Indy était charmant; très gentil et aimable mais elle était fatiguée de lui entendre conter les exploits de Jones. Sophia était allée faire un peu de shopping pour patienter. Et Marcus avait tellement insisté pour l'accompagner qu'elle n'avait pu refuser sa compagnie. Il lui avait acheté une nouvelle veste

⁴ voir « Pêril à Delphes » de Rob Mac Gregor

⁵ voir « Les sept voiles » de Rob Mac Gregor

⁶ voir « L'Arche de Noé » de Rob Mac Gregor

⁷ voir le film « Les aventuriers de l'Arche perdue » de Steven Spielberg

en cuir marron, la sienne étant un peu vieille. Ce geste avait beaucoup plu à la jeune femme. Aaaaah... si seulement Indy pouvait se montrer aussi charmant que son ami... rien qu'un tout petit peu, au moins.

Indiana avait enfin terminé. Il regarda la pendule : même pas 17 heures. Il était en avance mais également épuisé. Ses yeux étaient rouges, irrités par la longue lecture de l'Hermocrate.

Le Dialogue Perdu ne présentait que quelques passages réellement intéressants, avec des croquis, de nombreux plans... Mais plus des trois quarts ne racontait que légendes, superstitions ou encore diverses informations déjà vues et revues. Il avait marqué ces passages de trombones. Il n'y en avait que quatre, très courts. C'était certes infiniment peu mais quels passages !

Indiana sortit de son bureau et s'aperçut que ses deux amis l'avaient abandonné. Peut-être que Marcus lui faisait visiter le musée ou bien le collègue ? En tout cas il n'y avait plus personne ici à part lui. Tant mieux ! Un petit somme n'était pas de refus en les attendant.

Il s'allongea sur le canapé et partit presque instantanément au royaume des rêves.

— Et là Indy me dit : « C'est gentil mais c'est un très joli masque de ski ! » !

Marcus et Sophia éclatèrent de rire. Marcus racontait si bien les histoires !

Ils entrèrent dans le bureau de Jones.

— Et bien ! fit Marcus. C'est comme ça qu'il travaille ce fainéant ?

Jones dormait comme un bébé dans le canapé qu'il avait emporté de chez lui en prévision d'un éventuel besoin de repos entre les cours.

— Je vais le réveiller, dit Sophia d'un ton laissant penser que cela la gênait.

Elle le secoua comme un vulgaire sac de pommes de terres. En vain : Indiana était tellement épuisé qu'il ne bougea même pas un sourcil.

Sophia se tourna vers Marcus haussant les épaules. Qui donc pourrait sortir cet ours de son hibernation ?

Marcus s'approcha de la « bête » en question.

— Je connais un système épatant, dit-il.

Il se racla la gorge puis s'écria d'une voix de stentor :

— Debout, JUNIOR !

Indy chuta de son canapé comme une pierre. Il s'affaissa sur les genoux. La vision brouillée, il vit une silhouette sortir de l'ombre.

— Oui, monsieur, répondit-il par quelque réflexe acquis dans son enfance.

Il se frotta le crâne, clignant les yeux vers Marcus. On aurait dit un soldat au garde-à-vous. C'est ainsi que son père lui avait appris dans sa jeunesse à lui répondre lorsqu'il l'appelait. Manifestement il n'en avait pas perdu l'habitude et Marcus en avait lâchement profité pour amuser la galerie.

— J'ai toujours été un excellent imitateur, dit-il en souriant à Sophia qui n'en revenait pas.

Lorsqu'Indiana comprit enfin qu'il s'était fait avoir la colère faillit s'emparer de lui. Ses rapports avec son père étaient si tendus déjà, il n'aimait pas que l'on aborde ce sujet. Mais il garda son sang-froid et tout en baillant ouvrit l'Hermocrate au premier passage marqué.

— Au lieu de plaisanter sur mon compte, venez voir un peu ça, Laurel et Hardy...

Marcus et Sophia s'approchèrent.

— Tu avais raison Marcus : il n'y a rien de vraiment révolutionnaire à quelques exceptions près.

Il tendit le Dialogue Perdu à Sophia.

— Les passages marqués d'un trombone ? demanda-t-elle.

— Ouais, c'est ça... Notre ami Sternhart est un véritable spécialiste.

Sophia se mit à lire à haute voix le premier des quatre passages.

« *HERMOCRATE*

Avec honte, je renie ici l'époque et le lieu cité par Critias. En traduisant en grec l'égyptien, il a fait une erreur de zéro.

Au lieu d'être à 3000 miles, l'Atlantide aurait pu être à 30.000 miles, ou même à moins de 300 miles de nos côtes. Le doute subsiste.

De la même manière, le Royaume perdu date peut-être de 100.000 ans, ou seulement 1000 ans.

SOCRATE :

Si un royaume existe là où nul n'a pu aller, alors nous n'en avons jamais entendu parler. Nous devrions accepter la seconde hypothèse »

Sophia leva la tête vers Jones.

— Allez, prends le second passage ! lui dit-il.

Elle s'exécuta.

« ... et l'Atlantide fonda deux colonies : la petite à 350 miles au nord-est de la Cité, et la grande à 460 miles au sud-ouest.

Les portes du royaume ne s'ouvraient qu'avec des pierres spéciales.

Dans les avant-postes, une pierre Solaire, le soleil ardent baignant les grandes cornes.

A la grande colonie, une pierre Lunaire en plus, la nuit noire éclairée par la pleine lune.

Près de l'Atlantide, une pierre Terrestre était nécessaire, le soleil levant brisant les ténèbres au-dessus des cimes.

L'ultime porte s'ouvrait aux esprits contraires. »

Sophia n'attendit pas que Jones le lui demande : tournant une trentaine de pages elle enchaîna l'avant dernier passage qu'Indy avait marqué d'un trombone.

« ... et il est dit que les Atlantes n'avaient ni chevaux, ni besoin de chevaux.

L'orichalque, qui brillait comme le feu, leur fournissait leur puissance. Ils en fabriquaient de petites perles et l'utilisaient avec des statues qui s'animaient comme par magie.

Si les colonies faiblissaient, les sages sculptaient d'étranges appareils dans l'ambre pour chercher le métal, mais seule l'Atlantide semblait en renfermer.

SOCRATE :

Tu dis que le royaume était riche mais c'est véritablement absurde. »

Sophia marqua une pause. Si elle comprenait bien, l'ambre servait à détecter l'orichalque. C'était bon à savoir.

Elle arriva au dernier passage, à une vingtaine de pages de la fin. Elle continua à lire, toujours à haute voix :

« ... alors que les eaux engloutissaient leur ville, les rois de l'Atlantide tentèrent de contrer le destin.

Sachant que les mortels ne pourraient jamais régner sur les mers, ils créèrent un colosse, qui avec dix perles, les rendrait aussi puissant que les dieux.

Nur-Ab-Sal était de ces rois. C'est lui, d'après les sages de l'Égypte, qui envoya des hommes dans le Colosse, créant par accident, des monstres à cornes, alors que les sphères célestes étaient bien alignées.

SOCRATE :

J'en doute. Il s'agit d'un conte de fées ».

Sophia referma sèchement le Dialogue Perdu de Platon et le jeta sur Jones.

— Et alors ? dit-elle déçue.

— Comment ça : « Et alors » ? s'exclama Jones.

— Je ne vois pas en quoi ça nous aidera à trouver l'Atlantide.

Indy posa délicatement le Dialogue sur son bureau, plus que Sophia ne l'avait fait en tout cas.

— Sternhart en savait long sur cette histoire. Beaucoup plus qu'on ne le pensait.

— Il doit être loin, soupira Sophia.

— J'ai confiance en Platon, je crois.

— Et alors ? L'Atlantide a disparu 1000 ans avant Platon au lieu de 10000... on n'est pas plus avancé.

Indy s'approcha d'elle.

— Cette erreur de zéros est très importante.

— Il s'est mélangé les pinceaux, et alors... c'est si important ?

— Peut-être que l'Atlantide n'est pas dans l'Atlantique.

— Où alors ?

Indy laissa Marcus lui répondre :

— Si Platon dit vrai, l'Atlantide est en MEDITERRANEE.

— Vous voulez dire à 300 miles de la Grèce au lieu de 3000 ?

— Oui ! s'exclama Jones le doigt pointé vers le ciel. Le berceau de la civilisation ! Mais ce livre pourrait aussi bien être faux.

Sophia tournait en rond dans la pièce.

— Hmm... Non... Ca tient debout. (Elle prit son collier dans ses mains) Il m'a dit un jour qu'il venait du milieu de la terre. C'est ce que veut dire « Méditerranéen ».

Indy savait très bien ce que voulait dire Méditerranéen. Il n'avait pas besoin de cours, surtout de la part de Sophia. Et puis son numéro de médium avait assez duré.

— Qui ça « il » ? Nur-Ab-Sal ? Arrête ton délire. Je parle de faits.

— Chut, attend ! (elle mit une main à son front, ferma les yeux et entra en transe) Je crois que je capte quelque chose !

— Elle se sent bien ? s'inquiéta Marcus.

— Ouais... Elle est dingue c'est tout.

— Les contacts avec Nur-Ab-Sal me demandent beaucoup d'énergie, voilà tout. Maintenant écoutez... Parmi les objets volés par Kerner dans mon bureau, il y avait un DISQUE de PIERRE avec un trou au centre. Je suis sûre que c'est l'une des trois PIERRES mentionnées par Platon.

— Tu en es certaine ? demanda Indy.

— Oui, (elle ouvrit l'Hermocrate à la page où des schémas détaillés représentaient les disques) c'était celui-là !

— Mais où l'aviez-vous trouvé ? demanda Marcus.

— Pas trouvé : acheté ! Je crois que c'était un certain Omar Al-Jabbar qui me l'avait cédé.

Marcus se dirigea vers la sortie du bureau.

— Je vais vous appeler un taxi.

— Oui, vas-y.

Marcus sortit en refermant la porte derrière lui.

— Alors c'est OMAR AL-JABBAR qui te l'avait vendu, hein ?

— ... à moins que ce ne soit ALAIN TROTTIER à Monté-Carlo... Je ne suis plus si sûre...

Indiana Jones commençait à préparer ses affaires, et il n'oublia ni son Webley ni son fouet.

— Une chose est sûre, dit-il en fermant sa valise, on aura besoin de ces trois pierres si on veut avoir une chance de trouver l'Atlantide avant les nazis. Allez, viens.

— Pas si vite...

Elle le bloqua dans un coin. Indiana lui sourit malicieusement.

— Allons Sophia, ce n'est pas vraiment le moment...

— Idiot, lui dit-elle en le fixant résolument, je veux juste te prédire ton avenir. Regarde-moi dans les yeux...

Il recula un peu inquiet. Il n'aimait pas ce genre de chose, pire, il détestait ça.

— ... droit dans les yeux...

Il recula encore, évitant de croiser le regard vide de la médium. Brrr ! Quand elle faisait ce genre de truc elle lui donnait la chair de poule.

Elle posa ses mains sur ses hanches, furieuse.

— Enfin Jones ! Je ne vais pas te manger !

Elle était merveilleuse quand elle se mettait en colère. Jones adorait sa façon de remuer son petit nez fin pour montrer sa colère. Mais ce qu'il adorait par-dessus tout c'était ses lèvres pulpeuses, d'un rose superbe. Il avait une terrible envie d'en connaître le goût. Mais il s'abstint. Il préféra, pour le moment, lui obéir... il pouvait bien lui faire ce plaisir pour une fois.

— Ne bouge plus, dit-elle d'une voix calme et sûre d'elle.

Elle agita ses bras. Indy n'osait pas le lui dire mais elle était tout à fait ridicule. Enfin bon... c'était JUSTE pour lui faire plaisir après tout.

— Tu es un homme remarquable, Dr Jones. Tu possèdes une grande force de caractère, tu es plein de ressources...

Pour le moment se faire lire son avenir ne lui semblait pas si déplaisant.

— ... mais tu es plus fort avec tes poings qu'avec ta tête.

Sur ces mots, Jones faillit riposter puis, finit par comprendre le sens de ces mots :

— Tu dis ça pour m'énerver ou pour que je t'emmène avec moi ?

— Chut... Je vois... des combats et de la violence sur ta route vers l'Atlantide... une route trop dangereuse pour une seule et unique personne.

— Ca tombe bien. C'est comme ça que j'aime l'aventure. Mais puisque tu insistes, tu peux venir avec moi.

— Tu es vraiment sûr ?

Oh oui ! Comme ça il lui sortirait le grand jeu. Avec Champagne, chandelles et tout le bazar.

— Bon. Si c'est ce que tu veux, nous partirons ensemble.

Hmm... Sophia le cachait mais elle était folle de joie de cette décision. Trop innocente à son goût. Avait-elle la même idée en tête que lui ? Si c'était le cas, il valait mieux la remballer : c'était LUI l'homme, c'était donc à lui de prendre l'initiative. Pas à elle !

— Ne te fais pas des idées, grogna-t-il, c'est moi qui mène la barque. Reste hors de mon chemin et il ne t'arrivera rien.

— Tu es SI romantique, soupira la jeune fille.

Jones pris le Dialogue Perdu de Platon et l'ouvrit au second passage qu'il avait jugé bon de marquer. Il le remontra à sa partenaire.

— Bon, regarde. Il n'y a pas que l'erreur de Platon sur les zéros qui présente un intérêt : Platon mentionne deux colonies. Il faut les trouver.

— Mais il ne donne pas leurs noms ! déplora Sophia.

— Leurs noms n'ont peut-être aucune importance. Nous pourrions peut-être trouver d'autres sources.

— Comme quoi ?

Ca il n'en avait pas la moindre idée.

— Trottier et Al-Jabbar savent sûrement quelque chose. On devrait aller les voir.

Jones prit Sophia par la main et empoigna sa valise.

— Allons-y. Nous pouvons peut-être prendre le bateau ce soir.

— Le bateau ? Chouette ! J'adore les voyages en mer ! Au fait où va-t-on d'abord ?

Il lui lança un regard charmeur.

— Jeux, sexe et Casino... Ca te dit quelque chose ?

— A Monaco ? Oui, j'adore ! Allons-y !

Chapitre 5

Ils n'avaient pas pris un bateau. Indy aurait préféré, mais malheureusement tous étaient bloqués dans leur port à cause d'une grève des ouvriers. Dommage, Indiana aurait peut-être eu l'occasion de « tenter le coup » avec Sophia. Ils auraient été logés dans une cabine luxueuse, on leur aurait servi un bon dîner et, probablement, le reste aurait été du gâteau... Au lieu de ça, ils prirent une nouvelle fois ce satané avion. Jones commençait à en avoir le mal de l'air. Et rester assis pendant des heures le rendrait rapidement claustrophobe.

Mais finalement, c'était bien mieux pour leur quête. Il ne fallait pas traîner, et un voyage en mer aurait pris beaucoup trop de temps. Bon sang, ce n'était pas des vacances !

L'avion survolait l'illuminée Principauté et s'apprêtait à se poser. Monté-Carlo était superbe... et Indy n'y était jamais allé. Aaaaah ! La Côte d'Azur !

Sophia qui était du côté du hublot déclara :

— Voilà, nous y sommes.

Jones ne ratait jamais l'occasion de faire de l'humour... Même si c'était parfois assez mal placé :

— Je ne pensais pas que Monaco était la cité perdue.

Sophia le fixa d'un regard menaçant :

— Ne commence pas, Indy. C'est Trottier que nous sommes venus chercher.

— Tu as son adresse ?

— Non. C'est toujours lui qui m'écrit.

— Comment va-t-on le trouver ? Monaco n'est pas gigantesque mais quand même !

— Trottier m'a écrit dans une de ses lettres qu'il se rendait au Casino tous les Vendredis.

— Aaaaah...

Si c'était vrai ça limitait l'étendue des recherches. Il restait pourtant un petit problème à résoudre, un tout petit détail qui clochait dans cette affaire.

— Aujourd'hui c'est lundi, Sophia...

Elle lui fit une grimace.

— Je sais... mais on ne sait jamais !

— Ouais, marmonna Jones, l'espoir fait vivre.

Finalement ils auraient pu prendre le bateau. Ils seraient arrivés tout juste le vendredi.

Jones et Sophia ne voulaient pas se faire montrer du doigt par les riches Monégasques. Leur plus beau costume semblait approprié pour leur sortie de ce soir. Indiana avait endossé son smoking blanc et avait piqué, comme à son habitude, une fleur rouge à sa boutonnière. Sophia quant à elle avait adopté une tenue certes assez classique mais néanmoins très jolie : elle aussi était vêtue de blanc que ce soit la robe, les gants ou bien les talons-aiguille. On l'aurait prise pour un ange. Indy se demanda combien de temps il pourrait contrôler ses instincts bestiaux et ne pas lui sauter dessus.

Ils étaient là depuis cinq minutes et déjà Sophia s'était assise à une table de roulette. Jones s'apprêtait à la laisser se ruiner et à aller chercher Trottier lorsqu'il réalisa qu'il n'avait pas la moindre idée de son apparence.

Il interrompit Sophia qui venait juste de perdre un peu plus de mille francs. Elle était déjà folle de rage.

— Quelle tête il a, ce Trottier ? demanda Jones.

— Comment le saurais-je ? Je ne l'ai jamais vu. Nous traitons par courrier.

Parfait, vraiment parfait !

— Comment je vais le trouver moi, si je ne sais même pas à quoi il ressemble !

— Débrouilles-toi un peu, tu veux ?

Sophia misa cinq jetons sur le 11, son chiffre porte-bonheur.

— Tu es sûr que c'est un homme au moins ? ironisa Jones.

— Très drôle, Indy. Quel comique impitoyable tu fais.

— A l'université mes amis me surnommaient Charlie Chaplin.

— Sans doute à cause de ta démarche ridicule...

Indy plaisantait beaucoup. Pourtant, il n'y avait pas vraiment de quoi et il le savait. Il fallait trouver Trottier.

— On n'est même pas sûr qu'il soit là !

— Zut ! (Sophia venait de perdre ses cinq jetons) Euh, Nur-Ab-Sal en est sûr lui. Il est là, il en est certain.

— Nur-Ab-Sal, hein ? Dommage qu'il ne puisse pas t'indiquer le numéro gagnant...

Sophia quitta la table pour se faire changer de nouveaux jetons.

— Ecoute, Indy : je sais qu'il avait une des trois pierres. Si on arrivait à le convaincre, il nous la céderait peut-être.

— Si monsieur Sal nous aide bien sûr.

Indy avait quelques doutes à ce sujet. On ne donnait pas un tel objet archéologique à de parfaits inconnus rien que parce que ceux-ci lui avaient demandé gentiment, un beau sourire aux lèvres. Mais qui sait ? Un *s'il-vous-plait*⁸ bien placé ferait peut-être leur affaire. Mais on était loin d'en être là. Il fallait tout d'abord le trouver, ce qui n'était pas une mince affaire...

Indy alla se renseigner auprès du gérant du Casino. Ce dernier lui confirma que Trottier était un grand joueur, habitué des lieux mais que, sauf exception, il ne se rendait ici que les vendredis et que...

— Aujourd'hui nous sommes lundi, merci je le savais déjà.

Jones tenta d'apprendre plus à son sujet, son adresse ou bien un endroit où il aurait l'occasion de le rencontrer. Mais le gérant lui répondit d'un air outré que même s'il connaissait ce genre d'informations il ne se permettrait jamais de les lui révéler. Jones eut beau insister, les seules choses qu'il obtint furent l'énerverment du gérant et des menaces d'expulsion du Casino de sa part.

Indiana obtint malgré tout quelques tuyaux auprès des gardes de la sécurité, qui se révélèrent bien plus aimables et imprudents que le gérant. En effet, ces derniers connaissaient bien Trottier, il passait souvent disputer une bonne partie de cartes avec eux lorsqu'il se retrouvait sans un sou... c'est à dire pratiquement tous les vendredis ! Les gardes se montrèrent coopératifs et le renseignèrent sur son apparence : Trottier n'était plus tout jeune, la soixantaine environ, chauve à part quelques cheveux gris et avait un nez aquilin qui lui donnait un air des plus malicieux. Ils lui dirent aussi qu'il s'habillait toujours avec le même costume marron clair, et portait en permanence une fleur à sa boutonnière. Enfin, Indiana apprit que Alain Trottier venait souvent se promener autour du Casino, car il aimait déambuler sous les lumières. Il les remercia, et après avoir vérifié que Trottier n'était pas à tout hasard dans le Casino, sortit et partit à sa recherche.

Le neuf ! Il fallait que la bille s'arrête sur le neuf... Mais c'est l'homme à la barbe grise au fond de la table qui eut la chance de miser sur le 21 et de rafler tout le magot.

Bon sang ! Si Sophia continuait de cette manière, elle finirait par sortir toute nue avec comme simple cache un vieux baril, gracieusement prêté par l'établissement ! Elle venait de perdre depuis le début de la soirée plus de 10.000 francs et n'avait gagné qu'une seule fois à

⁸ en français dans le texte

la première main la misérable somme de 200 francs... Dire qu'elle n'avait misé que pour voir, juste s'amuser, faire un petit essai... Mais depuis, ça sentait la banqueroute. Elle n'allait bientôt plus avoir un sou et cet abruti de Jones qui avait disparu depuis plus d'une demi-heure...

Maintenant, il fallait qu'elle tente le tout pour le tout... quitte ou double comme disait ces maudits aristocrates qui hantaient ces lieux, tout ou rien... vraiment plus rien. Cette fois-ci elle ne pouvait pas perdre, il était grand temps de sortir son dernier atout qui n'était pas des moindres. Ce qu'avait dit Indiana n'était pas si stupide et puis au point où elle en était... Elle se concentra profondément et entra en semi-transe... Le croupier s'affola appelant de l'aide pensant tout d'abord que la malheureuse sous ses pertes répétées s'apprêtait à rendre l'âme... Après ce léger incident, elle retenta l'expérience :

— *Nur-Ab-Sal... m'entends-tu ?*

Une voix masculine et pétrifiante résonna dans sa tête.

— *Oui mortelle. Que me veux-tu ?*

— *Euh... Vous savez jouer à la roulette ?*

Il faisait bon ce soir. D'ailleurs, ici sur la Côte d'Azur il faisait toujours bon. Et ce soir, il ne savait pas pour quelle raison mais l'atmosphère lui paraissait encore meilleure que d'habitude. Il sentait qu'il se passerait quelque chose ce soir... quelque chose de spécial. Les cartes le lui avaient affirmé : « Vous allez faire une rencontre mouvementée ce soir »... Pourtant, il fallait l'admettre, jusqu'à présent c'était le calme plat. Il aurait même pu emmener avec lui ses deux chiens Kiki et Fanny.

Alain Trottier se promenait assez souvent. Il aimait dégourdir ses jambes vieillissantes de temps à autres. Il adorait cet éclairage : le Casino de Monté-Carlo n'était sûrement pas la meilleure chose que comportait la belle principauté mais c'était un spectacle magnifique.

Il était fatigué de sa journée : il avait travaillé si dur depuis une semaine dans sa boutique d'antiquités. Il avait du refaire toute la décoration qui commençait tout comme lui à vieillir. Il fallait qu'il rentre chez lui maintenant, dormir un peu. Peut-être que cette soi-disant rencontre mouvementée se ferait sur le chemin du retour... ou bien dans son sommeil.

Trottier s'éloignait du Casino, et ces deux ombres derrière lui ne lui disaient rien qui vaille. Il tenta d'accélérer le pas essayant de les distancer. Mais peut-être ne le suivaient-ils même pas et, qu'une fois encore, son imagination prenait le dessus sur la raison. Il se faisait vieux, pensa-t-il.

Il tourna dans une petite rue très sombre. L'éclairage de celle-ci avait entièrement sauté depuis deux jours et, apparemment la municipalité ne se pressait pas vraiment pour réparer les dégâts. Trottier n'était qu'au beau milieu de la rue lorsqu'il se retourna de nouveau : les deux silhouettes de tout à l'heure le suivaient encore. Elles lui paraissaient énormes, les deux hommes devaient être très corpulents. Mais il ne s'agissait peut-être que d'un effet de lumière.

— *Qui êtes-vous ?* leur lança Trottier sur un ton qui oscillait entre la menace et la peur.

Aucune réponse.

— *Qu'est-ce que vous voulez ? Répondez enfin !*

Ils ne le firent pas. En revanche, ils se mirent à courir dans sa direction à toute allure.

— *Non !* cria Trottier fonçant dans la direction opposée.

Trottier courrait aussi vite que ses jambes et son âge le lui permettaient ce qui était bien insuffisant. Les pas derrière lui résonnaient de plus en plus fort et se rapprochaient. Trottier pouvait sentir le souffle chaud de l'un de ses poursuivants le long de son cou. Dans quelques secondes il serait fait comme un rat.

L'un des deux hommes lui attrapa un bras et le freina violemment, l'autre l'aidant à le plaquer contre le mur. Trottier se débattait comme un diable dans un bénitier, donnant des

coups de genoux et de coudes à ses agresseurs. Pendant que le plus grand immobilisait sa victime le petit fouillant une poche intérieure en sortait une pierre ronde.

— Laissez-ça, sales voleurs ! Rendez-moi ça ou alors...

L'autre lui assena un violent coup de poing au visage pour stopper ses cris. Voyant que son geste était vain il sortit son pistolet et le pointa sur la tempe de Trottier. Il allait tirer et l'abattre de sang-froid.

Un étrange claquement déchira l'air. Une sorte de lanière s'enroula autour du bras qui tenait le pistolet. Indy venait de lancer son fouet sur l'homme.

Il tira sèchement pour désarmer celui-ci qui cria. Le pistolet alla se perdre dans un des coins les plus obscurs de la rue. Le gros ne devait même pas être armé vu qu'il se précipita tête baissée vers ce maudit trouble-fête. Ce dernier ramena son fouet et lui bloqua la jambe pour le faire trébucher. Mais l'homme semblait aussi puissant qu'un buffle et resta sur ses pieds. Il prit le fouet enroulé à sa jambe et le tira si violemment qu'Indiana le laissa s'échapper.

Mauvais ça !

Si Jones avait eu le bon sens d'apporter son fouet sous son smoking pour la soirée, il avait préféré laisser son Webley à l'hôtel. Et lui qui se croyait prudent et organisé !

Le buffle le heurta de tout son poids, l'envoyant s'écraser contre un mur. Il ne sentait plus ses os. Puis le gros commença à l'étrangler avec son propre fouet. Jones suffoquait et ses vertèbres étaient prêtes à lâcher d'un moment à l'autre. Il fallait qu'il fasse quelque chose tout de suite, sinon il mourrait sans avoir achevé sa quête...

L'assaillant plus petit se trouvait juste en face d'Indiana. Il se contentait de regarder son ami s'occuper de ce touriste trop courageux. Lorsqu'Indy, avec l'énergie du désespoir, lui asséna un violent coup de pied à l'estomac celui-ci sous l'impact, se retrouva au sol après avoir laissé échapper de ses mains la pierre volée qui atterrit devant son légitime propriétaire. Trottier la ramassa sans tarder puis la remit dans sa veste.

Jones envoya un coup de coude dans le visage du gros qui le lâcha en titubant vers l'arrière. Indy prit à peine le temps de reprendre son souffle et se rua de nouveau sur son adversaire. Il le frappa plusieurs fois au ventre ainsi qu'au visage. Mais son manque de souffle l'empêcha de le cogner de toutes ses forces et le gros déjà bien résistant riposta aussi sec l'envoyant d'un simple coup de poing à deux mètres de là, derrière à terre.

Les deux agresseurs qui venaient de se relever s'approchaient d'un pas lent vers l'archéologue.

Ils n'ont pas l'air commode !

— Achtung, amerikaner ! Achtung ! lança le gros.

Des Allemands ! C'étaient des satanés Allemands ! Indiana aurait du s'en douter. Et il était prêt à parier son chapeau et son fouet qu'ils étaient venus pour Trottier ! Ou plutôt sa pierre.

Indy tenta de se relever. En vain. Et les deux qui s'approchaient dangereusement semblaient prêts à le pulvériser. On ne voyait presque rien dans cette pénombre, pourtant Indy devinait sans forcer un sourire au coin de leurs lèvres, un grand sourire sournois.

Il était perdu, lorsque...

— Excusez-moi messieurs...

C'était la voix de Trottier. Le petit se retourna vers le français :

— Kesque toi vouloir ? aboya-t-il d'un fort accent allemand.

— Oh, trois fois rien ! lui répondit-il calmement. J'ai trouvé ça par terre, je pensais que c'était à vous...

Il pointait un objet vers eux, un revolver. Plus précisément celui que le petit avait lâché quelques instant plus tôt.

Indiana ne put s'empêcher de laisser échapper un soupir de soulagement. Il s'apprêtait à se relever lorsque les deux le piétinèrent, s'enfuyant à toute vitesse. Et Trottier ne semblait pas vouloir tirer.

L'archéologue gisait au sol, et il imaginait mal comment sa situation pouvait s'améliorer. Où trouverait-il la force de se relever ? Lorsque le gros lui était passé dessus, il avait eu l'impression de s'être retrouvé sous une locomotive. Maintenant il connaissait la sensation que pouvait éprouver un rail !

Trottier s'avança et lui tendit la main.

— C'est un peu tôt pour faire la sieste vous ne trouvez pas ?

Jones et Trottier n'eurent pas de mal à trouver un banc libre, situé dans un coin bien plus éclairé, plus peuplé et donc assurément plus sûr. Le beau costume blanc d'Indiana était tout froissé et tâché. Quant à la fleur rouge de sa boutonnière, il lui en restait à peine quelques pétales abîmés pour l'identifier. Trottier lui allait bien, très bien même. Il était d'ailleurs ravi de la soirée : les cartes n'avaient pas menti ! Aaah, enfin un peu d'action !

Trottier s'était présenté ainsi : « savant amateur, poète à mi-temps, et rêveur professionnel ». L'exacte description des gardes du Casino.

Jones parlait un français absolument parfait. On ne percevait dans sa voix aucun accent trahissant sa nationalité. Il possédait un don naturel pour les langues et, de plus, avait longtemps résidé en France dans sa jeunesse. Il avait pris un appartement à Paris avec son vieil ami Jack Shannon et avait même, quelques temps plus tard, enseigné à la Sorbonne. Il adorait ce pays et sa culture mais y avait connu cela dit quelques peines. Tout ceci appartenait au passé... rien qu'au passé.

— Je vous remercie encore de m'avoir tiré de ce mauvais pas, dit Trottier d'un grand enthousiasme. Je ne sais comment vous remercier monsieur... ?

— Jones. Je suis le Professeur Jones du Collège Barnett.

— Jones... Jones... Jones... répétait Trottier à voix basse. Mais oui bien sûr ! L'éminent archéologue !

Indiana était ravi de savoir que sa réputation était parvenue jusqu'en Europe, ce bon vieux continent. Il en rougissait mais espérait que Trottier ne s'en apercevrait pas.

— En fait, je ne suis qu'un simple professeur, décida-t-il de répondre d'un ton serein.

— Vous êtes trop modeste, monsieur (Trottier émit un léger rire). Les tarots m'ont révélé des cartes qui m'ont donné envie de prendre l'air... et voilà que je tombe sur vous. Quel heureux hasard !

Les cartes ? Oh non ! Encore un scientifique-médium à la manque !

— En fait, je vous cherchais, monsieur Trottier. Je crois que vous vendez des artefacts Atlantes, si je ne m'abuse.

— Aaah, je vois que ma réputation est parvenue jusqu'à vous. Vous savez, Dr Jones, ma femme me prend pour un dingue. Elle essaye de me faire oublier mes rêves fous de l'Atlantide. Et je crois qu'elle me tuera un de ses jours si je lui reparle de la cité engloutie. Mais pour me persuader qu'elle a tort, répondez à ces deux questions : dans quel matériau les Atlantes fabriquaient-ils des appareils pour détecter l'orichalque ?

— L'ambre, répondit quasi-immédiatement Jones.

— Et pourquoi les Atlantes avaient-ils construit un « colosse » ?

— Pour être aussi puissants que les Dieux...

— Oui ! Excellent ! fit le français. Vous connaissez bien le Dialogue Perdu de Platon.

Tu parles si je le connais ! Je me le suis tapé toute une journée !

— Ecoutez... continua Trottier.

Il mit sa main dans sa poche intérieure et s'apprêtait à sortir le disque de pierre... lorsque, pris d'un effroyable doute, il y renonça. Peut-être ne valait-il mieux pas, après tout. On ne

savait jamais. Et si cet homme se révélait être un imposteur ? Il connaissait bien le nom d'Indiana Jones, cet homme avait en effet travaillé en Islande dans l'expédition Jastro. Et cet homme était censé être un Américain alors que celui-ci parlait un français parfait, presque trop naturel. Il ne prit pas la pierre mais sortit un autre objet, plus modeste, certes, mais qui pourrait lui servir. D'accord cet homme n'était peut-être pas celui qu'il affirmait être mais il lui avait sauvé la vie au péril de la sienne. C'était la moindre des récompenses.

— Je ne pense pas pouvoir vous aider directement, Dr Jones, mais mon nom est bien connu des nombreux antiquaires.

Il lui tendit une petite carte.

— Prenez ma carte de visite, elle pourra vous être utile.

Jones la prit d'une main hésitante, montrant sa déception. Pas de pierre, juste un simple morceau de papier. De toute évidence la route vers l'Atlantide serait plus longue que prévu.

— C'est tout ce que je peux faire pour vous Dr Jones, déclara Trottier en serrant la main d'Indiana. N'hésitez pas à me contacter si vous revenez en ville. Au revoir.

Trottier s'éloigna sans qu'Indy ne laisse échapper la moindre parole. Il restait immobile, le regard vide. Puis un dernier réflexe parvint à le ranimer de sa déception :

— Faites attention aux Allemands, Trottier. Ils pourraient tenter à nouveau de vous kidnapper.

Trottier se retourna, un sourire assez inexpressif aux lèvres :

— Allons Dr Jones ! Ce n'étaient que deux voleurs de bas étage venus dévaliser le riche monégasque que je suis. Vous lisez trop de romans policiers, monsieur. Faites de beaux rêves Dr.Jones !

Et il laissa son sauveur en laissant retentir un petit rire agaçant dans l'air. Belle reconnaissance, songea Jones. Sauve ton prochain qu'il disait...

Indiana en était persuadé : ce curieux personnage lui cachait quelque chose, et quelque chose d'important. Mais peut-être aussi que Sophia les avait menés sur une mauvaise piste et que Trottier ne possédait rien qui puisse les intéresser. Peut-être même n'en connaissait-il pas plus sur l'Atlantide que lui-même. Non ! Impossible : pourquoi les Allemands seraient-ils venus ici sinon ? L'agresser en pleine ville pour aucune raison ? Jones n'en croyait pas un traître mot. Cet homme, tout comme Sternhart, en savait plus qu'il ne le laissait paraître.

Trottier lui avait presque ri au nez au moment où il lui avait parlé des Allemands. Mais il ne trompait personne avec son assurance : il allait probablement se barricader chez lui en attendant que l'« orage » passe. Du moins, il le valait mieux pour sa santé.

Et Al-Jabbar ? Il devait lui aussi être en grand danger. Et si les Allemands l'avaient déjà séquestré ? Ou pire, tué ? Il devait à présent se rendre en Algérie pour l'avertir. Et peut-être trouverait-il de nouveaux indices, plus intéressants en tout cas, sur l'Atlantide. Il leur faudrait encore prendre l'avion... Jones aurait pu s'offrir un abonnement pour les deux prochains mois, cela aurait été bien plus pratique au niveau des dépenses...

Des dépenses ? Il était vrai que le budget se faisait de plus en plus maigre et... il était plus véridique encore que cette flambeuse de Sophia dilapidait tout ce qui leur restait à la roulette ! Bon sang ! Il fallait arrêter à tout prix cette folle avant qu'il ne se retrouve endetté toute sa vie !

Il n'arriverait jamais à temps. Il connaîtrait un funeste destin, se retrouvant contraint à mendier dans les rues pour pouvoir vivre... Mais quel imbécile ! Emmener Sophia dans un pareil endroit avait été la pire des folies ! Lui qui pensait la séduire avec un classique mais efficace dîner aux chandelles... au maximum ils pourraient s'offrir une boîte de conserve bon marché !

Jones avait beau avoir fouillé le Casino dans ses moindres recoins, il n'avait trouvé aucune trace de cette maudite folle de Sophia. Mais où diable était-elle passé ? Indy espérait qu'il ne lui était rien arrivé... à l'argent, il voulait dire.

Il ressortit, se demandant encore de quelle manière il allait se tirer de ce pétrin. Rester sous les éblouissantes lumières du Casino ne l'aiderait sûrement pas à éclaircir ses idées. Mais que pouvait-il faire, et d'ailleurs devait-il seulement faire quelque chose ? Il ne savait même pas s'il POUVAIT faire quelque chose... sinon attendre son retour. Attendre...

Une énorme Rolls-Royce blanche longue de plusieurs mètres, vint s'arrêter devant lui. La vitre teintée à l'arrière s'abassa lentement laissant apparaître le visage familier de...

— Sophia ! s'écria Jones ébahi.

Mais que faisait-elle dans une si luxueuse voiture. Elle avait séduit le prince héritier de Monaco ou quoi ?

— Et bien Indy, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda Sophia en faisant allusion au piteux état de ses vêtements.

— C'est exactement ce que je voulais te demander, s'exclama l'archéologue toujours sous le coup de l'émotion.

Sa compagne eut l'air surprise de sa question, lorsque, examinant la voiture, elle sourit, riant presque, et dit :

— Oh ça ! Je l'ai louée...

— Louée ? hurla Jones désormais hors de lui. Tu es complètement cinglée ou quoi ?

Jones connaissait déjà la réponse, bien sûr mais il voulait l'entendre de la bouche de la personne concernée...

— Pas de problème, vieux râleur ! Nur-Ab-Sal est bien meilleur joueur de roulette que je ne le suis !

— Nur-Ab-Sal... balbutia Jones, de nouveau sous état de choc.

Un chauffeur vint lui ouvrir la portière et lui fit signe d'entrer.

— Tu peux venir. Il y a assez de place pour une armée d'éléphants là dedans !

— Je vois ça, constata l'archéologue en se glissant à l'intérieur du véhicule.

Il eut un sourire nerveux. C'était un tic qui apparaissait sur son visage lorsque les mots venaient à lui manquer. De toute façon il n'y avait rien à dire du tout.

— Alors, tu as vu Trottier ? demanda Sophia.

Jones lui raconta sa soirée, sans omettre le moindre détail de l'action l'ayant opposée aux deux Allemands probablement envoyés par Kerner, ainsi que sa rencontre avec le vieil antiquaire.

— Tu ne sauras jamais te conduire en diplomate toi, commenta la médium.

— Si tu crois que c'est facile de se comporter en gentleman lorsque deux affreux jojos ne pensent qu'à te faire la peau... Je ne pouvais tout de même pas leur demander de poser gentiment leur arme et de se rendre à la police, non ?

— Pourquoi pas ? Avec l'amabilité on obtient tout.

Il fallait toujours qu'elle ait le dernier mot, la garce.

— En fait, si j'ai bien compris, on doit encore prendre l'avion, c'est ça ?

— Ouais... et crois-moi, ça m'enchanté autant que toi. (il se tourna vers le chauffeur :)
Conduisez-nous à l'aéroport je vous prie.

Chapitre 6

L'hôtel n'était pas terrible, c'était le moins qu'on puisse dire : la chambre dans laquelle Sophia Hapgood et Indiana Jones avaient atterri ne rappelait pas le luxe de Monté-Carlo, bien au contraire. Tout d'abord, elle n'était pas vraiment grande, et puis elle ne possédait même pas l'eau courante. Les murs tapissés de papier-peint vieux d'au moins un siècle était tout passé et déchiré. Le seul avantage ici, était le lit : il n'y en avait qu'un. Indiana comptait bien saisir cette occasion en or.

Sophia s'y était étendue, Jones s'était contenté d'une vieille chaise de bois rafistolée. La jeune femme relisait attentivement quelques passages du Dialogue Perdu de Platon, ceux qui parlaient du roi Atlante Nur-Ab-Sal. A sa grande surprise, il était présenté comme un roi cruel et tyrannique, un dictateur qui n'hésitait pas à sacrifier des vies humaines pour servir sa gloire. Le texte mentionnait également la perfection de son physique, sa beauté était sans égale et il possédait une bonne dizaine d'épouses pour le chérir. Curieux tout de même que cette description. Ce n'était pas l'impression que dégageait Nur-Ab-Sal en Sophia. Elle le ressentait comme un roi bon et pur, un ange...

Jones la regardait fixement. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Elle avait le cadran fissuré à cause de son récent combat à Monaco, mais elle fonctionnait encore : 8 heures 20 du soir. Trop tard pour faire quoi que ce soit. Demain ils se rendraient sur la place du marché d'Alger à la recherche d'Omar Al-Jabbar. Indy espérait que les Allemands ne l'auraient pas devancé.

Sophia ferma le livre et le posa sur la petite table de chevet.

— Je suis sûre que je vais acheter plein de choses intéressantes demain, s'exclama-elle. J'irai visiter toutes les boutiques d'Alger.

— Ouais... se contenta de répondre son compagnon de chambre.

Il se leva et ouvrit la fenêtre. Il faisait une chaleur étouffante.

— Aaah, l'Algérie ! dit-il contemplant la ville.

Sophia vint à ses côtés :

— Bof... J'aurais préféré Paris ou Venise...

Indy posa sur elle un regard charmeur.

— Au fait Indy, ça ne te dérange pas de dormir sur le canapé ?

Le jeune archéologue se redressa d'un bond.

— Hein ?

— Les apparences, Indy. Je ne tiens pas à ce que les gens de l'hôtel pensent que nous sommes ensemble.

— Pour l'amour du ciel, Sophia !

— Tu ne veux tout de même pas me faire dormir à ta place sur ce canapé miteux ? Où est donc passé ta galanterie ?

— Mon dieu !

Sophia lui fit un grand sourire et l'embrassa sur le front.

Indy lui posa ses grandes mains sur les hanches.

— On va se coucher ? demanda-t-il allègrement.

— Je n'ai pas trop sommeil. Je suis assez nerveuse tu sais ?

— Qui a parlé de dormir ? ironisa Indy, tentant de l'attirer contre lui.

Elle éclata de rire et se dégagea. Ses cheveux auburn lui retombèrent devant les yeux.

— Allons Indy ! Contrôle tes émotions !

— Tu me demandes l'impossible...

Leurs lèvres se joignirent. Ils s'embrassèrent tendrement comme deux adolescents.

Sophia émit un gémissement de plainte.

— Aïe ! Tu piques ! fit-elle.

— Pardon...

Sophia se jeta sur lui et ils roulèrent sur eux-mêmes enlacés, en se laissant tomber sur le lit.

C'est gagné ! songeait Jones heureux comme un bébé.

C'est alors que les quatre pieds du lit cassèrent.

Ils se regardèrent surpris l'un autre. Indy fit une grimace puis un sourire que Sophia lui rendit.

La jeune femme le couvrit de baisers, tandis qu'il s'attaquait à boutons et fermetures éclair. Leurs vêtements disparurent vites et leurs membres s'enchevêtrèrent. La bouche d'Indy glissa sur la gorge de Sophia, sur ses seins, puis retrouva ses lèvres. Visiblement sa compagne ne s'inquiétait plus de le faire dormir sur le canapé, ni de ce que penseraient ceux de l'hôtel. Quant à lui, rien ne lui indifférait plus que Kerner, les Allemands, et la mystérieuse cité engloutie.

Indiana était un homme comblé... C'était peu de le dire. Lui qui pensait avoir tout vécu au niveau des femmes, il fut agréablement surpris. Il n'y avait eu qu'un seul petit hic : lors de certains gémissements Sophia s'était obstinée à l'appeler Nur-Ab-Sal... Mais il en avait vite pris l'habitude.

Sophia semblait avoir également apprécié la soirée. La preuve, elle ne le traitait plus de « sale primate débile ».

Ils s'étaient levés tard ce matin là, vers onze heures, et avaient dîné dans un petit restaurant aux spécialités africaines. C'était un excellent repas, et d'un prix très raisonnable. Mais ça n'était pas très important car Sophia avait gagné un beau magot.

Ils se retrouvaient au milieu du marché d'Alger. Aujourd'hui il n'y avait pas beaucoup de monde. Par contre les marchands et les étalages divers étaient extrêmement nombreux. On y vendait de tout : cela allait de la nourriture locale, aux vêtements excentriques du coin, tout en passant par des bijoux ayant plus ou moins de valeur.

Indiana avait laissé sa légendaire veste en cuir à l'hôtel et se promenait en chemise claire légèrement deboutonnée. Il n'était pas mécontent d'avoir son couvre-chef afin de se protéger du soleil, particulièrement torride aujourd'hui.

Sophia, elle, avait les cheveux attachés en arrière. Elle était belle. Elle aussi avait laissé sa nouvelle veste en cuir à l'hôtel, celle que Marcus lui avait gentiment offerte.

Les gens regardaient une bande de trois types assez bizarres faire leur numéro de cirque. Un avaleur de sabre s'enfilait dans la gorge des lames grosses comme des battes de base-ball. Un autre crachait des flammes... comme s'il ne faisait pas assez chaud ! Le dernier très habile, jonglait avec quatre couteaux qui fendaient l'air. Mais il avait un grave problème : personne dans le public ne semblait vouloir lui servir de cible. Ca donnait une petite idée à Indiana.

Il s'approcha de lui, suivi de Sophia :

— Jolies lames...

— C'est un cadeau de mon père, dit le lanceur tout en continuant à jongler, le plus grand lanceur de couteaux d'Afrique. J'essaie de suivre son exemple... Mais hélas, personne ne veut me servir de cible depuis l'accident.

L'accident ? Oh, oh !

— J'aime le risque. Je veux bien servir.

— Je vous remercie de votre générosité, mais ma cible doit être une femme : c'est le show-business vous savez.

Indy empoigna Sophia.

— Une femme comme celle-ci ? demanda Jones.

— Oui, ce serait parfait, répondit l'arabe.

— Quoi ? s'écria Sophia.

Elle le tira vers l'arrière, à l'abri des oreilles indiscretes.

— Tu es malade ? gronda-t-elle.

— Pourquoi ? Je crois que tu devrais te porter volontaire pour l'aider.

— Non, Jones !

— Oh, je vois. Tu n'es qu'une poule mouillée.

— Et bien non et non... je ne serai jamais volontaire.

— Où est ton sens de l'aventure ? (il lui fit un sourire charmeur) Si tu le fais, je te prête mon chapeau.

— Tu vas prendre ma main sur la figure si tu continues.

Sophia était furieuse envers son compagnon. Avait-il perdu l'esprit ?

— Ca améliorerait sûrement nos relations internationales ! reprit Indy qui semblait véritablement décidé à envoyer Sophia comme cible.

— Je pense aux effets sur ma santé !

— Allez ! Tu dois voir ce génie en action. Regarde comme il est habile.

— Vraiment. Brrr... je n'aime pas les couteaux.

— Regarde le au moins.

Sophia se tourna lentement vers l'artiste. C'est vrai qu'il semblait habile avec ses armes. Il en jonglait très bien, mais savait-il véritablement les lancer au moins ? De toutes façons elle n'en avait rien à faire : elle n'irait pas contre cette maudite planche de bois pour se faire embrocher, un point c'est tout. Que ça plaise à Jones ou pas.

Tout à coup elle se sentit propulser vers le lanceur. Comme si quelqu'un l'avait poussée délibérément. Et ce quelqu'un ne pouvait être que...

— Indy !

Le lanceur fut fou de joie. Il se tourna vers la foule pour leur annoncer cette bonne nouvelle :

— Regardez, mesdames et messieurs, une VOLONTAIRE !

Une volontaire ? Elle ? Mais pas du tout, c'était ce salopard d'Indy qui l'avait poussée et...

— Mais... eut-elle la force de dire.

— Voyons, voyons, vous ne risquez absolument rien, la rassura l'arabe sous les applaudissements chaleureux du public. Placez-vous dos à la planche... Allez !

— Gulp !

Elle recula vers la planche sans quitter son compagnon du regard qui riait aux éclats. Elle le tuerait, lui effaçant son sourire stupide... Elle se plaqua contre la planche, littéralement terrifiée. C'est sûr : si elle survivait à cette épreuve elle lui ferait la peau !

Le lanceur recula un peu puis il s'apprêta à lancer la première lame. Il la lança avec une grande précision, sous les aisselles... puis en jeta une autre au-dessus de son épaule, au ras de son cou. Elle était prête à s'évanouir. Une troisième alla s'enfoncer entre les deux jambes de Sophia. Puis il compléta son œuvre plaçant son dernier couteau au-dessus de la tête de Sophia.

— Ta daaa ! lança le lanceur comblé à son public.

Il décolla Sophia de la planche qui n'osait plus bouger... sauf pour trembler ! Et ce n'était sûrement pas dû au froid vu le climat. Son regard était vide, dépourvu de toute trace de vie.

Le public applaudissait fortement, mais Sophia n'entendait plus qu'une chose : l'affreux rire sarcastique d'Indiana.

— Merci de votre aide, chère amie, la remercia le lanceur. Pour vous remercier, je vous offre ce couteau souvenir.

— Mer... merci...

Elle s'éloigna de son bourreau, le couteau à la main, et s'approcha d'un pas nerveux vers Indiana Jones. On aurait dit un animal sauvage guettant sa proie. Elle lui tendit le couteau d'une main tremblante.

— Tiens, prends ce couteau... avant que je ne te transperce avec !

Indy le prit et remarqua bien qu'il était tranchant et taché de sang... Mais il ne vit pas la petite croix gammée incrustée dans le manche argenté.

Sophia était à peine remise de ses émotions et continuait à traiter Jones de tous les noms.

Ils n'avaient pas encore trouvé Al-Jabbar. Pourtant, Sophia le savait, il tenait une boutique sur la place du marché d'Alger.

Indiana décida de prendre les initiatives : il s'approcha d'un vieux mendiant arabe, assis par terre dans un coin. Il semblait petit et faible et avait probablement perdu l'usage de ses jambes, à en juger par les deux béquilles posées au côté d'un petit gobelet à moitié rempli de quelques misérables dinars Algériens.

Indy versa suffisamment d'argent pour le faire déborder.

— Aaah, merci Américain prospère.

— Alors, comment vont les affaires ? demanda Indy.

— J'ai vu pire... quoique je n'ai rien mangé depuis deux jours.

— Ah oui ?

Indy s'approcha d'un des nombreux étalages proposant de la nourriture. Il y remarqua deux gros pigeons rôtis biens appétissants.

Le vendeur vint accueillir Indy à bras ouverts lui demandant aimablement ce qu'il désirait, après lui avoir sorti un long baratin du genre « Ici, c'est mieux qu'ailleurs, effendi, et en plus c'est moins cher ! ».

— Oh, regarde derrière toi ! Un singe à trois têtes ! s'exclama Indy.

— Par Allah ! Il me rapporterait une fortune, une fois empaillé !

Le marchand se retourna puis réalisant soudainement les paroles de l'étranger il se tourna... mais Jones avait disparu. Bizarre ces Américains, toujours à faire des blagues idiotes !

Indy s'approcha du mendiant, sortant les deux pigeons cachés dans son chapeau, et il les lui donna.

— Oh merci effendi ! C'est un bien joli tour de magie !

— Maintenant, j'aimerais que vous répondiez à quelques questions, dit Jones en s'accroupissant vers l'homme.

— Demandez-moi tout ce que vous voulez effendi.

— Savez-vous où je pourrais trouver un certain Omar Al-Jabbar ?

Le regard du mendiant sembla s'illuminer.

— Oh, je connais Omar !

— Vraiment ?

— Oui, il est très généreux avec moi. Hélas, peu de gens connaissent son adresse. Mais vous pouvez aller voir sa boutique qui est là-bas au coin de la rue dans l'allée.

Indy regarda l'endroit indiqué. Il se releva et salua le mendiant d'un hochement de tête.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Ne vous excusez pas, effendi, répondit le vieillard savourant ses pigeons.

Indy et Sophia se dirigèrent vers l'allée. Ils arrivèrent devant un grand étalage garni de banderoles qui proposait de nombreuses poteries en terre cuite et autres babioles telles que des pots de métal de piètre qualité ainsi qu'un grand assortiment d'objets sans valeur. Un grand arabe tout maigre et barbu veillait sur la boutique. Il portait un fez d'un rouge écarlate. Il était

occupé à enlever l'épaisse poussière et le sable de ses poteries. Il laissa tomber son plumeau pour accueillir ses deux clients étrangers.

— Que puis-je pour vous, effendi ?

— Etes-vous Omar ?

— Vous voulez dire monsieur Al-Jabbar ? Le vendeur éclata de rire. Elle est bien bonne effendi. Je ne suis que son fidèle serviteur, Paul Abdul.

Indy fixa Sophia et cette dernière s'adressant à Paul :

— Nous cherchons l'Atlantide.

— Bonne chance ! se contenta de répondre l'homme avant de recommencer à nettoyer sa marchandise.

Indy s'approcha de Paul Abdul. Ce dernier l'ignorait et continuait à frotter énergiquement les pots, armé de chiffons et du plumeau. Mais Indiana insista et le tourna vers lui :

— Pouvez-vous nous arranger une entrevue avec M. Al Jabbar ?

Paul fit une moue. Puis il retira son fez et y donna un coup de plumeau.

— Je pense que je pourrais, fit Abdul. Mais mon maître traite rarement en personne. Pourquoi le déranger ?

Jones prit son portefeuille avec pour première intention de lui offrir un bon pot-de-vin, puis apercevant un autre objet au milieu des billets changea d'avis. Il tendit une petite carte au serviteur. Ce dernier la prit, l'observa un moment avant de la rendre à son propriétaire.

— Aaah... Je vois que vous avez rencontré notre éminent collègue M. Trottier. C'est différent. Peut-être que M. Al-Jabbar voudra vous concéder quelques minutes d'entretien.

— Vraiment ? gloussa Sophia.

— Oui, lui répondit Paul Abdul. Suivez-moi je vous prie.

Omar Al-Jabbar ne savait que faire pour tuer le temps. Il s'ennuyait à mourir dans sa belle maison. En plus, avec tous ces maudits Allemands qui rodaient près d'Alger, il lui était interdit de s'éloigner de sa demeure. Alors il restait là, assis à son bureau pendant des jours et des jours, à écrire des lettres et à déchiffrer d'anciens textes arabes. Rien de vraiment passionnant... Les Allemands lui avaient interdit d'aller à sa propre boutique, celle dont il était si fier. Heureusement que son fidèle serviteur Paul Abdul était là pour s'en charger.

Bon sang, mais quel idiot ! Un de ces satanés agents nazis lui avait acheté un « bibelot » atlante auparavant, et ne lui avait rien demandé d'autre que de lui dire où il l'avait trouvé, sans quoi, il le tuerait sans autre forme de procès... Il n'aurait jamais dû lui dire la vérité, qu'il l'avait trouvé au milieu du désert, dans un petit site découvert un jour par le plus grand des hasards.

Omar n'était pas très grand, mais pas vraiment petit non plus. Cet effet était dû au fait à son poids, il était plutôt gras, la nourriture étant l'une de ses deux faiblesses, l'autre étant les femmes. Il en avait d'ailleurs une dizaine. Onze, pour être exact... à moins que ce ne soit douze...? Enfin, peu importe, il avait perdu le compte depuis bien longtemps. Il portait de grosses moustaches et tous ses vêtements étaient violets, fez y compris.

Omar regarda autour de lui. Par Allah, quel désordre ! Ses affaires étaient éparpillées dans tous les coins de la pièce, et Paul Abdul n'avait rien nettoyé. En poussant un juron, il commença à ramasser les loques et à les jeter dans un panier à linge sale.

Quelqu'un frappa à la porte.

Les Allemands, pensa Omar, que lui voulaient-ils encore ?

Mais il se trompait. Son serviteur entra accompagné de deux étrangers. Un homme coiffé d'un feutre et une jeune femme rousse qu'Omar aurait bien placée dans son harem avec ses autres onze... ou douze femmes.

— Bonjour ! lança Al-Jabbar, bien heureux de ne pas voir ce qu'il redoutait.

Il s'approcha de l'homme.

— Aaaaah, Dr Jones je présume.

Indy sursauta. Il venait de l'appeler par son nom. Un détail que Sophia ne manqua pas de souligner :

— Comment connaissez-vous son nom ? gloussa Sophia.

Omar s'approcha d'elle lui décochant un large sourire, exposant ses dents jaunâtres.

— Chère Miss Hapgood, quand on s'appelle Omar Al-Jabbar, on sait ces choses-là. Je ne suis pas qu'un pauvre marchand de bibelots et de babioles...

Ouais, Indy et Sophia l'avaient déjà remarqué.

Omar leur proposa de s'asseoir sur un large divan, qui ma foi, était diablement confortable. Comment refuser une telle invitation ? Puis Omar prononça quelques paroles en arabe à son serviteur qui peu après ramena trois tasses de thé. Sophia trouvait l'homme assez impoli : il ne leur avait même pas demandé s'ils en désiraient... car elle aurait refusé, elle détestait le thé !

— Qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure, Dr Jones ? demanda Omar après avoir avalé une gorgée.

— En fait nous venons ici pour parler business, déclara Indy.

— Le business c'est toute ma vie Docteur. Je suis tout ouïe...

— Je n'irai pas par quatre chemins, d'ailleurs nous n'avons pas de temps à perdre. Que savez-vous de l'Atlantide. Nous la cherchons.

Omar, jusque là très souriant, changea d'expression. Il prit une mine beaucoup plus sévère. Apparemment, Indiana avait touché une corde sensible.

— Suivez mon conseil Docteur et abandonnez ; Vous risquez de vous faire tuer.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour nous...

— Les Allemands sont déjà sur le coup et, sauf votre respect effendi, vous ne faites pas le poids face à une telle armée.

— Mais... fit Sophia.

Jones lui fit un signe pour la faire taire.

Paul arriva avec une assiette pleine de dattes. Il en proposa d'abord à son maître.

— Non, Paul. Je n'aime pas les dattes. Mais peut-être que nos invités...

Indy et Sophia se servirent volontiers. Elles étaient excellentes. Puis Jones reprit la conversation :

— Connaissez-vous un certain Klaus Kerner ?

Omar Al-Jabbar sursauta ; Il en renversa d'ailleurs sa tasse.

— C'est le diable en personne ! Le pire de tous !

Oui, il le connaît bien...

— ... Et il est assez impitoyable avec les trouble-fête Américains dans votre genre.

— Oh, vous savez Omar, je ne suis moi-même pas très tendre avec les nazis !

Paul Abdul ramassa la tasse renversée par son maître.

— Eh bien d'accord, reprit Omar. Je ne sais pas si c'est la folie qui vous motive ou bien le courage mais soit : quelque part dans les montagnes de l'Atlas se trouvent des fouilles archéologiques. Je suis persuadé qu'il s'agit de ruines d'un avant-poste atlante.

— Un avant-poste atlante ? s'exclama Sophia.

— Oui, Miss Hapgood. Et Kerner est dans le désert avec toute son équipe, transformant ma modeste découverte en d'énormes fouilles.

— Et ils le font incognito... ajouta Jones.

— Ils me volent tous mes trésors ! (Omar marqua un temps d'arrêt) Les fouilles ne leur suffisent plus. Ils en veulent plus, toujours plus.

Indy retira son chapeau et le posa sur ses genoux.

— Pourquoi pensez-vous qu'il s'agisse d'un avant-poste atlante ?

— Comme je vous l'ai dit ce sont des objets atlantes que l'on trouve là-bas. C'est bien le style, sans l'ombre d'un doute.

— Vous pouvez m'en montrer un ?
— Hélas, les Allemands m'ont tout pris. Les chiens !
— Et où est ce site exactement ?
— Dans les montagnes du désert... J'ai une carte là. Attendez... (il fouilla dans un tiroir)
tenez, la voilà.

Indy la prit avec délicatesse et l'observa attentivement. Il n'y comprenait pas grand chose. Tout ce qui attirait son regard c'était un grand « X » marquant l'emplacement du site.

— Le désert n'est pas fait pour des personnes civilisées comme vous et moi Docteur, dit Al-Jabbar.

— Nous irons ! s'écria Sophia.

Indy se tourna vers elle grimaçant :

— Nous irons ?

Omar pianotait sur ses genoux nerveusement.

— J'admire votre courage... mais jamais vous ne survivrez au désert. Laissons l'Atlantide en paix, peu importe où elle se trouve.

C'était exactement ce que pensait Indy. Si ça ne tenait qu'à lui, il laisserait tomber cette histoire de dingue. Malheureusement il ne pouvait pas. Jamais il n'abandonnerait le secret de la cité engloutie aux Allemands, le monde dépendait peut-être de sa quête. Bien sûr, toute cette histoire n'était peut-être qu'une énorme farce, une stupide et gigantesque farce. Quelle certitude avait-il ? Aucune. Mais il ne pouvait se permettre de prendre le moindre risque. Maintenant qu'il avait commencé cette partie d'échecs avec les Allemands il la finirait. De plus ce serait une découverte historiquement et scientifiquement incroyable pour l'humanité.

— Nous ne renoncerons jamais, dirent en chœur Jones et sa compagne.

— C'est votre arrêt de mort que vous signez, effendi.

Omar Al-Jabbar et Paul Abdul accompagnèrent Indy et Sophia à l'extérieur. Plusieurs chameaux mangeaient tranquillement.

— Oh les beaux dromadaires ! s'écria Sophia joyeuse.

— Ce sont des chameaux, Miss Hapgood. Ils ont deux bosses. Et je vous les confie.

Omar tapota l'arrière train de l'un d'eux et lui murmura quelques mots dans sa langue.

— Omar, ce point est à combien d'ici ? demanda Jones en lui montrant l'X de la carte.

— Oh, à dos de chameau, vous en avez pour quatre ou cinq heures, tout au plus... avec un bon guide connaissant bien les montagnes rocheuses du désert, bien sûr. Et Paul en est un. Il va vous accompagner.

— A votre service effendi.

Les trois compères sellèrent leurs chameaux. Sophia eut quelques difficultés à monter mais après de nombreux efforts et l'aide de Omar Al-Jabbar, elle y parvint enfin.

— Vous avez de la chance, reprit Omar, les Allemands sont absents des sites ces derniers temps, et le soleil n'est pas brûlant aujourd'hui.

Encore heureux ! songea Sophia.

— Oh, encore une chose, Dr Jones : prenez soin de mes chameaux. Je les aime comme mes propres enfants.

— Ne vous inquiétez pas Omar. Nous reviendrons tous entiers.

Ils se serrèrent la main avant qu'Omar ne donne ses dernières instructions en arabe à Paul, son serviteur.

Enfin, Jones, Abdul et Hapgood partirent au grand galop en direction du désert. Omar les regarda s'éloigner à l'horizon. Il ne les reverrait sûrement jamais plus. Tans pis, il devra se trouver un nouveau serviteur...

Ils étaient partis depuis peu et se trouvaient encore sur les routes d'Alger. Ils avaient ralenti leur rythme effréné car, comme le disait si bien le proverbe « Qui veut voyager loin ménage sa monture ». Ils s'étaient chargés de beaucoup de vivres et également d'une énorme quantité d'eau sur la requête de Jones qui prévoyait de rester, s'il en avait la possibilité, plusieurs jours sur les lieux. Il n'espérait qu'une chose : que les Allemands ne s'y trouvaient pas. Sinon tout tomberait à l'eau.

Indy se tourna un instant vers Sophia, repensant à la nuit magique qu'ils avaient passée ensemble. Ils s'étaient aimés comme deux étudiants découvrant la vie. Et Indiana l'avait aimée comme il avait aimé Deirdre, son ex-femme, morte dans un « accident » d'avion, il y a bien longtemps. Sophia et Deirdre possédaient de nombreux points communs. Tout d'abord physiquement : elles étaient toutes les deux belles comme des déesses. Les similitudes ne s'arrêtaient pas là : Sophia comme Deirdre était fière, courageuse, et possédait un tempérament du tonnerre ! Mais contrairement à Sophia, Deirdre n'était pas faite pour l'aventure. Du moins pas pour le genre d'aventure dans les quelles Indy avait l'habitude de s'embarquer. Mais alors qu'ils pensaient se « ranger » et vivre tous les deux paisiblement dans une petite maison bien tranquille où ils auraient enfin pu profiter de leur union, elle était morte... à cause de lui qui l'avait entraînée à la recherche d'une autre cité mystérieuse, en Amazonie, Ceiba⁹. Elle avait quitté ce monde beaucoup trop tôt et Indiana ne s'en était jamais réellement remis. Sophia possédait un visage d'ange mais également un grand tempérament. Tout comme Deirdre, elle savait ce qu'elle risquait en devenant la compagne d'un aventurier fou tel que lui. S'il lui arrivait quelque chose il ne se le pardonnerait jamais. Non, cette fois il n'arriverait rien du tout. Ses compagnes étaient souvent tombées lors de ses précédentes aventures, à tel point qu'il s'était un jour demandé si comme un chat noir il ne portait pas la poisse à tous ceux qui l'entouraient. Heimdall savait de quoi il parlait... Toutes ces femmes qu'il avait aimées et qu'il avait laissé mourir... comme son professeur d'archéologie Dorian Belecamus morte dans ses bras¹⁰, ainsi que Mara Rogers, étudiante à la Sorbonne, tuée après qu'une balle de revolver lui ait transpercé le cœur. Elle était morte sur le coup¹¹.

Mais ceci appartenait au passé, aussi triste pouvait-il être. Ceci n'advient plus jamais. Indy en faisait le serment.

Il se retourna vers Paul Abdul. S'il connaissait véritablement le désert aussi bien que le prétendait Al-

Jabbar, il ne devrait y avoir aucun problème. Une promenade de santé.

— Ca fait longtemps que vous êtes au service d'Omar ? demanda Sophia au serviteur.

— Euh... oui... bientôt dix ans Miss Hapgood.

Un frisson parcourut la nuque de Jones.

— Dix ans ? s'écria Sophia. Vous deviez être jeune à l'époque !

Oui, pensa Indy. Paul Abdul devait avoir vingt ans, tout au plus. Il avait donc servi Omar la moitié de sa vie. Pourtant un détail ne collait pas : Paul et Omar n'avaient pas semblé très unis. Mais surtout comment se faisait-il qu'un serviteur au service d'un homme depuis si longtemps ne sache toujours pas qu'il n'aimait pas les dattes, un met si commun en Algérie... Etrange. Il leur cachait quelque chose, mais il n'en dit rien à Sophia. Il ne voulait pas l'alerter inutilement. Il attendrait un peu et l'avertirait en temps voulu.

— Mais où allons-nous ? demanda Indiana. Le point est au sud-est et ma boussole m'indique l'opposé !

⁹ voir « Les Sept Voiles » de Rob Mac Gregor

¹⁰ voir « Péril à Delphes » de Rob Mac Gregor

¹¹ voir « La Malédiction de la Licorne » de Rob Mac Gregor

— Ne vous inquiétez pas. Je dois me rendre chez ma sœur pour prendre quelques affaires, répondit calmement Abdul. Et je ne veux surtout pas partir sans la prévenir. Elle serait morte d'inquiétude, effendi !

— Je vois...

— D'ailleurs, nous y sommes. C'est là.

Paul Abdul leur indiqua une grande bâtisse blanche. Toutes les fenêtres étaient closes. De plus en plus bizarre. Et cette maison paraissait aussi luxueuse que celle de Omar. Si Paul Abdul n'était qu'un modeste serviteur, il paraissait saugrenu que sa sœur, si préoccupée par la santé de son frère, roule sur l'or. Abdul leur tendait un piège gros comme un camion !

Paul Abdul descendit de chameaux et aida Sophia à en faire autant. Elle le remercia, un sourire d'ange aux lèvres. Indy lui ne souriait pas du tout. Le serviteur leur demanda de le suivre. Lorsqu'Indy lui proposa de l'attendre à l'extérieur, Paul Abdul insista pour qu'ils viennent avec lui afin qu'il leur présente sa charmante sœur.

Paul Abdul marchait vers la porte avec quelques mètres d'avance sur Indy et Sophia. Jones attrapa Sophia par le bras et lui fit ralentir le pas. Il fallait agir, maintenant ou jamais.

— Sophia, ça m'a tout l'air d'un piège, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Quoi ?

Abdul se retourna puis continua à marcher vers la maison.

— Tu m'as bien entendu, c'est un piège ! continua l'archéologue. Abdul est sûrement un traître, j'en mettrais ma main à couper.

— Mais enfin Indy, tu...

— Ne discute pas !

Sophia sursauta. Elle observa Indy : il n'avait pas l'air de rigoler. C'était la première fois qu'elle le voyait dans un état pareil : il avait PEUR, mais pas pour lui. Peur pour elle, il voulait la protéger.

— Prends-ça, lui dit-il en lui tendant discrètement son Webley. Moi je vais rentrer voir. Toi,

tu cours le plus vite possible te cacher quelque part.

— Mais Indy... Tu vas être désarmé !

Il lui décocha un sourire inhabituel, un sourire tendu qui trahissait son inquiétude. Puis indiquant sa hanche :

— T'inquiètes pas, moi j'ai ça, dit Jones désignant son fouet.

Paul Abdul ouvrit la porte et entra dans la maison.

— On se retrouve chez Omar. Va !

— Bonne chance Indy.

Elle se précipita vers le coin de la rue tandis qu'Indy pénétrait à son tour chez la « sœur » d'Abdul. Il entra, la main posée sur son fouet, prêt à se défendre comme un lion.

Abdul alluma quelques bougies.

— Pourquoi on n'ouvre pas les volets ? demanda Indy.

Abdul resta muet.

Jones avait une confiance aveugle envers son fouet. Mais le couteau du lanceur lui serait peut-être utile. Il le cacha dans sa manche. Mais qu'est-ce qu'il fichait là ? Il fallait qu'il s'enfuit avant qu'il ne soit trop tard ! Il recula vers la porte.

— Où est la fille ? demanda une voix dans son dos.

Indy fit volte-face et se retrouva nez à nez avec un Algérien de stature moyenne. Il l'avait déjà vu : c'était le cracheur de flamme de la place du marché ! Il lui envoya son poing en pleine figure en guise de bienvenue. Indy chancela et alla s'écraser contre une petite table de chevet.

Sophia regardait avec attention la scène : plusieurs hommes étaient en train de se poster autour de la maison. Pas des Algériens. La plupart étaient habillés comme eux mais étaient grands et blonds.

Des Allemands ! songea Sophia. Indy ne s'était donc pas trompé !

Il était rentré tout seul dans cette maison pour tenter de lui faire gagner un peu de temps et lui permettre de se mettre hors de danger. C'était un peu de sa faute si Indy était pris au piège. Il avait voulu la sauver en se sacrifiant. Se sacrifier ? Lui ? Non, impossible. Il avait le goût de l'aventure et pensait à chaque fois qu'il pourrait s'en sortir et se débrouiller tout seul. Quel prétentieux !

Sophia lui en avait toujours voulu à cause de cette aptitude déraisonnable. Mais cette fois-ci, il n'arriverait pas à se sortir de ce mauvais pas tout seul, pas sans un petit coup de pouce. Ils étaient bien trop nombreux.

Elle regarda l'arme confiée par Jones, la serra contre elle avant de la placer dans sa poche.

Tu es folle ma grande... Espérons que Nur-Ab-Sal ne me laisse pas tomber !

Le cracheur de flamme souleva Indy et le plaqua violemment dos au mur. Il lui abattit de nouveau son poing sur la figure puis dans l'estomac. Jones se plia en deux et finit une nouvelle fois au sol.

— Ashmir à raison, fit une nouvelle voix, la fille n'est pas là. Où est-elle ?

Indy parvint péniblement à relever la tête. Il reconnut immédiatement le lanceur de couteaux. A côté de lui était dressé l'avaleur de sabre.

— Je n'en sais rien Rahled. Je croyais qu'elle nous suivait.

Indy sourit, ce n'était plus de peur mais de moquerie, de réussite. Il les avait bien eus. Sophia devait être loin maintenant.

Le cracheur de flamme lui flanqua une gifle. Son chapeau, encore miraculeusement sur sa tête, partit valdinguer dans la pièce.

— Où est Miss Hapgood ? demanda Abdul d'un ton menaçant.

Indy resta muet comme une carpe.

Ashmir le prit par les cheveux et le fit se relever.

— T'as entendu ce qu'on vient de dire, fils d'infidèle ?

Indiana lui balança son poing dans le ventre, le faisant reculer de plusieurs pas. Puis il sortit le poignard et le lui enfonça dans la gorge. Ashmir poussa un cri aigu épouvantable avant de mourir presque immédiatement. Indy retira le couteau de la gorge du cracheur de flamme et l'envoya avec précision sur l'avaleur de sabre. Le poignard se planta dans sa bouche et lui traversa aussi la gorge.

— Essaye d'avalé celui-là ! lança Indiana.

Abdul se jeta sur lui alors que le lanceur s'apprêtait à lui envoyer à son tour une lame. Indy eut à peine le temps de prendre son fouet et de le claquer sur la main du lanceur. Ce dernier cria lâchant son poignard. Mais l'archéologue ne put éviter Abdul qui s'était propulsé de toutes ses forces sur lui. Ils commencèrent une lutte sans pitié.

Sophia s'était approchée de l'arrière de la maison. Une grande fenêtre entrouverte semblait l'interpeller : « Par ici ! Par ici ! » aurait-elle dit si elle avait possédé le don de la parole. Malheureusement cette entrée était gardée par un homme.

D'étranges bruits provenaient de la maison. Des bruits qui ressemblaient curieusement à ceux d'une lutte. Indy avait dû passer à l'action, probablement... Elle espérait juste qu'il tiendrait assez longtemps pour qu'elle arrive l'aider.

Le garde l'aperçut, il lui fit de grands signes pour la faire déguerpir.

— Raüs ! aboya-t-il.

C'était donc bien un Allemand.

Elle s'approcha de lui. Ce dernier ne cessait de gesticuler dans tous les sens.

— Comment ? dit-elle d'un ton suave. Je ne comprends pas.

— Vous partir ! répondit l'Allemand d'un anglais horripilant.

— Bien sûr...

Elle laissa échapper son mouchoir au sol. L'effet obtenu ne fut pas celui espéré : l'Allemand ne bougea pas d'un millimètre.

— Et bien ! s'exclama Sophia. Une fille laisse tomber son mouchoir aux pieds d'un bel homme comme vous et tout ce que vous trouvez à faire c'est de rester là, planté comme un piquet ?

Le garde rigola.

— Aaaaah, ya ! Petite coquine !

Il se pencha pour ramasser le mouchoir avant de s'écrouler sous le coup de crosse de revolver que lui infligea Sophia. Il n'eut pas le temps de comprendre qu'il venait de se faire berner comme un gamin !

Paul Abdul avait beau être jeune et tout malingre, il n'était pas pour autant un faible garçon. Il portait à Jones des coups d'une fougue et d'une rage assez impressionnantes. De plus, l'archéologue affaibli par son précédent combat contre le cracheur de flamme avait à peine la force de riposter aux attaques de son adversaire. En bref : il était une nouvelle fois mal barré ! Abdul lui envoya son poing au menton. Jones recula sous l'impact et avant qu'il n'ait pu récupérer, Abdul l'entraîna au sol le martelant de coups. Indy en encaissa quelques-uns, puis, rassemblant toutes ses forces repoussa Abdul de ses jambes le propulsant contre le mur. Indy tenta de se relever, mais il n'avait pas frappé assez fort : son adversaire refondit sur lui le faisant rouler à terre comme une boule de bowling. Indiana réussit pourtant à prendre le dessus, ceci étant en partie dû à la faible endurance de son adversaire. Il lui tabassa le nez jusqu'à le lui casser, avant de lui envoyer son genou entre les jambes. Abdul hurla. De toute évidence cela ne lui avait pas fait grand bien. Jones le releva et, d'un violent uppercut, l'envoya s'écraser sur une grande bibliothèque qui l'ensevelit sous une tonne de bouquins. Abdul ne bougeait plus : il était inconscient, peut-être même mort. En tous cas Indiana n'en avait rien à cirer et se précipita vers la sortie.

Une lame de couteau vint se planter dans la manche, le clouant ainsi dans la porte. Puis un autre poignard vint se fixer dans son autre manche, le rendant ainsi complètement sans défense, à la merci de son adversaire.

— Vous vouliez nous quitter, Dr Jones ?

C'était Rahled, jonglant de ses couteaux. Indiana l'avait complètement oublié celui là.

Rahled le prit par les cheveux et lui tapa violemment la tête contre la porte.

— Ca c'est pour Ashmir ! fit-il.

De nouveau il tapa son crâne contre la porte, un cran plus fort.

— Ca c'est pour Akim !

... qui devait être l'avaleur de sabre...

— Et voilà pour Paul !

Cette fois-ci il frappa avec une violence inouïe à tel point que Jones faillit bien perdre connaissance... mais il n'en fit rien, grâce à sa force de volonté il resta éveillé. Sa tête tournait et son corps était tout endolori : pour changer, il se retrouvait en miettes !

Rahled brandit un long poignard arabe, le pointant vers la tête de l'archéologue. Le lanceur de couteaux eut un rire sinistre. Son regard était empli de haine, de la bave coulait de sa bouche. Saisissant le manche du poignard à deux mains, il prit son élan comme s'il voulait frapper de toutes ses forces l'archéologue. D'une voix mauvaise il déclara :

— Si vous n'allez pas droit en enfer, dites bonjour à Allah de ma part !

Indy allait mourir...

Des gémissements se firent entendre du fond de la salle. Paul Abdul reprenait petit à petit ses esprits et tentait de se dégager de son meuble.

Rahled, distrait par le bruit, tourna la tête vers son compagnon. Il n'en fallut pas plus pour qu'Indy ne réagisse. Rahled lui avait cloué les bras mais ses jambes étaient totalement libres. Il lui envoya son pied dans les parties sensibles. Rahled se plia en deux. Puis Jones concentra toutes les forces qui lui restaient dans son bras droit pour arracher le couteau qui l'immobilisait et planta avec précision la lame dans la nuque de Rahled. Le sang gicla, maculant le visage et les vêtements de son assassin. Enfin il s'écroula au sol. Son sang, presque noir, se répandait lentement sur le carrelage...

Même s'il venait de terrasser un autre adversaire, Jones ne s'était toujours pas sorti du pétrin pour autant. Alors qu'il libérait son autre bras du second couteau, Abdul, toujours bloqué sous le tas de bouquin, pointait le canon de son revolver vers lui. Abdul la main crispée, les doigts tremblants et le visage ruisselant de sueur n'avait jamais tué quelqu'un de sang-froid... même après les brutaux assassinats de ses compagnons il hésitait encore à le faire. Indy sentait sa nervosité. Mais Jones pensait être beaucoup plus nerveux que lui à ce moment précis... une pression sur la gâchette et il serait raide mort. Juste un cadavre de plus sur la route de la démence nazie.

Paul Abdul se ressaisit et ne tremblait plus. Son visage montrait plus de détermination, plus de rage. Il allait tirer et le descendre d'une balle dans le cœur pour venger ses camarades et accomplir sa mission. Il tira le chien du revolver... Jones ferma les yeux. Malgré son courage, il ne pouvait regarder la mort en face, il ne pouvait pas... plus rien ne pourrait le sauver cette fois.

Un curieux bruit métallique raisonna, et ce n'était sûrement pas celui d'une balle. Il ouvrit les yeux et prit compte de la réalité : Paul était au sol, à nouveau inconscient. Sophia, surgie de nulle part était dressée derrière lui, une énorme casserole toute cabossée dans la main.

Elle lui fit un clin d'œil brandissant fièrement l'ustensile :

— « Tefal : tu penses à tout ! » s'exclama-t-elle.

Jones se jeta sur elle et l'embrassa à pleine bouche. Ce fut un baiser long et fougueux, un vrai baiser d'amour. Puis il la regarda dans les yeux et lui dit :

— Qu'est-ce que tu as voulu dire par là ?

Sophia Grimaça.

— Oh rien... Juste une blague idiote.

Ils s'embrassèrent de nouveau mais ce baiser fut bien plus bref car Indy émit soudainement un gémissement de douleur : sa lèvre était sans doute fendue et du sang commençait à couler.

— Oh mon pauvre chéri ! dit Sophia.

Le « pauvre chéri » alla ramasser son chapeau, s'en recoiffa immédiatement, et reprit son fouet qu'il enroula à son ceinturon.

— Tirons-nous d'ici, déclara-t-il.

Il s'apprêtait à sortir par la porte principale lorsque sa compagne l'en empêcha :

— Attends ! Il y a plein de gardes Allemands là dehors.

Indy la regarda l'air ennuyé, il réfléchit quelques secondes, regarda le plafond puis prit une décision.

— Bon, fit-il, passons par les toits.

Ils montèrent sur la terrasse de la maison puis se faufilèrent sur le toit. Sophia se hissa facilement, Indy à cause de ses blessures, un peu moins.

Ils n'eurent pas le temps de respirer qu'ils se retrouvèrent sous les feux ennemis.

— Quel bel accueil ! réussit encore à ironiser l'archéologue.

Ils coururent de toit en toit tentant d'échapper à leurs poursuivants mais ces derniers étaient d'une ténacité sans pareil.

Indy et Sophia arrivèrent au bout de la rue et les toits se faisaient de plus en plus distants les uns les autres. Soudain l'inévitable : deux toits trop espacés.

Et maintenant ? demanda la médium.

— Demande à Nur-Ab-Sal !

Indy pris Sophia par la main et la tira vers l'extrémité du toit.

— Tu vois cette corde à linge ? fit Jones. On n'a qu'à s'y laisser glisser pour atteindre l'autre toit.

— Mais le fil va casser !

— Peut-être mais...

Une balle vint lui passer au ras du cou.

— ... j'ai pas de meilleure idée !

Sophia passa la première avec succès. Mais au moment où elle se réceptionna le fil vint à lâcher. Et les jurons de Jones ne pouvaient rien y changer.

Ils n'étaient pas très loin du marché et donc plus très loin de chez Omar. Jones faute de mieux cria à sa compagne de s'y rendre au plus vite.

— Mais et toi, Indy ! s'affola-t-elle.

— T'inquiètes pas pour moi (les balles des Allemands se faisaient de plus en plus précises), on se retrouve là-bas.

— Mais...

— Pas de « mais » ! Fais-moi confiance.

Elle le regarda, impuissante. C'était encore de sa faute si Indiana se retrouvait en position délicate, toujours et encore de sa faute ! Le regard d'Indy était illuminé d'une étrange flamme qu'elle n'aimait pas du tout. Allait-il rester là et mourir ? Sophia se mit à pleurnicher intérieurement puis elle repartit de toit en toit.

Indy laissa échapper un soupir... et un poids ! Sophia partie, il était libre d'agir selon ses méthodes.

Une trappe s'ouvrit aux pieds de Jones. Un bras armé d'un revolver en surgit. Jones posa violemment son pied sur la trappe de bois écrasant le bras qui lâcha l'arme sous le choc. Indy la ramassa : c'était une vieille arme datant de la Grande guerre au moins ! Et elle n'était qu'à moitié chargée.

C'est pas la joie !

Indiana courut vers le toit d'à côté et, poussant sur ses jambes de toutes ses forces il sauta... un bond digne d'un champion olympique mais insuffisant cela dit. Il ne put qu'attraper la corniche. Ses ongles s'enfoncèrent dans le granit, il tira sur ses bras, tira encore songeant que s'il tombait d'une telle hauteur il ne s'en sortirait probablement pas indemne. Ceci suffit largement à sa motivation et quelques secondes après il se retrouva au sommet de la bâtisse. Mais pas le temps de se reposer. Oubliant sa fatigue il continua à bondir de toit en toit. Dire que les ennuis commençaient à peine.

Il devinait enfin la cohue du marché... et semblait avoir semé ses poursuivants. Il descendit du toit en se laissant tomber sur une bâche qui, miraculeusement, ne craqua pas. Puis enfin il se retrouva sur la place du marché, au milieu d'une multitude de gens, un véritable troupeau. Il était midi et la foule se faisait de plus en plus dense sur cette place : au moins il était bien planqué.

Perdu dans la masse, Indy se dirigeait lentement vers la maison d'Omar. Il put voir, de l'autre bout de la place une dizaine de soldats Allemands. Ils ne le retrouveraient jamais, ni lui, ni... Sophia ? Etait-elle déjà chez Omar...?

Tout à coup Indy fut pris par le bras et entraîné dans une ruelle, hors de la populace. Il serra le poing et s'apprêtait à frapper lorsqu'il la reconnut :

— Sophia !

Cette dernière arracha le chapeau de Jones et le cacha sous sa chemise.

— Idiot ! On te repère à des kilomètres à la ronde avec ça !
— Mais... balbutia Jones.
— Pas de « mais » !
Tiens ? Il avait déjà entendu ça quelque part.
— Allez viens ! Grouille-toi mollasson !
Ils se fondirent de nouveau dans la foule.

Chapitre 7

Omar nettoyait tranquillement son nouveau fez violet acheté au marché deux semaines plus tôt pour la modique somme de deux dinars algériens. Quelle belle étoffe ! pensait Omar. C'était sûrement un fez de haute classe fabriqué dans un bel atelier, par de grands couturiers arabes.

L'observant de plus près il aperçut une petite languette habilement dissimulée dans le fez. Une inscription en minuscules lettres rouges y mentionnait « Made in Taiwan ». Omar enragea à cette découverte, furieux de s'être fait rouler de la sorte... Il jeta le fez à terre et manqua bien de le piétiner allègrement lorsqu'il se ravisa et le ramassa. Il le dépoussiéra et l'observa une nouvelle fois : c'était quand même un très beau fez, un des plus beaux qu'il n'ait jamais vu. Finalement sa marque et son fabricant importaient bien peu, il n'en était pas moins beau pour autant.

On frappa à la porte. Omar souffla sur son fez, resplendissant à présent, et s'en coiffa pour aller ouvrir la porte.

On frappa de nouveau. Plus fort et plus longuement cette fois.

— Oui, oui, j'arrive ! s'exclama Al-Jabbar.

Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant son visiteur : se tenait devant lui un officier Allemand, l'arme au poing. Son visage était crispé et sévère.

— Vous êtes Omar Al-Jabbar ? demanda l'homme.

Omar faillit bien le lui confirmer mais il réalisa soudainement que ce n'était pas la meilleure des solutions.

— Non ! fit Omar. Je suis son humble serviteur Mohamed. Pour vous servir...

Il s'inclina devant lui pour mieux convaincre l'homme.

— Où est-il ? Je dois lui parler.

Avec une arme à la main ? Tu parles !

— Oh, il est sorti prendre l'air. Il devrait revenir d'une minute à l'autre, effendi.

— Bien... (l'Allemand entra chez Omar sans y avoir été invité) Je vais l'attendre.

— Comme monsieur désire...

Le Nazi remit son arme dans son étui, détail qui n'échappa aucunement à Omar qui referma délicatement la porte.

— Que monsieur me suive, fit-il.

— Où ça ? s'inquiéta l'officier toujours aussi coincé.

Omar tortilla ses moustaches, ce qui lui permit de cacher sa nervosité.

— Et bien euh... je pensais que vous seriez mieux assis sur un confortable divan.

— Tu parles si je vais me gêner !

L'Allemand passa devant. Omar saisit alors une grande massue qu'il leva sur l'Allemand de dos. Il fallait qu'il frappe fort mais pas trop. Il ne voulait quand même pas le tuer.

La porte de la maison s'ouvrit violemment dans un grand fracas.

— Omar ! fit une voix.

Les deux hommes se tournèrent. L'Allemand comprit le danger apercevant la massue au-dessus de sa tête.

— Dr Jones ? s'écria Al-Jabbar surpris.

L'Allemand frappa Omar au menton et l'envoya au tapis. Il dégaina son arme mais Indiana la lui arracha avec son fouet. Le nazi hors de lui fonça sur son ennemi tête baissée. Jones n'eut d'autre choix que de l'abattre froidement d'une balle dans la tête. L'Allemand s'écroula raide comme un piquet à ses pieds, aspergeant de sang ses bottes. Jones marqua une pause comme s'il la consacrait à la mort de cet homme qu'il n'avait vu que l'espace d'un instant. Pourquoi les Allemands étaient-ils si têtus ?

— Tout va bien Omar ?

Il se releva et fut peiné de constater que son serviteur n'accompagnait plus Jones et sa compagne.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Et où est mon serviteur ?

Indy l'aida à se remettre sur ses pieds.

— C'était un piège. Paul était un espion nazi.

— « Etait » ? Vous l'avez...

— Peut-être, je ne suis pas certain. Mais s'il est encore en vie il ne va pas tarder à rappliquer avec sa cavalerie.

Des coups de feux retentirent.

— A terre ! cria Indy et il n'eut pas à le dire deux fois.

Une balle cassa la vitre d'une fenêtre.

— Ma maison ! cria Omar.

— Il nous faut des chameaux Omar ! supplia l'archéologue.

— Et bien c'est que...

— Quoi ? Quel est le problème ?

— Je vous avais donné les trois derniers...

Jones le fixa d'un regard désespéré.

— Je crois qu'on a des ennuis cette fois.

Omar se releva et couru vers le fond de la pièce.

— Baissez-vous, bon sang ! cria Sophia. Vous tenez tant à vous faire tuer ou quoi ?

— J'essaye de sauver nos âmes Miss Hapgood !

Al-Jabbar tira un tapis : une trappe apparut.

— Alors ça ! s'exclama l'archéologue.

L'algérien leur fit signe d'approcher et Hapgood et Jones ne se firent pas prier.

— Vite ! insista Omar comme s'il avait besoin d'une motivation.

En quelques secondes Omar remit le tapis en place et referma la trappe coulissante. Au même instant les Allemands firent irruption dans la maison. A leur grande surprise ils n'y trouvèrent personne.

Omar descendit silencieusement l'échelle qui menait à un tunnel souterrain. L'odeur était insupportable mais Jones la préférait à celle des nazis.

— Mais où sommes-nous ? demanda Sophia.

— Vous avez l'honneur et le privilège de visiter les légendaires égouts d'Alger ! répondit Al-Jabbar enthousiaste. Ca vous plaît ?

— Ca me rappelle mon bureau... dit Jones.

Omar alluma une torche posée non loin de là. Il l'avait sûrement placée lui-même en prévision d'une escapade similaire. Avec elle, on y voyait bien plus clair.

— Trêve de bavardage mes amis. Suivez-moi.

Les deux Américains obéirent en silence. Après quelques minutes de marche Omar s'arrêta à un croisement. Indiquant le chemin de droite il dit :

— Ce chemin nous amène près d'une maison qui possède une montgolfière.

— Une quoi ?

— Une MONTGOLFIÈRE ! C'est un type qui se fait payer pour montrer Alger du ciel. J'ai essayé une fois : c'est très joli.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, fit Jones.

Omar souffla.

— Je n'ai plus de chameaux. Et je n'ai pas d'automobile. Si vous voulez toujours vous rendre aux fouilles c'est le seul moyen de transport qui me vienne à l'esprit.

— Beuh ! A force d'emprunter les voix du ciel je commence à souffrir du mal de l'air ! se plaignit Sophia.

— ... et moi c'est l'odeur de cet égout qui me rend malade ! ajouta Indy. Allons-y à votre ballon !

— Je savais que ça vous plairait, gloussa l'antiquaire un sourire au coin des lèvres.

Ils continuèrent leur chemin pendant quelques minutes. Par une échelle métallique ils remontèrent à la surface. Ils débouchèrent au beau milieu d'une large rue dans laquelle marchaient tranquillement quelques passants. Ils furent à peine surpris de l'irruption des 3 « abominables hommes des égouts » ! Sans doute était-ce courant par ici de sortir de chez soi par les égouts...

Jones leva la tête : au-dessus d'une boutique de souvenirs flottait une grande montgolfière jaune. Elle était attachée par une corde à un treuil. Mais surtout elle était gardée par son propriétaire.

— C'est ici que nos routes se séparent Professeur Jones, fit soudainement Omar.

— Quoi ? s'exclama Sophia.

— Vous ne nous accompagnez pas ? demanda Indiana.

— Je vous l'ai déjà dit Professeur : le désert n'est pas fait pour un homme civilisé comme moi !

Indiana fut déçu de cette décision. Il tenta néanmoins de cacher sa déception.

— Et bien adieu alors... Omar.

Ils se serrèrent chaleureusement la main.

— Et merci de nous avoir sauvé la vie... ajouta Sophia posant un baiser sur sa peau rugueuse.

Omar comblé mis la main à sa joue.

— J'avoue franchement Mlle Hapgood que... je ne le ferais pas tous les jours ! Même pour 100000 de vos baisers !

Sur ces mots il partit dans la direction opposée à la montgolfière. Indy avait la drôle d'impression qu'il ne le reverrait plus jamais.

— Bon, fit Sophia, on y va ?

Indiana ne dit rien. Il se contenta de marcher vers les escaliers menant au toit. La montgolfière les attendait.

Un bédouin surveillait le ballon. Il regardait Jones et Hapgood comme un chercheur d'or regarderait une mine pleine de pépites. S'il avait connu les véritables intentions des deux étrangers, nul doute qu'il aurait probablement été moins réjoui...

Le bédouin s'approcha, un grand sourire aux lèvres laissant apparaître toutes ses dents jaunes et cariées.

— Bonjour à vous ! s'exclama-t-il. Si vous voulez voir la plus belle vue d'Alger, embarquez sur mon ballon !

Jones lui envoyant son poing dans la figure étendit sec le bonhomme.

— C'est bien pour te faire plaisir, dit Jones en enjambant le panier en osier du ballon jaune. Vous montez mademoiselle ?

Il tendit sa main à Sophia qui la lui prit.

— Les frères Montgolfier vous remercient d'avoir choisi notre compagnie, continua Indy coupant la corde qui les tenait accrochés au toit. Nous vous souhaitons bon voyage !

Le ballon s'envola de plus en plus haut dans le ciel azur. Le bédouin qui venait de reprendre conscience constatant le vol de sa précieuse attraction touristique jura de tous les noms sautillant furieusement sur le toit.

— Sales Américains ! Que Allah vous maudisse vous et votre famille à tout jamais !

Sophia embrassa tendrement Indy qui consultait très attentivement la carte.

— J'espère qu'on ne va pas se paumer en plein désert... balbutia Jones.

— Je te fais confiance. Comme toujours. Au fait, tu sais piloter cet engin ?

— Comme tous les objets volants... et comme avec tout objet volant je ne sais pas comment atterrir.... Mais pas de panique : j'improviserai, comme d'habitude !

Il y avait au moins deux heures qu'ils voyageaient à bord de leur montgolfière jaune. Ils avaient auparavant atterri pour boire près d'une grande oasis. Enfin un peu d'eau. Des nomades y étaient installés temporairement et avaient généreusement donné quelques vivres à ces deux « voyageurs du ciel ». Jones possédait une carte qui devait lui permettre d'atteindre ce fameux avant-poste atlante, mais malheureusement sans boussole ce n'était pas chose facile. Les nomades l'avaient rassuré en lui confirmant qu'ils étaient dans la bonne direction. Encore une dizaine de kilomètres vers le sud-est du désert et ils seraient arrivés au « X » de la carte. Jones leur avait aussi demandé s'ils avaient aperçu des Allemands dans le coin : « Oui. Ils se dirigeaient vers Alger » lui confièrent les nomades. Omar avait donc raison : les Allemands étaient temporairement absents de ce site. Il fallait toutefois rester sur ses gardes, il y aurait sûrement un Allemand ou deux pour surveiller le camp en attendant le retour des autres.

Ils étaient donc arrivés dans les montagnes du désert depuis un bon bout de temps. Ils n'allaient pas tarder à trouver le site.

— Descend un peu... demanda Jones à sa compagne.

Il scruta le panorama. Mais à part le sable fin et les montagnes de rocs il n'y avait rien. Jusqu'à ce que...

— Là ! s'écria joyeusement Sophia.

Indiana suivit son regard : les fouilles des Allemands ! Jones scruta encore un peu les environs pour voir s'il n'y avait personne. Hmm... en tout cas il y avait peu d'agitation par ici.

— C'est bon, on descend...

Indy tira la manette afin de dégonfler progressivement le ballon. A peine avaient-ils descendu quelques mètres qu'une détonation retentit dans les gouffres de la montagne, venant briser le silence du désert. Plus qu'une détonation, c'était une rafale de mitrailleuse ! On leur tirait dessus !

— Couche-toi ! cria Jones.

Ca ne servirait pas à grand chose si une balle venait à transpercer le panier en osier. Mais c'est tout ce qu'Indy avait trouvé de mieux à faire... et prier.

La mitrailleuse tirait en continu tandis que la montgolfière continuait sa descente. Ce qui devait arriver arriva : les balles percèrent de toute part le ballon qui se précipita au sol comme un missile. Sophia cria de toutes ses forces, Indy non. Pourtant entre les hurlements de sa compagne et la situation critique dans laquelle ils se trouvaient, il y avait bien de quoi faire craquer plus d'un homme.

Le ballon chuta, chuta, chuta... et puis un grand choc : ils venaient d'atterrir. Un atterrissage de fortune, c'était le moins que l'on puisse en dire ! Ils étaient miraculeusement tous les deux en vies... et en parfaite santé. Pas même un simple bleu ou une simple bosse à déclarer !

— Aïlle ! fit la jeune femme en se tenant la tête. J'ai vu de meilleurs atterrissages.

— Lui aussi... ajouta Jones.

Un corps, celui d'un Allemand et probablement celui de l'habile tireur qui les avait descendus, était écrasé sous la lourde montgolfière. Ils lui avaient atterri en plein dessus.

— Pas de bol...

Sophia avait déjà disparu. Indiana d'abord inquiet l'appela terrifié puis la voix de celle-ci l'interpella à son tour.

Jones accourut vers elle... puis il vit.

— Les sites ! s'exclama la jeune femme.

— On dirait bien, oui.

Les Allemands n'avaient pas chômé : ils avaient construit des passerelles de bois, creusé une multitude de trous et installé plusieurs appareils de fouilles très modernes. Le meilleur équipement pour les meilleurs hommes, hein ?

— Il n'y a personne ? fit Sophia.

— Plus maintenant, répondit Jones lui indiquant le dessous du ballon.

Et heureusement songea-t-il. Car sinon ils seraient morts depuis longtemps.

— Alors c'est ça un avant-poste atlante ?

Il lui vint un doute affreux : et si les Allemands s'étaient déjà emparés de tous ses secrets ? Ils avaient l'air d'avoir creusé partout. Cette hypothèse justifiait également leur départ des lieux. Non. Il y avait cet Allemand de tout à l'heure qui surveillait le camp. Sans compter tout ce matériel qu'ils avaient laissé sur les lieux. Ils ne les avaient sûrement pas abandonnés.

Indy prit Sophia par la main.

— Viens, dit-il, on n'a pas de temps à perdre.

Ils descendirent dans une galerie par une grande échelle. Il faisait très sombre en bas et on n'y distinguait rien. De plus il y flottait une drôle d'odeur de poussière et de moisissure. Indiana fouina dans tous les coins à l'aveuglette.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Sophia.

— Je cherche...Aïlle !

— Indy ?

— C'est rien, je me suis pris le pied dans quelque chose... Ah, voilà !

Et tout à coup la lumière jaillit. Il avait activé un générateur qui permettait d'allumer les ampoules placées un peu partout dans la sombre galerie.

Indy et Sophia se trouvaient dans une grande pièce. Jones pensait que c'était un temple ou quelque chose de ce genre à cause des nombreuses peintures qui ornaient les murs : des représentations de la puissance des Dieux, du pouvoir divin...

Les Allemands avaient installé une table et des bancs pour être plus à leur aise. Sinon il n'y avait que quelques objets anciens comme des pots en terre cuite, tous cassés et aussi une carcasse de bateau en bois à moitié ensevelie. Pour du vieux bois c'était extrêmement solide. Comment celui-ci avait-il résisté à l'épreuve du temps ? Un bois spécial peut-être ? Inconnu de notre époque ?

— Ouahouh... la voix de Sophia résonna dans la grande galerie.

Indiana examina l'une des peintures, c'était d'un style égyptien : deux femmes peintes de profil s'envoyaient l'une à l'autre un objet circulaire.

— Une balle ? fit Sophia.

— Peut-être. Mais j'opterais plutôt pour un disque de pierre.

— Tu veux dire ceux que Platon nomme dans le dialogue perdu ?

— Ouais... enfin du moins je crois.

— Et si c'est le cas, on est sur la bonne voie Indy !

Elle se dirigea vers la sortie en courant.

— Hé ! s'écria Indiana. Où tu vas ?

— Je vais fouiller les autres galeries tiens !

Bonne idée. Ils feraient plus vite en se séparant. Décidément il avait rudement bien fait de l'amener avec lui. Lui qui la prenait encore pour une petite morveuse, une fille à papa ! C'était bien le cas... mais elle ne manquait pas de courage et de détermination.

Indiana observa une autre peinture murale qui lui sembla bien familière : elle représentait une arche dorée, l'arche d'alliance, dans laquelle étaient transportées les tables de la loi. Les dix commandements...

— J'ai déjà vu ça quelque part, marmonna-t-il.

Impossible pourtant. Les Atlantes étaient censés avoir existé bien avant. Une sorte de prémonition ? Il ne s'attarda pas plus longtemps sur la chose. Il observa une inscription murale formée de caractères inconnus. Le style ne ressemblait à aucun autre. Mais de là à prétendre que c'était de l'atlante...

— Probablement un gosse qui s'est amusé à dessiner un graffiti...

Il n'était pas Champolion et même s'il l'avait été, il lui aurait fallu une éternité pour déchiffrer cette inscription. Il ne s'y attarda donc pas plus longtemps.

Il avait passé en revue toutes les peintures murales mais ce qui l'intéressait ici c'était cet étrange mur couvert de roche branlante. Un rien pourrait déblayer ces gravats. Indy cassa l'une des membrures de la carcasse du bateau, faute de mieux et fit s'écrouler les morceaux de terres qui obstruaient le mur : encore une peinture, mais celle-ci se révélait particulière. Sa forme rappelait en tout point...

— ... La Crète !

La peinture était en relief et il y avait une cheville de bois circulaire en son milieu. Encore le bois spécial, pensa Jones. Mais... quel rapport entre la Crète et l'Atlantide ? Aucun, apparemment ? A moins bien sûr que la Crète ne soit...

— ... Oh bon sang ! C'est l'une des deux colonies de l'Atlantide !

Restait à savoir s'il s'agissait de la grande ou de la petite. Il le découvrirait sûrement plus tard. Mais une chose se confirmait : l'Atlantide, si elle existait réellement, se trouvait en Méditerranée.

La simple pensée d'avoir découvert cela le remplissait d'une joie immense. Et il avait hâte d'en informer Sophia.

L'archéologue réexamina toutes les peintures espérant qu'un détail lui ait échappé. Et une nouvelle fois il fit halte devant les deux femmes au disque de pierre. En y regardant de plus près il s'aperçut que ces femmes ne se lançaient pas l'objet mais le poussaient.

— Et si...

Jones posa sa main sur le disque et appuya de toutes ses forces. Le disque s'enfonça dans l'épaisse roche tel un couteau dans du beurre et deux déclics résonnèrent dans la galerie. Indy tourna la tête : un compartiment secret venait de s'ouvrir sous la représentation de la Crète.

— Voilà au moins une chose que les Allemands n'auront pas.

Lentement il s'approcha du compartiment secret et y retira délicatement l'objet dissimulé à l'intérieur. Il le reconnut simplement en le touchant du bout de ses doigts : c'était un disque de pierre ! Enfin il en tenait un. Il reconnut le disque solaire par ses quatre symboles gravés sur le dessus. Il en eut la confirmation en regardant les schémas retranscrits sur le dialogue perdu. Selon Platon les dessins représentaient quatre soleils différents. D'abord le soleil des « ténèbres », puis le soleil « levant », le soleil de « midi » et enfin le soleil « couchant ». Ce disque là semblait plus grand que celui volé par Sternhart à Tikal qui devait donc être un disque lunaire ou terrestre.

Indiana Jones observa encore sa précieuse découverte : la pierre circulaire n'avait de particulier que ses symboles gravés, un trou en son milieu devait servir à l'enfiler dans quelque chose. Et l'archéologue ne mit pas longtemps à comprendre où l'on pouvait l'encasturer. La cheville de bois sur la Crète semblait du même diamètre. Il essaya de la poser

et... « Bingo ! », la pierre se plaça exactement comme il le fallait, au millimètre près. Indy était dans un bon jour, plus que jamais !

La pierre mise sur la cheville de bois il ne se passa rien du tout. Il manquait quelque chose pour déclencher un mécanisme ou quelque chose de la sorte. Alors il appuya sur la cheville de bois qui dépassait. Celle-ci s'enfonça facilement, cela semblait d'ailleurs être sa fonction. Le mur se mit à trembler et s'ébranla, Indy crut d'abord à l'effondrement de la galerie. Mais après quelques secondes, le tremblement cessa. Jones avait reculé de peur. A part cette légère secousse il ne s'était rien passé du tout.

Indy s'approcha de nouveau de la carte de la Crête... Qu'avait-il oublié de faire ? Une fléchette lui passa soudainement sous le nez et alla se planter sur le mur d'en face. Jones tomba à la renverse, surpris par l'incident inattendu. Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre : en appuyant inconsciemment sur la cheville de bois il avait déclenché un piège mortel qui aurait dû l'expédier dans l'autre monde. La fléchette aurait dû se planter droit dans sa tête. Par chance le mécanisme préhistorique la lança avec un léger retard et non instantanément. Sûrement à cause d'engrenages du mécanisme rouillé par le temps et l'humidité. Mais Indiana compris surtout qu'il aurait dû être mort à l'heure qu'il est... Quel inconscient ! Il fallait qu'il soit plus prudent et qu'il ne se comporte plus comme un crétin irresponsable. Un scientifique tel que lui devait savoir faire marcher son ciboulot...

Un flash dans sa tête lui révéla la solution à ses problèmes : il se souvint des paroles d'Al-Jabbar lassé de leur rencontre. Il avait appelé cet endroit un avant-poste atlante et... si sa mémoire ne le trahissait pas... Il ouvrit l'Hermocrate qu'il avait naturellement pris avec lui, tourna quelques pages et... VOILA ce qu'il cherchait :

« Les portes du royaume ne s'ouvraient qu'avec des pierres spéciales.

Dans les avants-postes, une pierre solaire, le soleil ardent baignant les grandes cornes. »

La pierre solaire, il la possédait déjà. Mais qu'étaient donc ces grandes cornes dont Platon parlait ? Jones examina une fois encore la Crête et remarqua un détail qui ne lui avait pas échappé mais auquel il n'avait prêté aucune attention. Juste au-dessus de l'île était gravé un symbole faisant fortement penser à des cornes. D'autres, plus grandes, étaient gravées au-dessous. Et voilà, il les avait trouvées ces satanées grandes cornes !

Donc, il fallait qu'il place le bon symbole de soleil vers les cornes du bas. Seulement ensuite il pourrait appuyer sur la cheville. Simple comme bonjour... *Le soleil ardent* ne faisait pas partie des signes mentionnés sur le dialogue perdu. Se pourrait-il que ce soit le *soleil de midi*, qui se rapprochait le plus ? L'heure où le soleil peut calciner un homme... Il le positionna et pria pour ne pas avoir fait une connerie. Il se baissa pour éviter une autre éventuelle fléchette et appuya délicatement sur la cheville de bois... et... une autre vibration ! Mais cette fois-ci ce fut un mur entier qui vint à s'ouvrir dégageant un nuage de poussière qui envahit rapidement la galerie. Jones courut vers la sortie et attendit que l'air soit de nouveau respirable. Jones avait réussi à résoudre cette énigme. Sa mère avait donc raison : c'était lui le meilleur...

Il retira alors le disque de la cheville et s'engouffra dans le passage après avoir allumé la lampe à pétrole que les Allemands lui avaient généreusement abandonnée.

Sophia rallait : comment pouvait-elle aider son compagnon à découvrir l'Atlantide si elle ne parvenait même pas à trouver l'interrupteur du générateur de lumière ! Bien entendu il lui fallait d'abord trouver ce maudit générateur en question... Dix minutes qu'elle le cherchait à tâtons dans une obscurité proche du néant. Dix minutes qu'elle se prenait les pieds dans des objets qui traînaient par terre. La rigueur allemande ? Quel blague ! Ils n'étaient pas foutus de ranger un petit site de rien du tout ! Elle avait même risqué d'échouer dans un foutu trou à l'entrée de la galerie. Finalement elle en eût par-dessus la tête et décida de prendre l'air. Enfin de la lumière... doublée d'une chaleur insupportable ! Elle détestait ce pays. Elle

haïssait Jones. Elle maudissait tout autant toute cette affaire sur l'Atlantide. Et pour couronner le tout elle se dégoûtait elle-même ! Dire qu'elle avait insisté pour accompagner Indiana dans ce pétrin. Enfin bref : TOUT la dégoûtait amèrement, rien d'autre à ajouter. Et elle n'avait encore rien vu.

Elle s'assit à l'une des nombreuses tables installées dans le site afin de décompresser un peu. Elle déboutonna le décolleté de son fin chemisier, il faisait si chaud dans ce désert ! Le Sahara méritait bien sa solide réputation. Par contre elle n'avait toujours pas vu le moindre mirage à l'horizon. Dommage, elle aurait bien voulu connaître cette impression.

Puis elle vit. Là bas au loin un petit mirage qui s'approchait d'elle. Non, un moment ! Il n'était pas seul, il y en avait plusieurs autres avec lui. A peu près une dizaine qui soulevait un grand nuage de sable et piquait droit sur elle. C'était flou. Pourtant ça lui rappelait quelque chose... de très familier d'ailleurs... et plus ces mirages approchaient plus un mirage « bruit » qui ronflait venait les accompagner. C'était gris... Sophia se gratta les yeux et se leva de sa chaise lentement. Puis d'un pas aussi lent, elle marcha vers les mirages. Et là elle les reconnut enfin. Drôles de mirages.

Elle resta muette et immobile lorsque la horde de Jeeps allemandes s'arrêta dans le camp. Elle aurait voulu avertir son camarade de l'arrivée de ces invités surprises mais elle ne put bouger. Paralysée par la peur ou la chaleur ? Aucune idée. Mais une chose était maintenant claire dans sa tête : si ça c'était un mirage, elle était Mickey Mouse !

Lorsque des officiers Allemands vinrent l'encercler l'arme au poing elle trouva enfin la force de pousser un cri aigu qui résonna dans chaque grain de sable qui composait le grand Sahara ! Les officiers d'abord surpris reculèrent puis après s'être regardé quelques instants ils éclatèrent de rire. Sophia n'était pas d'humeur à rigoler et ce n'était sûrement pas tous les sarcasmes qu'Indiana Jones lui avait lancés qui en étaient la cause.

Les officiers Allemands empoignèrent la jeune Américaine et la traînèrent vers leur chef : un homme grand, fort, blond aux yeux bleus. Une description plutôt banale pour un Allemand. Il était beau mais son regard pétrifia une fois de plus Sophia Hapgood. Il lui décocha un sourire. Celui de Mephisto faisait pâle figure, pensa la jeune femme. Galant, l'Allemand lui prit la main et la lui baisa en vrai gentleman.

— Mlle Hapgood ? Je m'appelle Klaus Kerner. Ravi de vous rencontrer enfin.

Mais qu'est-ce que c'était ce truc ? Indiana tourna encore dans ses mains l'objet découvert dans la galerie secrète. On aurait dit un poisson rouge attaché au bout d'une chaîne. Les Atlantes possédaient un humour qui échappait à l'archéologue. Peut-être était-ce un jouet, perdu dans le passage ? Mais enfin ce n'était pas logique ! Pourquoi les Atlantes auraient-ils mis en place tout ce dispositif pour protéger un misérable jouet d'enfant ? Qu'avait donc de si particulier ce poisson sculpté ?

Indy faillit bien le jeter contre le mur... mais alors qu'il s'apprêtait à le fracasser cette chose, la chose en question se mit à briller et à bouger.

— Mais qu'est-ce que...

Le poisson vibra de plus en plus fort dans ses mains jusqu'à bondir à terre. Indiana le prit par la chaîne et le soulevant, il le tint comme un pendule. Le poisson s'arrêta de tourner et du bout de sa nageoire indiqua une direction. Jones regarda vers celle-ci : il n'y avait apparemment rien. Il s'approcha quand même et examina le sol. Il y trouva quelque chose de fort intéressant : des débris de perles d'orichalque. Réduites en miettes et donc inutilisables. Dommage. Mais grâce à eux Indiana comprit qu'il tenait dans ses mains un précieux détecteur d'orichalque. Le poisson était sûrement en ambre. Il se remémora un passage du dialogue perdu à haute voix :

— « *Si les colonies faiblissaient les sages sculptaient d'étranges appareils dans l'ambre pour chercher le métal, mais seule l'Atlantide semblait en renfermer* ». Ouahouuuu ! Quelle découverte !

C'était tout ce qu'il avait trouvé dans le passage avec une autre cheville de bois qui, lorsqu'on y posait le disque et composait le code, refermait simplement le passage. Une autre pression sur la cheville de bois le rouvrait.

Indiana souffla sur son chapeau recouvert de poussière. Il était tout excité de sa dernière trouvaille. Lui, Henri Jones Junior, venait de berner les Allemands comme des petits débutants... Hé, hé ! Sa mère avait décidément raison lorsqu'elle disait qu'il était le meilleur. Il n'avait plus de doute à ce sujet.

Bon, puisqu'il avait fouillé de fond en comble la galerie il pouvait rejoindre Sophia. Il voulut monter quand il sentit des vibrations...

Des Jeeps ! en déduit-il.

Plus rien pendant un instant puis un cri épouvantable à crever les tympans !

Ca c'était Sophia !

Il se précipita sur l'échelle à l'extérieur mais ralentit sa course en entendant des rires d'hommes. Les Allemands venaient de débarquer.

Génial...

Il observa de la galerie la scène constatant avec peine que les nazis reprenaient le contrôle du site. Et pour couronner joyeusement cette belle embrouille, Sophia était tombée entre leurs mains.

Jones poussa un juron : des officiers Allemands menaient Sophia à leur chef. Il n'eut pas beaucoup de mal à reconnaître son vieux copain Kerner. Jones aurait bien aimé l'étriper avec sa bande de blondinets. Et en plus il osait baiser la main de Sophia ! C'est qu'il jouait les jolis cœurs le bougre !

Plus que trois balles dans le Webley. Pour un combat à un contre vingt types super entraînés et armés jusqu'aux dents c'était plutôt mince. Que devait-il faire ? Se rendre ? Non, plutôt crever... Surtout qu'il leur abandonnerait généreusement ses précieuses découvertes au passage. Alors quoi ? Quelles étaient les autres options ?

Il jeta un coup d'œil dehors : il aperçut une Jeep supportant une grosse mitrailleuse d'artillerie lourde. Peut-être que s'il l'atteignait... pour cela il n'aurait qu'à tuer cinq types qui lui barraient le passage. Il avait fait bien pire dans sa vie : il s'était bien marié une fois !

Mais non, imbécile ! Arrête de déconner un moment tu veux ?

Il valait mieux oublier cette idée saugrenue. Il ne mettrait pas un pied dehors qu'il serait raide comme une planche. Réfléchir, réfléchir vite et bien en plus. Pas facile avec cette chaleur !

Kerner suivi de ses hommes commençait à fouiller le camp et certains d'entre eux venaient vers la galerie qu'il occupait. Il devait se cacher quelque part. Mais où ?

Mon Dieu, je suis génial !

Indy descendit de l'échelle à toute allure. Il tomba à terre lorsque le dernier échelon se rompit sous son poids. Il poussa un juron d'une vulgarité rarement atteinte par sa personne. Il se releva et partit se terrer dans la galerie secrète avant de s'y enfermer à l'aide de la pierre solaire. Indy éteignit alors sa lampe à pétrole et s'assit. Il souffla. Il espérait que le bruit fracassant de la fermeture du passage n'alerterait pas les nazis. Il était bien planqué pour le moment, tout ce qu'il espérait était que ces maudits Allemands se dépêchent de lever le camp ou aillent se coucher. Il pourrait tenir longtemps de toute façon. Il avait gardé une gourde pleine d'eau et un sac rempli de vivres pour deux... Et soudain il se dressa comme un piquet, hérissé.

Merde, j'ai oublié d'éteindre la lumière !

Dépité, il se rassit et attendit l'arrivée des Allemands. Cela ne tarda pas. A peine quelques secondes plus tard Indiana entendit les nazis discuter. Ils remarquèrent immédiatement que le générateur était allumé. Ils devaient être trois. Il sut que l'un d'eux se nommait Frantz, car c'est lui que l'on envoya chercher Klaus Kerner. Frantz ? Pas très original comme nom, songea Indy pour se détendre un peu.

Quelques minutes après, Frantz débarquait avec Kerner. Ils se mirent à discuter dans leur langue. Indy les écouta à travers le mur, pas très épais. Heureusement tout de même qu'il maîtrisait bien l'allemand.

— Vous dites que la galerie était éclairée à votre arrivée sergent Biff ? demanda Kerner.

— Oui, mon colonel, répondit Biff.

— Et il n'y avait personne ? continua Kerner.

— Non, mon colonel.

Kerner marqua une pause.

— La fille m'a dit qu'elle était seule. Le Dr Jones serait mort pendant leur traversé du désert... Connerie... Ce sale bâtard d'Américain se planque quelque part dans les parages, et je veux, j'ordonne que vous me le retrouviez. Vous m'avez entendu sergent ?

— Oui, mon colonel.

— Mort... Vif... peu importe.

Kerner se tut et observa la galerie

— Ce Jones à beau être un fou furieux il n'en est pas moins un bon chercheur. Il s'est attardé ici. Je veux savoir pourquoi.

Si tu savais ! songea le fou furieux concerné.

Kerner s'arrêta sur une peinture.

— Mein Gott ! Mais qu'avons-nous là ?

Il venait de découvrir la peinture de...

— On dirait la Crête mon colonel, dit le caporal.

— Vous en êtes sûr, caporal Swartz ? fit Kerner tout nerveux mais toujours aussi strict.

— J'en suis sûr et certain mon colonel. A cent pour cent.

Kerner se mit à ricaner joyeusement. Il essuya une goutte de sueur qui perlait sur son front.

— Je suis prêt à parier que c'est là que nous trouverons la GRANDE COLONIE dont parlait Platon !

— Vraiment mon colonel ? dit naïvement le sergent Biff.

— C'est évident, voyons ! Allez vous trois, suivez-moi.

Les quatre nazis sortirent de la galerie ce qui permit à Indiana de libérer sa rage contre eux et particulièrement envers Kerner, ce gros futé. Pas idiot ce Kerner, loin de là. De plus il avait dit qu'il s'agissait de la GRANDE COLONIE. Cela signifiait-il qu'il savait déjà l'emplacement de la petite ? Il pria pour le contraire car si c'était le cas ils l'avaient largement devancé. Mais il était presque certain que les Allemands n'avaient pas le moindre disque en leur possession, ni même de détecteur d'orichalque. Et donc ils se retrouvaient à égalité. Ou presque...

Les nazis avaient retourné le site et ses environs pendant 24 heures. Une entière journée que l'archéologue croupissait dans sa galerie secrète. Une journée dans cette minuscule cachette, dans l'obscurité la plus complète... De quoi devenir claustrophobe à vie. Et cette chaleur... L'air commençait à lui manquer pour couronner le tout. En tout cas c'était une super planque.

Les Allemands avaient chamboulé tout le camp pour repartir bredouille... ou presque : ils tenaient Sophia. Les pauvres ! Un calvaire qu'Indy ne souhaitait même pas à son pire ennemi. Et ce dernier, Kerner, allait être servi. Hé, hé...

Les Allemands ne passèrent pas la nuit au site. La plupart repartirent, dont Kerner. Il n'en restait qu'une poignée. Peut-être cinq ou six, moins même avec un peu de chance. Indiana préparait sa sortie vers le monde extérieur. Il agirait bientôt.

Il sortit pendant la nuit après avoir fait un bon roupillon... Il ne s'était pas beaucoup reposé ces derniers temps, alors il avait sauté sur l'occasion. Le mécanisme étant de nouveau rodé l'ouverture du passage n'avait pas fait trop de boucan. Il regarda dehors, il compta les Allemands. Quatre d'entre eux jouaient aux cartes autour d'un feu de camp. Il faisait froid la nuit dans le désert du Sahara. Un des soldats, apparemment épuisé de sa journée avait préféré aller se coucher un peu plus loin, juste à côté des trois Jeeps restantes.

La victime idéale... songea Jones tout en rampant vers lui. Un sourire sournois lui pendait aux lèvres.

Il ouvrit la portière d'un des Jeeps : les clefs étaient sur le tableau de bord. Décidément on facilitait son évason.

Le garde endormi ouvrit un œil. Un grand coup de poing d'Indy le renvoya dans le pays des rêves. Il lui prit son arme, une puissante mitraillette, pour le cas où... et suivirent quelques minutes avant qu'il ne se décidât à grimper à l'avant du véhicule motorisé. Il démarra dans un vrombissement de tonnerre faisant sursauter les Allemands plongés dans leur partie de cartes. Ils prirent leurs armes et coururent derrière la Jeep déjà bien loin. Ils montèrent à bord des deux autres restantes mais ils durent constater à grand regret que leur véhicule refusait de donner le moindre signe de vie. Ils envoyèrent des salves de leur mitraillette dans la pénombre du désert mais Jones était déjà hors d'atteinte.

Indiana observa la scène dans son rétroviseur. Il vit s'éloigner petit à petit l'avant poste atlante. C'était avec un plaisir non dissimulé. Il laissa échapper un léger ricanement regardant ces pauvres nazis gesticuler dans tous les sens et tenter de faire démarrer leur Jeep. Avec plusieurs câbles de moteur arrachés, il leur faudrait bien du courage pour y parvenir !

Indy souffla un bon coup. Il avait bien failli y laisser sa chemise et son chapeau cette fois. Mais il se dit encore que sa mère avait totalement raison...

Son planning ? En arrivant à Alger il irait chercher ses affaires et celle de Sophia à l'hôtel puis filerait directement à l'aéroport pour prendre le premier vol vers la Crète. Sophia et la grande colonie l'y attendaient.

Il ouvrit la boîte à gants de la voiture et y trouva une gourde d'eau et un papier. Indiana se désaltéra un peu de l'eau tiédasse tout en observant la feuille de papier : un télégramme adressé à Kerner, daté de deux jours plus tôt déjà. Jones le traduit et apprit une bien mauvaise nouvelle : « Achtung Kerner : Nous allons piéger Trottier à Monte-Carlo dans une semaine-STOP- Venez au plus vite- STOP- Signé Ubermann »

Il était étrange de constater comme de simples mots pouvaient changer le destin d'un homme. Et c'était bien dommage car Indiana sentait que la Crète et Sophia devraient attendre encore un peu.

Chapitre 8

Où diable pouvait-il bien être ? Indiana avait fouillé le casino de fond en comble mais il n'avait trouvé aucune trace de ce satané Trottier. Les Allemands l'avaient peut-être déjà eu, ils le tenaient ! Et lui, pauvre Indy, s'était une nouvelle fois fait rouler dans la farine. Il avait pourtant tenté l'impossible pour empêcher ce drame. Il avait à peine eu le temps de prendre ses affaires à l'hôtel. Une fois à Monte-Carlo il les avait laissées dans une consigne puis s'était précipité sans attendre vers le casino (comme le font beaucoup d'autres touristes mais pour d'autres raisons). Et depuis, il avait cherché Trottier. Mais le casino très grand ne lui avait pas encore permis de le trouver jusqu'à présent.

Il jeta un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche... Maintenant il pouvait être certain d'une chose : Alain Trottier n'était pas ici ce soir.

— Bonjour Dr Jones...

Il se retourna vers l'homme qui l'interpellait :

— Monsieur Trottier !

— Quel plaisir de vous revoir ! Quel bon vent vous...

— Vous avez des ennuis !

— ... amène... C'est absurde Jones !

— Regardez ce télégramme.

Indiana fouilla dans ses poches et en sortit le bout de papier trouvé dans la Jeep en Algérie. Il le tendit à Trottier qui le lit à voix haute d'une voix morne.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire, encore ? fit le français.

— C'est un complot des nazis, il faut être prudent.

Trottier se dirigea vers la sortie du casino. Jones le suivit.

— Hmpf... marmonna Trottier jetant le télégramme. Ce bout de papier ne prouve absolument rien. Vous auriez pu l'écrire vous-même.

— Quoi ? s'exclama l'Américain. Mais c'est absurde, pourquoi aurais-je fait ça ?

— Peut-être pouvez-vous me le dire...

— Ne dites pas n'importe quoi ! Il faut aller voir la police, vous êtes en grand danger !

Indiana ramassa le télégramme tout froissé alors que Trottier sortait du casino. Jones le rattrapa par le bras, le secouant énergiquement.

— Eh ! Vous m'avez entendu ? s'énerma l'Américain.

— Oui, oui Dr Jones... Danger...

— Mais...

Trottier se débattit d'un coup sec, se libérant de la poigne de l'archéologue. Il le menaça du doigt :

— Vous commencez à me fatiguer Dr Jones, et sachez que vous ne m'amusez plus du tout.

Le français fouilla dans sa veste. Il en sortit un disque de pierre ressemblant fort à celui trouvé par Jones en Algérie. Il le brandit vers le ciel.

— J'ai compris votre manège mon p'tit bonhomme : vous essayez de me faire peur afin de me voler cette clef de l'Atlantide, c'est ça ?

Une voiture noire, une longue Packard, s'approcha lentement.

— Mais sachez que ni vous, ni ces nazis ne mettrez jamais vos sales pattes dessus ! Vous devrez d'abord me passer sur le corps ! Ai-je été assez clair ?

Le véhicule stoppa devant les portes du casino. Les fenêtres teintées s'ouvrirent laissant apparaître des canons de mitraillettes. Ce fut très rapide : des rafales atteignirent les promeneurs et les lumières du casino. Indy, Trottier et tous les passants se jetèrent au sol. Les occupants de l'automobile continuaient à tirer dans tous les sens, leurs balles semblaient illimitées. Les vitres éclatèrent en mille morceaux, des balles traversèrent les murs et ricochèrent sur les voitures garées devant eux. Un jeune garçon tenta de se relever mais Indy l'attrapa par le cou et le maintint plaqué au sol. Enfin deux hommes de haute stature, tout de noir vêtus, sortirent et coururent vers Trottier. Ils le soulevèrent sous les yeux de l'archéologue et l'entraînèrent vers leur voiture.

— A l'aide Dr Jones ! hurla le pauvre antiquaire.

Indy dégaina son Webley et se rua à l'assaut du véhicule qui fit marche arrière le renversant d'un choc violent. Les hommes en noir firent feu sur lui, mais il parvint à se protéger derrière un taxi garé devant le casino. Il visa la voiture de son Webley mais elle était déjà bien loin.

Des pleurs résonnaient dans sa tête. Ces salauds avaient tué leurs enfants, leurs amis, leurs maris. Le spectacle était horrible : il y avait du sang et des corps partout. Le portier du casino, allongé dans une mare rouge, toussait et crachait du sang. Une véritable boucherie.

Indiana n'avait plus qu'une chose en tête : rattraper ces ordures. Il ouvrit la portière du taxi. Le conducteur tremblait et marmonnait tout bas des prières. L'Américain l'éjecta de son siège et démarra dans un crissement de pneus qui se perdit dans les cris des victimes de la fusillade.

— Je devrais vous laisser dans leurs mains Trottier... c'est vous qui l'avez cherché après tout. Mais je hais ces nazis.

Un drôle de couinement alerta Indy. Il se retourna et découvrit... un client ! Mort, mais seulement de trouille. Il n'appréciait guère la vitesse. Et ce Grand prix de Monaco ne le réjouissait guère... Dommage pour lui, il n'avait pas le temps de le faire descendre.

Puis il remarqua que le niveau d'essence baissait très rapidement. Les Allemands avaient sûrement troué le réservoir d'une balle perdue. Dans cinq minutes il serait à sec.

Comme si j'avais besoin de ça !

Il parvint à rejoindre la Packard et lutta pare-chocs contre pare-chocs. Des étincelles en bouquets jaillirent de ce frottement.

Les Allemands paniquèrent, surpris par ce fou de taxi.

— Eh ouais les gars ! Je suis comme la poisse : je reviens quand on ne m'attend pas !

Le toit de la voiture noire se replia, laissant apparaître deux hommes, mitraillettes aux poings qui tirèrent quelques salves sur le taxi. Les balles firent éclater le pare-brise qui explosa au visage d'Indy. Heureusement son chapeau le protégea des éclats de verres.

— Je vois les gars... Vous voulez pas la jouer soft, on va la jouer hard alors !

Indiana accéléra brutalement percutant de nouveau l'automobile des nazis. L'impact fit perdre l'équilibre à l'un des Allemands qui chuta hors du véhicule. Jones tenta de l'éviter mais le corps passa sous ses roues. Indiana en ressentit les broyages avec un grand frisson... Mais pas de remords : ce type était un tueur sanguinaire.

Les deux voitures arrivèrent dans une rue étroite à une vitesse folle. Les Allemands continuaient d'arroser le taxi de leur balles. L'une d'entre elles effleura la tête d'Indy qui sous le souffle brûlant perdit le contrôle du véhicule, zigzaguant de droite à gauche.

Le client à l'arrière ne cessait de geindre exaspérant encore plus l'archéologue Américain.

— Ben quoi ? Je vais pas assez vite pour monsieur ?

Indy appuya à fond sur l'accélérateur sortant de la petite rue tel un diable de sa boîte. Il allait si vite qu'il manqua de percuter un mur de granit. Heureusement grâce au frein à main il parvint à effectuer un impressionnant dérapage contrôlé.

— Pas mal, hein ?

Jones revenait à grande vitesse sur les Allemands tout en jetant un coup d'œil à la jauge d'essence. Ce serait serré... Heureusement que ce taxi était une vraie bombe de vitesse.

Il prit son Webley et le confia au client.

— Tenez ! Tirez leur dessus !

— Hein ? s'exclama le client ébahi.

— Les pneus ! Visez les pneus !

— Mais comment ça marche ce...

Indiana se tourna dépité vers le client, et ne vit pas l'homme au milieu de la rue.

— Oh merde ! cria Jones et probablement aussi le type sur la route.

Il freina violemment. Le crissement des pneus raisonna dans les rues de la principauté.

— Hé ben tu vois pas que c'est rouge Cow-boy ? hurla le type en colère

— Et maintenant c'est vert alors si tu pouvais dégager connard !

— Com...

C'était le client qui venait de prendre la parole. Indy redémarra au quart de tour et se retourna vers l'homme à l'arrière.

— Ca c'est envoyé ! fit-il.

— Oh j'ai l'habitude. Je suis avocat.

Indy lui reprit son arme. Il lui serait plus utile.

Il rattrapa une nouvelle fois les nazis grâce à un petit raccourci que lui indiqua le client. Les prenant à l'improviste, ils n'eurent pas le temps d'ouvrir le feu sur lui. Mais Indy avait le pilote dans la ligne de mire de son Webley. Il n'avait plus qu'à presser la détente...

Soudain une roue du taxi éclata faisant perdre le contrôle à son conducteur.

— Mais c'est pas vrai !

La voiture dérapa entraînant l'autre avec elle. La Packard fit deux tonneaux avant d'aller s'écraser contre un mur.

Le temps semblait s'être arrêté. Une fois encore tout était allé trop vite. Trois Allemands bondirent hors de la voiture.

— Ce fou d'Américain ! Filons d'ici avant l'arrivée de la police !

Le client du taxi s'enfuit à vive allure alors que Jones sortait le corps de Trottier de la voiture noire. Il s'éloigna à toute vitesse, juste à temps pour échapper à l'explosion des deux véhicules. Quel bordel !

Indy posa Trottier sur le bitume. Il gisait sans vie. Mais non ! Son cœur battait toujours ! Il était juste évanoui et n'avait même pas une petite égratignure ! Tout comme lui d'ailleurs. Un miracle !

Indy le souleva et s'éloigna rapidement du lieu de l'accident. Il ne voulait surtout pas avoir de problèmes avec les autorités monégasques. En fait, il avait oublié son permis de conduire en Amérique !

Trottier reprit ses esprits environ dix minutes plus tard. Indy l'avait emmené un peu plus loin à l'abri des regards indiscrets. On entendait les sirènes de la police et d'une ambulance résonner. Indy retira son chapeau et passa la main dans ses cheveux que graissait la sueur due à cette folle aventure.

— Mmmh... Trottier marmonna et ouvrit les yeux en grand. Que... ?

— Mon dieu, quelle circulation, hein ? ironisa Indy remettant son chapeau. Ca va ?

Trottier se redressa comme un piquet et cria :

— DR JONES ! VOUS...

Oui, ça va...

— ... vous avez délibérément percuté la voiture !

— Heu... plus ou moins...

— Vous êtes complètement cinglé !

Jones vit rouge. Ce vieux grincheux n'avait même pas réalisé que...

— Je vous ai sauvé la vie, quand même ! Si ces satanés nazis avaient réussi leur coup les conséquences auraient été nettement plus graves que ce misérable « accident » !

Trottier se tint la tête. Il fit quelques pas, tournant en rond.

— Laissez-moi reprendre mes esprits quelques instants, dit-il. J'ai eu un sacré choc vous savez (il s'ébroua un bon coup) En fait je vous suis très reconnaissant, sir. Pas seulement pour m'avoir sauvé aujourd'hui mais aussi pour m'avoir fait comprendre qu'un vieux poltron comme moi ne peut rien contre les forces obscures complotant en Europe.

Trottier se laissa tomber sur un banc public.

— ...Mais vous, Dr Jones, avec votre courage et votre volonté vous parviendrez peut-être à les arrêter.

Indy s'assit à son tour.

— Ouais, fit-il. En tout cas j'ai bien l'intention d'essayer.

— Bon... reprit Trottier sortant le disque de pierre de sa poche. Comme vous l'avez vu, j'ai récemment acheté une pierre lunaire, une des clefs dont vous aurez besoin. Voilà elle est à vous.

Il la lui tendit d'un geste vif. Il semblait vouloir s'en débarrasser au plus vite. Jones la prit délicatement sans dire un mot, même pas le moindre remerciement.

— Mais plus encore. Je connais l'emplacement d'une colonie de la Cité perdue ! Elle est sur l'île de la Crète !

— Merci bien, mais je le savais déjà, lui confia Jones d'une indifférence évidente.

— Vraiment ? Vous m'épatez ! Maintenant j'en suis sûr : vous êtes celui dont l'humanité a besoin. Vous TROUVEREZ l'Atlantide !

Trottier gratifia l'archéologue d'une bonne poignée de main.

— J'espère que vos recherches aboutiront.

— Oui. Moi aussi.

— Adieu Dr Jones...

Le Français disparut dans l'obscurité.

Indy observait la pierre. Elle ressemblait à la sienne mais d'un diamètre sensiblement inférieur. Il y avait quatre dessins de lune à quatre endroits opposés. Il se souvint de leurs noms mentionnés par Platon dans l'Hermocrate. Le premier, un croissant, était la lune montante. Le second, rond, était la pleine lune. Quant au troisième, un autre croissant, c'était la lune descendante. Enfin le dernier, rond mais plus grand, était la lune des ténèbres.

Indiana scruta les environs : rien. Pas un bruit. Les rues de Monaco étaient de nouveau calmes. Il inspira l'air frais de la brise pensant à Sophia, prisonnière aux mains des Allemands. Les pauvres, vraiment. Ils devaient en baver avec elle. Il savait que Kerner et ses hommes ne la tueraient pas, elle en savait trop sur l'Atlantide pour qu'il s'en débarrasse. Elle pouvait les aider. Toutefois, la savoir à leur merci ne l'enchantait pas.

Indiana possédait deux des trois disques de pierre. Et il avait sauvé Trottier. Cette fois-ci Sophia et la Crète l'attendaient à bras ouverts.

Ils étaient là ces idiots en train de travailler comme des bêtes sous un soleil de plomb. Ils bêchaient, creusaient, obéissant aveuglément aux ordres de leur chef Kerner. Ces soldats Allemands pensaient qu'en se portant volontaires pour cette expédition ils éviteraient le front. Car ce n'était un secret pour personne : Hitler allait déclarer la guerre au monde entier. Ils espéraient se la couler douce... que nenni ! Ce travail les achevait plus rapidement qu'une balle. Pourtant ils n'avaient rien trouvé depuis une semaine. Rien, à part quelques débris de poteries.

Kerner surveillait ses hommes du haut d'une petite colline où il avait planté sa tente. Une semaine à chercher sous les ruines de Cnossos. Les Atlantes avaient vécu là, un passage du

dialogue perdu de Platon le confirmait : d'après lui, la colonie se trouvait dans la plus grande cité et était peuplée de nombreux Atlantes, probablement ancêtres des Mycéniens qui possédaient cet endroit quinze siècles avant Jésus-Christ. L'archéologue britannique Sir Arthur John Evans avait en 1900 commencé des recherches sur les lieux mettant ainsi à jour un vaste complexe palatial, et révélé la civilisation minoenne. Ce complexe palatial fut plusieurs fois reconstruit entre 2000 et 1600 avant Jésus-Christ, date à laquelle apparaissent les premières peintures murales.

Kerner en avait la certitude : ce qu'ils cherchaient était ici. Et puis il y avait cette célèbre légende du labyrinthe, la demeure du Minotaure qui était en réalité le palais de Minos ici à Cnossos. Légende ? Pas sûr.

— Alors vous travaillez oui ou non ? aboya Kerner à ses soldats. Si vous ne vous maniez pas le train, le Chancelier risque de ne pas apprécier du tout. Allez Schnell, schnell !

Kerner rentra ensuite sous sa tente. Il faisait si chaud. Un petit somme lui ferait le plus grand bien. A peine avait-il retiré ses bottes, s'était-il allongé, et avait-il fermé les yeux, qu'un désagréable murmure lui parvint aux oreilles. Kerner se redressa et se tourna vers la source du bruit. Il sourit malicieusement. On aurait dit le diable en personne.

— Mlle Hapgood, nous en avons déjà discuté assez longuement je crois.

— Mmmm ! Mmmm ! marmonna Sophia.

— Je sais bien ma chère mais si je vous laissais libre dans le camp vous perturberiez mes hommes. Et ils n'ont vraiment pas besoin de ça.

— Mmmm ? Mmmm !

— Vous parlez déjà beaucoup trop avec ce bâillon. Je n'ose imaginer si je vous le retirais !

— Mmmm !

— Cessez donc de geindre : on dirait une vache !

Il se leva et s'approcha d'elle. Il lui empoigna le menton.

— Je vais essayer de dormir. Si j'entends, ne serait-ce qu'un seul de vos soupirs, je vous fais arracher la langue. Compris ? Et vous savez que j'en suis capable.

Le soudain silence de Sophia satisfit le grand Allemand blond.

— Bien ! fit-il en retournant s'allonger. Je crois qu'un long repos m'attend. Si vous voulez servez-moi de réveil et sonnez dans deux petites heures d'accord ?

Kerner rit de sa propre blague de mauvais goût avant de fermer les yeux. Deux petites minutes plus tard il dormait déjà. Sa respiration était plus bruyante qu'une trompette.

Et en plus il ronfle... songea la pauvre captive. Sa pensée elle-même semblait murmurer, de peur de déranger le nazi.

Puis elle se remit au travail, celui que Kerner avait interrompu en entrant dans la tente. Le nœud était certes serré mais pas suffisamment pour la retenir bien longtemps. Avec un peu d'effort et une bonne dose de patience elle serait bientôt libre. Mais pour aller où ? Les Allemands encerclaient Cnossos. Ils étaient partout ! Enfin, elle n'en était pas encore là. Pour le moment il lui fallait se concentrer sur le nœud, ensuite... elle improviserait. Indy était un véritable spécialiste de la chose mais elle... Elle espérait juste ne pas rencontrer le Minotaure sur son chemin. Ce serait déjà ça.

Un peu étroits ces vêtements ! C'est ce que songeait Indy dans l'uniforme subtilisé au garde un peu trop curieux de savoir ce qui se cachait sous la bâche d'un semi-remorque. Il serait plus à l'aise dans ses vêtements habituels. Son chapeau, son blouson de cuir... quoique avec cette chaleur.

Les Allemands n'étaient guère discrets dans leurs recherches. Ceci lui avait permis de retrouver rapidement leur trace sur l'île. De toutes manières il aurait lui aussi juré que l'entrée de la colonie se faisait par Cnossos, c'était l'évidence même. Evans en 1900 trouvant cette

civilisation, avait relancé un débat sur l'existence de l'Atlantide. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt !

Sophia. Où était Sophia ? Depuis deux bonnes heures, Indy fouillait pour les Allemands, mais il n'avait pas vu le moindre cheveu de sa belle crinière rousse. Elle lui manquait horriblement, il priait pour elle à chaque instant. Il se souvint alors de la fois où Deirdre, son ancienne épouse, s'était retrouvée attachée à un arbre au bord d'une falaise. Elle était prête à tomber d'un instant à l'autre. Des salauds l'avaient kidnappée. Ce jour-là il pensait vraiment qu'elle était morte en chutant de la falaise. Indy s'était recroquevillé sur lui-même en répétant à voix basse : « Elle est morte, elle est morte » ; il sentait son cœur prêt à exploser. Mais par miracle Deirdre était parvenue à s'accrocher à la paroi. Il fut tout à la fois soulagé de la savoir en vie et angoissé à l'idée qu'elle pouvait perdre prise à tout moment. Finalement il parvint à la sauver de ce mauvais pas. Ce jour-là ils se trouvaient à Rio et la ville fêtait son célèbre carnaval. Ce jour-là ils venaient de se marier. Le plus beau jour de leur vie transformé en cauchemar sans fin. Quelques semaines plus tard Deirdre mourut dans un crash en avion. Indy aux commandes avait survécu... La mort de sa femme l'avait touché à jamais. Elle était morte parce qu'il l'avait entraînée avec lui dans une de ses aventures suicidaires¹². Sophia ne subirait pas le même sort.

La nuit tombait et même si la plupart des ouvriers Allemands rejoignaient leur tente pour jouir d'un repos bien mérité, beaucoup restaient encore sur le chantier à continuer les fouilles. Sans doute faisaient-ils des heures supplémentaires. Indy les observa : ce n'étaient pas des professionnels, il aurait même parié qu'ils ignoraient totalement ce qu'ils cherchaient. Lui le savait. Il se remémora une fois encore un passage important du dialogue perdu de Platon ; « Dans les avant-postes, une pierre Solaire, le soleil ardent baignant les grandes cornes » il s'en était servi en Algérie. « A la grande colonie une pierre lunaire en plus, la nuit noire éclairée par la pleine lune » et la grande colonie était ici, en Crète. Les deux pierres en question étaient en sa possession. Ce qu'il cherchait était donc une serrure pour les pierres, plus exactement un piédestal comme celui qu'il avait utilisé dans le désert. Et ce piédestal Indy pensait bien l'avoir entr'aperçu près d'un grand temple.

Les derniers Allemands allaient se coucher. Jones se dirigea alors vers le fameux temple. Il faisait maintenant presque nuit et le seul éclairage de la lune croissante ne suffisait pas à Indy pour se déplacer sans danger. Heureusement il avait eut la brillante idée d' « emprunter » la lampe à pétrole d'une des remises allemandes. Mais quand même, ce n'était pas la joie. Si Indiana n'avait pas repéré le piédestal dans la journée il aurait pu passer la nuit à sa recherche.

Ah ! Il était là, par terre, devant le temple. L'archéologue posa la lampe et s'agenouilla. C'était un grand cercle, des cornes étaient gravées à une extrémité. Une petite cheville de marbre en dépassait. Son diamètre était le même que ceux du trou des deux disques en sa possession. Aucun doute possible, c'était bien ce qu'il cherchait. Il ne put s'empêcher de sourire béatement. Une réussite. Une fois encore il devançait une armée d'Allemands. Dommage que Sophia ne soit pas à ses côtés, c'était si excitant !

Sans attendre un instant ; le jeune archéologue sortit de son sac les disques de pierre. Il les glissa sur la cheville de marbre, ils s'y insérèrent facilement.

Parfait.

Indy tourna la pierre solaire vers le « soleil de midi » comme il l'avait fait dans les avant-postes en Algérie. Puis, hésitant un moment, il tourna la pierre lunaire sur le signe de...

... la nuit noire éclairée par la pleine lune... ?

... la pleine lune, et pour la première fois de cette aventure l'énigme semblait simple.

Jones retint son souffle, puis il appuya délicatement sur la cheville de marbre.

Un bruit. Une sorte de crissement venant du temple. Indy y pointa la lampe à pétrole et y découvrit une ouverture secrète.

¹² pour plus de détails lire « Les Sept Voiles » de Rob Mac Gregor

Encore une, songea-t-il tout en reprenant ses deux disques.

Il s'approcha timidement et put voir une sorte d'escalier menant sous le grand édifice. Jones souffla, observa la lune, la vraie, une dernière fois, et se lança enfin dans le passage secret.

Tout en descendant, l'archéologue pensa soudainement que malgré son âge préhistorique la technologie atlante demeurerait intacte et fonctionnelle. Tous ces vieux mécanismes marchaient encore comme si on les avait à peine montés. Tous ? Presque ! Jones se rappela en soupirant le piège défaillant qui avait bien manqué de le descendre d'une flèche en Algérie. Quel veine il avait eue. A moins que les Atlantes n'aient voulu lui laisser une seconde chance.

Indiana suivit l'escalier et se retrouva dans une grande salle en ruine et très sombre. La petite lampe à pétrole ne permettait pas à Indy d'en bien voir tous les détails mais il remarqua immédiatement une gravure sur le mur. Une plaque de métal y était fixée avec en son milieu un petit orifice. Jones trouva deux perles d'orichalque à ses pieds. Il ne mit pas longtemps à faire l'association orifice/perle.

On verra bien ce que ça donne.

Indiana inséra l'une des deux perles dans l'orifice. Il se tenait tout de même sur ses gardes en cas de bourde, prêt à éviter un piège éventuel. Mais absolument rien ne se passa. Pas un déclic ou quoi que ce soit d'autre. Juste un silence de mort. Avait-il rencontré le premier mécanisme atlante totalement défaillant ? Après tout, même les Atlantes n'étaient pas infailibles. Sinon ils n'auraient pas sombré dans un cataclysme ayant complètement ravagé leur cité de lumière. Enfin... à supposer que les Atlantes aient réellement existé. Car Indy, malgré bien des évidences en doutait toujours.

La lumière jaillit, plus blanche et plus aveuglante que celle du soleil. Une lumière d'une pureté sans faille. Elle sortait de curieuses pierres en formes de spirales placées au plafond. Non, le mécanisme n'était pas cassé. Juste un peu lent mais nulle chose n'est parfaite ! Indy resta émerveillé devant cet étonnant système « électrique » atlante, on se croyait en plein jour. Et il avait suffi pour illuminer la pénombre d'une seule minuscule perle. L'orichalque possédait véritablement une énergie extraordinaire. Il comprenait maintenant pourquoi les Allemands tenaient tant à trouver l'Atlantide. Et maintenant, plus que jamais, il savait qu'il devait trouver la cité avant eux s'il ne voulait pas que l'humanité s'en prenne plein les dents... pour ne pas dire autre chose.

Indy observa un instant la grande salle dans laquelle il se trouvait : rien de particulier si ce n'était trois portes au fond de celle-ci. Il se trouvait dans le labyrinthe, la demeure du Minotaure.

Encore un mythe... enfin j'espère.

Cette histoire lui paraissait de plus en plus dingue. Indy ne savait plus à quoi s'attendre : quelle serait la prochaine surprise ? Le monstre de Franckenstein ?

Ainsi, la légende du labyrinthe sous les ruines de Cnossos est vraie. La légende de l'Atlantide n'est plus un rêve... c'est peut-être une réalité. J'ai comme l'impression que le dernier disque de pierre et l'Atlantide m'attendent au-delà de l'un de ces passages.

Indy avait d'abord choisi la porte du milieu mais elle ne s'ouvrait que sur un cul de sac. Jones avait alors pris celle de droite et cette fois il avait eu plus de chance. Il était arrivé devant une lourde grille qui lui barrait le passage. Une autre porte se trouvait un mètre en avant. Juste avant celle-ci, sur une plaquette, trois bustes de pierre : le premier d'Apollon, le second de Zeus et le troisième d'Ares.

Indy souleva celui d'Apollon, il n'était pas lourd. A peine l'eut-il enlevé de son socle qu'une grille se ferma légèrement sur la première porte. Mais la seconde venait de s'entrouvrir. Pas assez pour qu'il puisse passer malheureusement. Ce devait être un système de balanciers. Indy prit le second buste, celui de Zeus. L'effet fut le même : la première porte se ferma de moitié mais la seconde ne s'ouvrit d'à peine quelques centimètres. Il pouvait

passer la première porte en se baissant mais la seconde... il pouvait à peine passer son bras. Il restait encore un seul buste, celui d'Ares. Si Jones le retirait à son tour du piédestal la première porte se fermerait complètement tandis que la seconde s'ouvrirait. Il fit un test et c'est ce qui se passa en effet. Mais désormais la première porte lui bloquait le passage. Il remit donc le buste en place ce qui eut pour effet de la rouvrir à moitié et de fermer presque complètement la seconde. La situation n'évoluait pas vraiment en tout cas. Indy n'avait pas le choix : s'il voulait pénétrer dans le labyrinthe il devait se trouver entre les deux portes lorsqu'il soulèverait le dernier buste. Mais comment ? Et puis même s'il y arrivait, il se retrouverait enfermé dans le labyrinthe, et s'il ne trouvait pas la sortie il serait condamné à y demeurer le reste de sa vie.

C'est à dire deux ou trois jours au grand maximum !

Il se plaça entre les deux portes et déplia son fouet. Encore une fois son porte-bonheur allait résoudre le problème.

Aaah, si tu n'étais pas la ma petite biche !

Il s'apprêtait à le lancer vers le buste, mais il hésitait. S'il restait prisonnier ici Sophia était condamnée au même titre que lui. Et qui empêcherait les nazis de nuire ? Il n'avait vraiment pas le droit à l'erreur. Et puis depuis son petit séjour dans le passage secret en Algérie il n'aimait plus rester enfermé entre quatre murs, un comble pour un archéologue !

Il lança son fouet qui alla s'enrouler sur le buste. Jones prit une profonde inspiration et... tira ! Le buste atterrit dans sa main gauche pendant que les deux portes faisaient leur numéro.

Voilà. Le chemin du labyrinthe était maintenant dégagé, celui de la liberté barré. La quête de l'Atlantide poursuivait son chemin.

Chapitre 9

Il passait au moins pour la troisième fois devant cette grande statue du Minotaure. Pourtant sur ces trois fois, Indiana ne s'y était pas trop attardé. Mais le destin semblait le conduire irrémédiablement ici. Il était plutôt fatigué par sa marche. Il décida de faire une petite pause, tout en observant mieux la statue.

Ce devait être le Minotaure original. Indy se demandait encore pourquoi les Minéens étaient obsédés par les têtes de taureau. Sans doute une superstition idiote : la plus vieille superstition du monde.

C'était une très belle œuvre d'un style particulier, la démarquant de toute autre sculpture des autres civilisations connues.

Puis, alors qu'Indy allait se remettre en route, il vit une étrange fissure sur le sol, pas trop large, mais suffisamment pour qu'un œil averti la remarque. Balayant la poussière Jones se rendit compte que se dessinait sur le sol une sorte de grande plaque... Peut-être une trappe secrète ? Il tenta de la soulever mais en pure perte : elle ne bougea pas d'un millimètre.

Jones colla son oreille contre le sol poussiéreux. Il sentit un léger courant d'air frais ainsi qu'un ruissellement. Plus de doute, une autre salle se trouvait bien en dessous de celle-ci. Comment y accéder ?

Examinant à nouveau le Minotaure, Jones remarqua un petit détail qui lui avait tout d'abord échappé : la tête semblait faite d'une autre roche que le corps. La couleur en était légèrement moins foncée. Elle y avait été visiblement rajoutée. Indy était sûr qu'elle bougerait.

Son fouet alla s'enrouler autour d'une corne. En tirant d'un coup sec il fit bouger la tête vers la droite. Un grand bruit résonna alors dans les grottes du labyrinthe.

La plaque bougeait ! Elle descendait lentement vers le sous-sol !

Indiana sauta dessus et attendit de voir où cet « ascenseur primitif » allait le conduire.

J'ai toujours cru que l'inventeur des ascenseurs était M. Otis...

L'ascenseur l'emmena jusqu'à une grande pièce sans issue... du moins en apparence, car avec tous ces satanés passages secrets découverts le long de son périple il n'était plus vraiment sûr de rien.

L'engin s'arrêta. Indy en descendit lentement. Il contempla une petite cascade qui s'écoulait dans une sorte de bouche d'égout primitive.

Pas si primitive que ça d'ailleurs...

Mais ce qui attira réellement le regard de l'archéologue ce fut le cadavre squelettique au sol. Ce n'était pas un Atlante, plutôt un explorateur égaré comme semblaient l'indiquer ses vêtements pratiquement intacts. Son visage avait beau être tout desséché, Jones ne mit pas longtemps à identifier le corps : le professeur Sternhart, son vieil ami qui leur avait subtilisé une pierre terrestre à Tikal. Il était probablement mort de faim Indy frissonna. Connaîtrait-il le même sort ?

Sternhart en savait beaucoup plus qu'il ne disait. Mais pas assez apparemment.

Sans la moindre gêne l'archéologue fouilla dans les poches de son défunt confrère. Il y trouva un message, une lettre. Sternhart y avait gribouillé ses dernières pensées. Peut-être pour avoir l'air moins seul, Jones lut à voix haute :

— « Je suis convaincu que la salle de la carte est toute proche du Minotaure. Hélas je n'arrive pas à remonter, l'ascenseur étant... »

Indy se retourna : l'ascenseur remontait en silence ! Il n'eut rien le temps de faire et comme Sternhart, il se trouva lui aussi pris au piège.

Avec flegme, presque anglais, il reprit la lecture du message :

— « ... l'ascenseur étant remonté ».

J'ai remarqué. Merci...

— « Et j'ai perdu mon détecteur d'orichalque ».

Indy remit le message dans la poche du défunt Sternhart. Dommage... songea Indy. Ce pauvre type était venu de si loin. Vraiment dommage...

L'archéologue fouilla ensuite le sac de Sternhart. Il tenait à récupérer un certain objet dérobé quelques semaines plus tôt... Elle était là. Il s'empara avidement de la dernière pierre qui lui manquait, paradoxalement la première qu'il avait trouvée, la pierre terrestre. Maintenant il possédait toutes les cartes nécessaires à son jeu. Les Allemands n'avaient qu'à bien se tenir ! A condition bien sûr qu'il sorte un jour de ce trou à rat...

Sternhart tenait une longue canne dans sa main droite décharnée. Indy, inspiré par on ne sait quoi, jugea qu'il serait bon de s'en emparer. De toute façon son ancien propriétaire n'en ferait plus grand chose.

S'approchant de la cascade Indy constata avec stupeur que celle-ci cachait une grosse chaîne, bien vieille mais bien solide.

Elle doit retenir le contrepoids de l'ascenseur.

La chaîne semblait aboutir dans la salle du Minotaure. Il cracha dans ses mains puis s'y agrippa. Il grimpa. Ce n'était pas facile, même pour lui. Le courant était assez puissant et il devait redoubler d'effort pour ne pas lâcher prise. Finalement il parvint au sommet où une trappe de pierre l'attendait. Il l'ouvrit et se retrouva près du Minotaure. Dès qu'il eut pris pied dans la salle, la trappe se referma derrière lui. Sans doute à jamais.

Indy était assez ennuyé : il était tout trempé... Déjà que le labyrinthe était humide, c'était vraiment le genre de chose à lui faire attraper un mauvais rhume. Ah, si sa grand-mère le voyait elle lui dirait : « Je t'avais dit de plus te couvrir ! ». C'est bien connu : il faut toujours écouter sa grand-mère.

Ca y était. Ce fichu nœud avait lâché ! Depuis que cette pauvre Sophia s'acharnait furieusement dessus ce n'était pas trop tôt. Elle n'en pouvait plus ! Les ronflements de Kerner dépassaient vraiment la limite du supportable !

Sans faire un bruit elle se leva et sortit de la tente. Elle filait à l'anglaise chez les Allemands en Crète... Un comble pour une Américaine. Mais elle n'avait pas le temps de plaisanter. Elle jouait sa vie. Si jamais Kerner se réveillait maintenant... elle préférerait ne pas y penser.

Elle avait à peine mis un pied dehors qu'une voix moqueuse l'interpellait.

— Fraulein. Vous ne devez pas quitter ma tente.

Kerner.

Sophia se tourna vers lui ; le méprisant du regard et retourna sous la tente.

— Je suis une femme libre, non ? railla-t-elle.

— Plus pour longtemps.

Il lui attacha les mains, cette fois il s'assura que les nœuds étaient suffisamment serrés. Elle se laissa faire, trop heureuse de s'en tirer à si bon compte.

— Indy reviendra me sauver...

Il y eut un grand silence que seul le bruit des pelles et des pics semblait troubler.

— Oubliez Jones, reprit finalement Kerner. Comment un homme qui se laisse aussi facilement piéger pourrait-il vous emmener vers l'Atlantide ? (il jeta un coup d'œil à sa montre) Je vous avais dit de me réveiller à 11 heures. Ah ! Je suis en retard.

Il enfila rapidement ses bottes.

Sophia reprit la conversation.

— Vous parlez d’Indy. Mais vous ? Vous êtes pratiquement un guide touristique de l’Atlantide, non ? se moqua la belle rousse.

— Nous sommes sur le point de découvrir la cité perdue. Ce n’est plus qu’une question de temps... juste quelques coordonnées manquantes, vous voyez ce que je veux dire ?

— Pas vraiment.

Elle détourna son regard du nazi. Celui-ci s’approcha d’elle. Elle aurait pu lui cracher au visage. Mais il ne valait mieux pas avec ce mégalomane. Il s’était déjà montré patient.

— Vous avez le choix, Fraulein. Venir avec nous et réaliser votre rêve...

— Ou bien ?

Il sortit son arme et la braqua sur la tempe de Sophia.

— Ou alors rejoindre votre ami... probablement mort au milieu du Sahara. Vous ne serez ni plus, ni moins qu’un nouveau cadavre sur la route de la gloire.

Kerner lui décocha un sourire que Sophia lui rendit.

— Comment pourrais-je refuser une telle invitation ?

Kerner abaissa son arme et la rangea dans son étui noir. Il se mit à rire tout en enfilant sa veste d’officier supérieur.

— Jones était meilleur que je ne le pensais s’il arrivait à vous supporter !

Un jeune soldat vint alors les interrompre. Il se présenta à son chef puis déclara tout excité :

— Excusez-moi mais je crois que nous avons découvert quelque chose d’important !

— Quoi donc ? fit Kerner impatient. Parlez soldat !

— Je crois que nous avons découvert... l’entrée d’un labyrinthe.

La lumière était pure, belle à en mourir. Mais ce n’était pas la lumière du jour. Et Indiana Jones doutait de ses chances de la revoir un jour.

Il avait trouvé un autre ascenseur qui l’avait mené à un étage supérieur. Pour mettre en marche celui-là, il avait dû déclencher un autre mécanisme en enfonçant le bâton pris à Sternhart, dans un buste d’homme géant. Mais avant ça il avait fallu éviter que la tête ne l’écrase après son entrée dans la pièce. Sans oublier la demi-douzaine de fléchettes empoisonnées qu’il avait esquivées quelques minutes auparavant. Leur lancer s’était déclenché parce qu’il était resté trop longtemps immobile sur des dalles habilement disposées sur le sol. Et c’était sans parler du plafond qui avait tenté de le réduire à l’état de crêpe. Mais il avait su déjouer tous les pièges... par habitude probablement... Il avait connu tellement pire dans sa vie d’archéologue. Quoique les machettes géantes qui avaient fondu sur lui tout à l’heure n’étaient pas mal du tout, bien que légèrement rasoir...

Arrivé à l’étage supérieur - encore une grotte humide bien sûr - Indy trouva sur un socle une boîte en or recouverte d’une couche de plomb. Bizarrement lorsqu’il s’en empara, aucun piège mortel ne se déclencha.

Il y découvrit deux perles d’orichalque et en utilisa immédiatement une pour réactiver la lumière qui commençait à faiblir depuis un petit moment. Il n’avait eu qu’à introduire comme tout à l’heure la perle dans un orifice placé devant l’ascenseur. Cette espèce d’interrupteur semblait se trouver dans presque toutes les salles du labyrinthe.

Il arrivait dans une nouvelle pièce. Une grille s’abattit à l’endroit où il était entré, lui barrant encore le passage. Il ne lui fallut pas longtemps pour découvrir que la pièce ne possédait aucune issue. Bref, une nouvelle fois il était pris au piège.

Rien ici. Rien sinon une autre petite cascade - sans chaîne cachée cette fois - et un dessin de poisson, gravé sur le mur.

Un poisson ?

Indy fouilla dans son sac. S’il ne se trompait pas ce poisson était identique à....

Le voilà...

Jones le mit à côté de la gravure. Pas de doute possible : c'était son poisson d'ambre, le détecteur d'orichalque qu'il avait trouvé dans les fouilles en Algérie. Il fallait sûrement s'en servir ici.

Indy tendit son bras et prit l'objet par la chaîne à laquelle il était attaché. Le poisson tourna... et se pointa vers la poche d'Indy. Ou ce truc ne marchait pas, ou alors... Fouillant dans ses poches il découvrit la perle d'orichalque trouvée dans le petit coffre en or.

Ce truc brouille mon détecteur.

Que faire ? Il ne pouvait tout de même pas détruire la perle ! Il lui fallait la mettre à l'abri du détecteur. Mais où... sinon là où il l'avait trouvée, dans son petit coffre en or. Cela marcherait peut-être. Il essaya immédiatement et referma le couvercle.

Il reprit son détecteur qui tourna plus rapidement que la première fois et plus longuement... et le poisson pointa cette fois-ci vers le sol, devant la grille. Jones alla voir de plus près l'endroit indiqué : une trappe ! Encore une trappe ! Dire qu'il avait marché dessus ! Décidément il se faisait vieux.

Il descendit par la petite trappe et arriva dans une pièce assez différente des autres. Elle était décorée de plusieurs statues et peintures.

Encore des cornes... Si les Atlantes savaient comment les espagnols s'amuse avec les taureaux ces derniers temps, ils en feraient une jaunisse !

Il trouva par terre un crâne de taureau dont une des dents avait été remplacée par une perle d'orichalque. Voilà ce qui avait déclenché le poisson d'ambre. Avidement il s'improvisa dentiste et lui arracha la perle de sa dentition.

C'est déjà ça que les nazis n'auront pas !

La pièce donnait sur une porte, une grande porte qui semblait condamnée par un mur de pierre. Indiana s'en approcha et constata que le mur n'était pas très épais. Peut-être même que... Il poussa violemment le mur... Ca bougeait !

Il reprit son souffle et poussa de nouveau.

Allez la porte, bouge !

La porte s'écroula au sol et se brisa en mille morceaux. L'archéologue enjamba les gravats et pénétra dans une nouvelle pièce, espérant que ce serait enfin la dernière...

Stupéfaction ! Indy venait de trouver l'ATLANTIDE ! Ou presque...

— Bon ! s'exclama Jones à haute voix. Soit l'Atlantide est vraiment minuscule... soit je viens de trouver une maquette de la cité.

La maquette s'étalait sur cinq bons mètres. Trois cercles...

— Exactement comme Platon la décrivait, en trois cercles concentriques.

Parler à haute voix le rassurait. Il se sentait un peu moins seul.

Trois nouvelles portes se présentaient à lui. Toutes les trois hermétiquement fermées par une plaque de pierre bien plus épaisse que le mur précédemment détruit. Sur chacune d'entre elles se trouvait un des signes bien net des disques de pierre.

Un soleil, un disque et un volcan. Et gna gna gna et gna gna gna !

Indy avança vers le centre de la maquette. Il se dirigeait vers un axe, fait lui aussi pour les disques de pierre. Il aligna les disques un à un sur l'axe, d'abord le soleil sur le « soleil de midi », puis la lune sur la « pleine lune ». Maintenant il fallait placer convenablement la pierre terrestre. Quatre signes lui étaient proposés : le volcan, la cité, la mer d'occident et enfin la mer d'orient. Jones n'eut pas besoin de sortir le dialogue perdu pour bien positionner le disque. Il connaissait le passage par cœur : « *Près de l'Atlantide, une pierre Terrestre était nécessaire, le soleil levant baignant les ténèbres au-dessus des cimes* ».

De plus en plus facile : le soleil levant... le soleil se lève à l'Est donc le signe correct ne pouvait être que la mer d'orient bien sûr !

Voilà, les trois disques ajustés, l'archéologue confiant appuya comme les autres fois sur la petite cheville de l'axe.

Rien... ?

Un des immeubles de la maquette, si l'on pouvait le nommer ainsi, bougea rapidement autour de celle-ci. Il fit quelques tours, quatre, peut-être même cinq, puis s'arrêta devant la troisième porte, celle du signe du volcan. Elle s'ouvrit dans un silence de marbre.

Bien... songea l'archéologue tout en s'appêtant à récupérer ses disques de pierre. A peine touchait-il celui aux signes terrestres qu'il lui explosa en pleine face en mille morceaux.

Surpris, il n'eut pas le temps d'esquiver le coup et un des fragments du disque lui écorcha la joue. Son sang coula... peu, heureusement que le fragment n'avait fait que l'érafler.

Mais Indy ne s'inquiétait pas de sa blessure superficielle. Il était plutôt préoccupé par le disque terrestre. Pourquoi diable avait-il éclaté subitement. Le code était bon. Les Atlantes étaient-ils de mauvais joueurs ?

Indy, quelques restes du disque à la main, devait se rendre à l'évidence : il serait impossible de le reconstituer entièrement. Mieux valait, la mort dans l'âme, le laisser ici... mais quelle perte archéologique ! Ce disque seul aurait pu lui apporter fortune et gloire. Tout ce qu'un archéologue peut désirer.

Délicatement, il retira les deux autres disques de pierre, priant au passage pour qu'ils n'exploient pas à leur tour. Mais il n'y eut aucun problème cette fois et il les remit dans son sac.

Etrange. Depuis que la porte du signe du volcan s'était ouverte la lumière paraissait avoir changé. Elle était différente, plus brillante et aveuglante. Indy la reconnaissait : la lumière du soleil ! La sortie était là ! Sans attendre un instant il courut vers l'extérieur et entendit un bruit : un bruit de...

... ruissellement !

Il se retrouva bien vite face à une petite cascade. Le coup classique. Elle cachait la sortie du labyrinthe. Mais Indiana ne trouva pas que de l'eau. La récompense de ses efforts était là : une grosse sculpture en roche, à peine usée par le temps. Une sculpture en forme de grande flèche, orienté vers le nord comme il était précisé sur elle. Indy sourit :

— La petite colonie de l'Atlantide !

L'archéologue s'assit un instant, cherchant un objet dans son sac. Il fouilla quelques secondes et sortit une carte de la Crète et de ses environs :

— L'île la plus proche au nord est THERA. Comme par hasard une île volcanique.

Indiana avait presque tout en main, sauf un disque. Mais il le trouverait. Dans la petite colonie ? Ou ailleurs peut-être ?

Maintenant deux choix se proposaient à lui : il devait soit sauver Sophia des griffes des nazis, soit trouver le disque manquant. Il savait que son devoir était d'empêcher à tout prix que les Allemands ne découvrent l'Atlantide. Mais il ne supportait plus de savoir Sophia dans leurs griffes. Il était temps d'aller la délivrer... et si l'occasion se présentait de foutre une trempe à Kerner.

« La petite colonie de l'Atlantide est à Thera » avait brillamment déduit Kerner quant on l'avait amenée devant la flèche. Ces maudits Allemands l'avaient trouvés quelques heures après l'archéologue. Bien sûr, sans avoir à passer par les embûches du labyrinthe... Indiana l'avait appris, maintenant sa décision dépendrait de celle des nazis. Car tout comme Indy, ils connaissaient à présent l'emplacement exact de la cité engloutie. Le dialogue perdu la situait par rapport aux deux colonies, donc de la Crète et de Thera : « ... et l'Atlantide fonda 2 colonies : la petite à 350 miles au nord-est de la cité, et la grande à 460 miles au sud-ouest ». Simple, il suffisait de faire un petit calcul sans omettre de retirer les zéros des deux chiffres, la plus grosse erreur de Platon. Ce ne pouvait être que ça : en plein milieu de la Méditerranée.

Les ordres de Berlin tombèrent : Kerner et ses hommes devaient se rendre dans les plus brefs délais dans la cité d'Atlantide. Lorsque Indy, une nouvelle fois déguisé en soldat Allemand avait appris la nouvelle, il lui sembla que le ciel lui était tombé sur la tête. Plus le temps d'aller chercher le disque à Thera, il devrait s'en passer. Bon dieu mais quel idiot ! Thera, la petite colonie, c'était l'évidence même ! Avec toutes les rumeurs et légendes qui tournaient autour de cette petite île. Thera était en fait le sommet d'un ancien volcan. Marinatos, un savant grec, prétendait que l'île avait explosé en 1600 avant Jésus-Christ anéantissant toute civilisation en Méditerranée, un peu comme le Krakatoa mais en pire. L'hypothèse ressemblait à s'y méprendre à celle fondée sur la disparition de l'Atlantide après une éruption. Oui. Vraiment il s'en voulait de ne pas l'avoir compris plus tôt. Maintenant, il serait peut-être déjà chez lui à siroter quelques bières dans son confortable fauteuil. Il aurait déjà retrouvé l'Atlantide depuis une bonne semaine et le plus grand risque qu'il prendrait serait d'éviter tous les journalistes après lui. Il imaginait bien les titres de leurs journaux : « Un professeur d'archéologie découvre l'Atlantide et sauve le monde d'une conspiration nazi. » ! Ca sonnait si bien... Il prendrait du bon temps avec Sophia. Mais tout cela n'avait pas eu lieu et l'Atlantide gardait son mystère tout comme les nazis gardaient Sophia. Si Kerner n'avait touché ne serait-ce qu'un seul de ses cheveux il se promettait de le tuer dans d'horribles souffrances. Le tuer à petit feu, le voir mourir dans la peur et l'angoisse. Il vengerait enfin toutes ses pauvres victimes.

Comme ce pauvre Heimdall.

De toute manière, il le tuerait. Cette ordure l'avait par trop de fois cherché. Et puis les nazis, Indy les haïssait comme il aimait à se le rappeler de temps en temps à haute voix.

Indiana était dans une impasse : bien sûr il connaissait enfin l'emplacement de l'Atlantide. Mais il n'était pas le seul. Et les nazis n'avaient que faire des disques de pierre. Ils abattraient chaque mur qui puisse leur barrer le passage. Pas que les murs d'ailleurs... Ils étaient prêts à s'y rendre dans les heures à venir. Si Indiana voulait y aller lui aussi, il n'avait pas le choix : il devrait se mêler à eux. C'était sa seule chance de les empêcher de s'emparer de l'Atlantide et de ses secrets. Seul contre l'une des plus puissantes armées au monde. Le seul espoir de l'humanité. Quand il y songeait cela le faisait bien marrer. Ca l'éclatait vraiment de voir qu'à chaque fois qu'il en avait l'occasion il fonçait tête baissée dans un véritable merdier. Il aimait tellement ça, flirter avec la mort, la caresser de si près... Un jour il se ferait tuer, il le savait. Et ce jour semblait s'avancer à grands pas. Il irait parler à Dieu, alors ? De toutes façons il n'avait rien de mieux à faire ces derniers temps.

Kerner sortit de sa tente et s'en éloigna. C'était l'occasion où jamais d'aller rassurer Sophia. Il ne pouvait pas la libérer maintenant, sinon les Allemands mettraient le camp sans dessus dessous pour les retrouver. La partie serait alors perdue. Mais il lui fallait la voir, il avait tant besoin de la savoir en bonne santé, et de lui dire qu'il n'avait pas péri dans le désert.

Il pénétra sans le moindre bruit dans la tente à l'écart du camp. Heureusement qu'elle était isolée de toutes les autres, il ne pouvait se permettre de prendre de trop gros risques. Où était-elle ? Indy paniqua d'abord avant de se calmer à la vue de sa compagne ligotée sur le lit, endormie telle une enfant.

Sophia...

Bien que ficelée comme un vulgaire saucisson elle ne lui semblait pas avoir subi de violences physiques. Kerner l'avait juste bâillonnée, chose qu'Indiana comprenait aisément. Il avait tant désiré le faire par le passé ! Il était rassuré, elle n'avait rien.

Bizarre... Kerner est plus fort que je ne le pensais s'il à réussi à la supporter si longtemps.

Il s'approcha d'elle, lentement, toujours en silence, comme s'il ne voulait pas la réveiller. Il l'observa, admirant sa divine beauté, son courage et se disant que cette folie serait bientôt terminée il lui retira son bâillon avec une telle délicatesse qu'elle ne s'éveilla même pas. Lui qui avait si longtemps rêvé de jouer la scène du baiser de « La Belle au bois dormant », c'était

l'occasion ou jamais. Il posa ses lèvres sur celles de la belle, l'embrassant passionnément... avant de recevoir un grand coup de tête de la part de Sophia qui l'envoya tomber à la renverse dans un fracas épouvantable. Le charme était brisé.

— Espèce de... cria Sophia interrompue par la main de Jones sur sa bouche.

— Chut ! fit-il. C'est moi.

Il retira sa main et la remplaça par ses lèvres.

— J'ai cru t'avoir perdu, dit-elle les larmes aux yeux. Comment as-tu fait pour...

— C'est une longue histoire Sophia. Je te raconterai ça plus tard. Tu vas bien ?

— Oui, ça va, ils ne m'ont rien fait. Et toi ?

Indy grimaça, posant sa main sur son crâne.

— A part ton coup de tête je vais bien, merci.

— Désolée, j'ai cru que Kerner...

— Sophia je sais où se trouve l'Atlantide.

Il y eut un bref silence.

— Mais eux aussi... reprit l'archéologue. Il va falloir que j'y aille avec eux.

— Tu es dingue ou quoi ?

— Sophia je n'ai pas le choix : ils sont prêts à s'emparer de la cité engloutie. Si je n'y vais pas tout est fichu. Il va falloir que je m'introduise parmi eux sans me faire remarquer dans leur sous-marin.

— Mais si tu me libères, ils vont nous rechercher partout et...

Tout à coup Sophia saisit dans le regard de Jones ses intentions sur elle.

— Minute ! Tu ne peux pas me faire ça espèce de mmmhmmpf !

Il venait de lui remettre son bâillon.

— Je suis désolée Sophia mais il va falloir que tu joues le jeu sinon tout est perdu. Ne t'inquiète pas je reviendrai te chercher aussitôt que possible.

Il l'embrassa sur le front. Ses lamentations ne changèrent rien. Indy était déjà en route.

Du haut de la colline il constata avec surprise que les Allemands étaient déjà sur le point de partir.

— Merde ! Déjà ?

Une étrange douleur le prit à la nuque. Il s'écroula, quelqu'un l'avait frappé.

— Et oui Herr Jones ! Combien de temps vous faudra-t-il encore pour comprendre que notre race est la plus disciplinée et la plus rapide ?

A moitié groggy, Jones tenta de se relever. Si sa vue était trouble il n'avait pas besoin de voir pour reconnaître son agresseur.

— Kerner !

— Et oui : toujours et encore moi !

Il le menaçait de son revolver. Il tenait une sacoche sous son bras ainsi que des vêtements familiers. Il les lui jeta au visage.

— Pas de chance Jones. J'étais parti faire une petite commission sur un arbre et voilà ce que je trouve à son pied : vos ridicules vêtements et ce sac. Pas très malin de votre part je trouve.

Indy n'avait qu'une envie : lui cracher au visage puis le rouer de coups. Mais cela dit, il n'avait pas tort, il avait manqué de prudence une fois encore. Il ne pouvait plaider que coupable sur cette affaire. Il était condamné à mort. Mais tout de même... il lui aurait bien craché dessus .

Jones tâta son sac.

— Ne cherchez pas. Vos disques sont là. D'ailleurs je vous remercie bien pour le solaire. Il manquait à ma collection.

Kerner brandit l'autre disque, le lunaire.

— Mais en ce qui concerne celui-ci... Nous n'avons pas besoin d'un double.

Il le jeta à la mer. Indy cria en se jetant sur le disque qui tomba de la falaise, mais inutilement. Le disque se fracassa contre les rochers avant de sombrer en mer pour l'éternité.

Non pas encore !

Encore une perte archéologique inestimable, encore par sa faute parce qu'il avait manqué de prudence. Rien ne pourrait consoler sa peine, rien du tout sauf peut-être...

— Sale enfoiré de merde ! cria Indy en se jetant aveuglément sur Kerner.

Ce dernier tira froidement sur l'Américain qui tomba à la renverse sous l'impact, se tenant les côtes et se tordant de douleur.

— Celle-là vous l'aviez bien cherché mon vieux. Je vous restitue la balle que vous m'avez tirée dessus au Collège Barnett. Vous vous rappelez ?

Indy toussota.

— Oh allons ! Ce n'est qu'une balle dans les côtes après tout !

Kerner ricana. Il fut interrompu par une voix. Celle d'un homme âgé.

— Alors Klaus ! Que faites-vous !

C'était le Dr Ubermann escorté de deux soldats.

— Oh docteur ! Excusez-moi ! Je bavardais avec un vieil ami. Doktor Ubermann, voici le Doktor Jones dont je vous ai tant parlé. Doktor Jones, voici le Doktor Ubermann le plus grand savant sur terre et peut-être ailleurs.

— Oh voyons Kerner, vous exagérez !

Indiana dut rassembler ses forces pour parvenir à redresser la tête et voir le visage de ce nouvel ennemi, Ubermann.

C'est l'homme de la photo dans le journal...

— Je suis content de faire enfin votre connaissance professeur. Mais nous avons un sous-marin à prendre, fit Ubermann.

Les soldats sortirent de la tente empoignant Sophia. Lorsque celle-ci vu Indy à terre elle tenta de se libérer de leur étreinte. Elle gesticula tant et si bien qu'elle finit par envoyer son pied dans l'entrejambes de Kerner. Celui-ci se plia en deux poussant les jurons les plus obscènes.

— Surveillez votre langage Kerner ! siffla le vieux docteur.

Comme fou, Kerner gifla violemment Sophia avant de pointer le canon de son arme entre ses yeux. Il allait appuyer sur la gâchette.

Ubermann se jeta sur lui. Une détonation retentit.

Non, pas Sophia !

Elle était morte, se dit Jones. Il leva les yeux et constata avec joie qu'il avait tort. Ubermann lui avait fait dévier le coup vers le ciel.

— Vous êtes malade ? hurle le vieux furieux. Vous vous prenez pour un cow-boy ou quoi ?

Kerner resta muet. Indy avait du mal à y croire : le grand nazi restait sans voix devant ce petit vieillard chétif. Puis Kerner osa enfin marmonner quelques mots, comme un petit gamin qu'on venait de gronder.

— Je suis désolé Doktor mais...

— Vous étiez sur le point de la tuer ! Réfléchissez un peu avec votre tête et non avec votre colt, espèce de crétin sans cervelle ! Nous aurons besoin d'elle dans la citée perdue. Alors rangez votre « joujou » cinq minutes et partons !

— Bien... fit un Kerner résigné.

Il prit violemment la mâchoire de Sophia.

— Mais je vous en prie Madame, essayons de rester civilisés voulez-vous.

Ubermann rit.

— Alors tuez-là tout de suite Kerner car je crois bien que c'est peine perdue !

— Ne me tentez pas...

Il rangea son arme et partit vers le camp mais Ubermann l'arrêta net.

— Attendez ! Et notre ami ici présent ?
Il indiquait Indiana, toujours affalé à terre. On aurait dit un chien.
Kerner le regarda. Sa décision fut immédiate.
— Laissons-le, dit-il simplement.
— Quoi ? Etes-vous idiot ou quoi ? grinça sauvagement Ubermann.
— Dans quelques heures l'Atlantide sera à nous et l'Allemagne consolidera sa nation en tant que la plus puissante au monde. Et ceci, plus rien ni personne ne pourra l'empêcher et sûrement pas ce... cette chose blessée.
Ubermann acquiesça.
— Je vois. Vous le laissez vivre en tant que noble adversaire en quelque sorte.
— Ne me faites pas rire ! Si je ne le tue pas c'est uniquement pour qu'il puisse voir notre victoire finale !
— Ah Kerner, vous êtes démoniaque !
Cela passait bien sûr comme un compliment.
— Bon, reprit le vieil homme, assez plaisanté mais chers amis. Allons-y.
Ubermann, Sophia et les deux soldats partirent vers le sous-marin. Kerner, lui, avait une dernière chose à confier à son rival Indy.
— Et bien on dirait que nos routes se séparent ici mon cher petit Américain. Je ne vous serre pas la main mais le cœur y est.
— Tu es un homme mort Kerner...
— Comment ? Je n'ai pas bien saisi.
— Tu fais la plus grosse boulette de ta vie en m'épargnant. Quand j'en aurai l'occasion je ne te louperai pas.
— Fais attention petit arrogant, j'ai encore le temps pour corriger mon erreur.
— Ah ouais ? Alors fais-le !
Indiana aimait vraiment ça. Une fois encore il tentait la mort alors qu'elle l'avait épargné.
Kerner le gifla.
— Tu feras moins le malin quand on enverra une pluie de bombes d'orichalque sur ton Amérique.
Il se pencha vers l'archéologue et le prit par les cheveux. Il voulait le regarder les yeux dans les yeux.
— Tu as joué Jones, mais tu as perdu.
Le nazi se leva et quitta le pauvre homme. Il n'omit pas de lui cracher à la figure auparavant. Jones aurait préféré une mort digne.
— Et rendez-vous dans une autre vie Professeur Jones !
Alors que Kerner s'éloignait, Indy marmonna quelques mots bien significatifs :
— Une partie se joue jusqu'au bout. Et la partie n'est pas encore terminée.
Kerner voyait Ubermann sur le pont du sous-marin. Le vieux était tout excité, il ne tenait plus en place.
— Alors Klaus ! Vous venez ou quoi ?
— J'arrive docteur ! A nous l'Atlantide !
En quelques minutes, tous les Allemands avaient embarqué sur le bâtiment qui partit au large, mais sans pour autant s'immerger.
Jones demeurait toujours en haut de la colline. Debout, fixant le sous-marin. Il ne gémissait plus, sa douleur s'était effacée... au même titre que sa blessure ! Il n'avait rien, pas même une égratignure. Et tout ceci grâce...
—... Au dialogue perdu de Platon qui est sacrement épais et qui a arrêté la balle de ta vieille pétoire. J'ai bien fait de le garder dans ma poche intérieure celui là !

Sans attendre plus longtemps, Indiana descendit rapidement au camp. Il n'oublia pas de récupérer ses vêtements et son sac. Curieusement, Kerner n'avait touché ni au coffre en or, ni au détecteur d'orichalque

Une erreur de plus de ta part, mon vieil ennemi !

Tous les Allemands n'avaient pas quitté l'île et il restait au port un bateau rapide monoplace. Indiana vira facilement le jeune soldat qui s'y trouvait, le jetant à la mer. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait.

Indy mit les gaz et partit comme une fusée. Il savait que le sous-marin pouvait disparaître sous les flots d'un moment à l'autre... avec l'Atlantide. Les Allemands restés sur le port lui tirèrent dessus mais Jones les ignorait, restant concentré sur son unique objectif, ce fichu sous-marin. Il était déjà hors de portée et il avait échappé à la balle de Kerner, alors celles de ses sous-fifres...

Il s'arrêta à côté du bâtiment et monta sur le pont. Cette fois, c'est lui qui allait faire une grosse surprise à Kerner. Il lui ferait payer la destruction du disque de pierre en lui prenant le sien mais aussi les autres. Finalement, les Allemands lui avaient permis de gagner du temps. Même pas besoin de faire un détour par Thera.

Je viens te remercier en personne mon petit Kerner !

Chapitre 10

Enfin tout était prêt. Le capitaine Füller pouvait désormais ordonner par Interphone l'immersion du sous-marin. Dans la salle des machines, ils devaient tous être aussi excités que lui d'amener les soldats envoyés par le Führer dans la cité légendaire.

Bon Dieu ! Et dire qu'il se dirigeait vers l'Atlantide et que c'était lui qui avait été choisi afin de guider cette glorieuse expédition. Bon, d'accord il n'était qu'une sorte de chauffeur pour Ubermann, Kerner et ses hommes mais qu'importe ! Le Chancelier Hitler le décorerait sûrement lui aussi pour cette fantastique découverte. Et les journaux ? Il les voyait déjà : « Siegmond Füller : l'homme qui a découvert l'Atlantide ! ». Ca ne lui sonnait pas mal du tout aux oreilles

« Pom ! Pom ! ».

Le capitaine sursauta. Mais que diable était ce...

« Pom ! ».

... bruit ? Lentement il leva les yeux, incrédule, vers le sas. Quelque chose tapait dessus.

Le capitaine Füller prit son arme, qu'il n'avait pour le moment jamais utilisée, et gravit deux par deux les échelons menant vers l'extérieur. Il ouvrit délicatement le sas. Ce n'était probablement qu'un animal marin échoué sur le sous-marin mais... non. Probablement ne saurait-il jamais ce qui venait de lui tomber dessus. Il chuta vers le sol et s'écrasa violemment contre le sol métallique. Il dormirait quelques heures si ce n'est plus. Il faut avouer qu'Indy avait frappé si fort qu'il en avait cassé sa rame...

Jones descendit dans la cabine et fouilla quelques tiroirs dans l'espoir d'y trouver une corde. Par chance il y en avait une. Après avoir retiré les vêtements du capitaine, Indy le ligota et le bâillonna en quelques minutes. Une bonne chose de faite. Il emprunta ensuite au marin son uniforme qui, par le plus grand des coups de bol, lui allait comme un gant.

— Bien. On dirait que c'est moi le capitaine à bord maintenant.

Un sifflement, puis une voix.

— Capitaine, demandons confirmation de plongée.

La voix allemande venait de l'Interphone situé au-dessus d'un étrange boîtier de commandes lumineux aussi tape à l'œil que superflu.

Jones inspira profondément et s'appliqua pour ne montrer aucun signe d'accent dans son allemand :

— Autorisation accordée.

Quelques minutes plus tard, le sous-marin commença son immersion complète. En route vers l'Atlantide.

Indiana errait paisiblement dans les couloirs déserts du sous-marin. Les rares personnes le croisant, des soldats et non des marins, ne semblaient pas connaître le visage du vrai capitaine, toujours enfermé dans son placard. Encore un coup de chance. Mais mieux valait ne pas croiser Kerner ou Ubermann...

Personne ne prêtait attention à ce curieux capitaine qui fouillait un peu dans tous les coins. Il y avait bien eu ce soldat venu le déranger durant la fouille d'une chambre mais Indy avait gentiment abattu son poing sur le visage du trouble-fête, après lui avoir déclaré que ses lacets étaient défaits. L'idiot aurait dû réaliser qu'Indy lui avait tendu un piège. Des bottes avec des

lacets ne couraient pas les rues... Maintenant ce fier soldat avait l'honneur d'être enfermé dans un des innombrables placards du sous-marin. On ne change pas une formule gagnante.

Un quart d'heure de voyage et toujours rien. Ni pierre, ni Sophia, mais pas d'ennui non plus jusqu'à présent.

L'Américain débarqua dans la cuisine. Plusieurs soldats s'y trouvaient, discutant joyeusement de la pluie et du beau temps, tout en dévorant à belles dents un énorme sandwich. Alors qu'il tentait un discret volte-face, l'un d'eux interpella Jones :

— Bonjour capitaine ! Vous voulez un sandwich ?¹³

L'homme le lui tendait, un large sourire aux lèvres. Indy se contenta de le lui prendre sans broncher.

— Merci... parvint-il toutefois à dire.

— Oh de rien capitaine !

Des gosses... songea l'archéologue. Et dire qu'il serait peut-être obligé de les tuer à un moment ou à un autre.

Fuyant ces funèbres pensées, il mordit à pleines dents dans ce don du ciel, le sandwich. Ces derniers temps il n'avait pas eu trop l'occasion de se restaurer. Excellent ! Ce sandwich était tout bonnement excellent !

Un des soldat, le plus petit mais pas le moins costaud, lui déclara alors :

— Vous n'avez pas l'air trop excité, capitaine.

Indy mâchait lentement pour se donner le temps de réfléchir. Enfin il avala le morceau qu'il avait dans la bouche.

— Excité ? Mais de quoi donc soldat ?

Encore un peu de temps gagné.

— Nous nous dirigeons vers l'Atlantide, capitaine ! N'est-ce pas extraordinaire ?

— Oh si ! Mais j'essaye de rester calme, de garder mon self-control.

— Je me demande comment vous faites capitaine, dit un autre des soldats.

— Facile : je suis Allemand !

Indy eut un mal fou à ne pas s'esclaffer. Mais comment faisait-il pour plaisanter à un moment pareil ? Puis devenant plus sérieux il déclara plein d'espoir :

— ... et puis l'Atlantide n'existe peut-être même pas vous savez !

Les soldats manifestèrent leur désaccord sur le sujet.

— Vous plaisantez ! Vous ne pensez tout de même pas que l'on nous ait envoyés ici rien que pour rapporter quelques coquillages, capitaine ! dit le plus petit.

— Et puis, d'où viendraient ces perles d'orichalques sinon ? enchaîna le plus grand. Non, capitaine, l'Atlantide n'est plus une légende, mais bel et bien la réalité !

Indiana se tût. Il se contenta d'un hochement de tête. En fait, même lui n'osait plus croire le contraire. Alors ces jeunes là, à qui l'on faisait tout avaler... Au fond de lui il se demandait si un espoir persistait dans cette maudite histoire. Que pouvait-il réellement faire ? Un suicide... voilà ce que c'était.

Jones termina son léger repas et quitta la table.

— Bien, je vais vous laisser soldats. J'ai du travail.

— Et nous aussi ! brailla l'un d'eux. Allons-y.

Tous les soldats se levèrent à leur tour et s'en allèrent. Sauf un, le petit, qui se préparait un autre sandwich. Indy en aurait volontiers fait de même mais une question lui vint à l'esprit :

— Et vous, soldat ? Vous ne partez pas avec les autres ?

— Oh moi capitaine, je dois apporter ça au « Dragon » Kerner dans sa cabine, répondit-il désignant le sandwich.

La cabine de Kerner ?

¹³ en allemand dans le texte

Le soldat quitta enfin la cuisine talonné de près par l'archéologue qui le suivit jusqu'à sa destination sans se faire voir.

Le soldat, sandwich à la main, tapa à la porte et entra. Kerner et Ubermann étaient assis à une table, disputant une partie de cartes endiablée.

Kerner engloutit son repas en deux ou trois bouchées. Tout comme son adversaire Jones, il n'avait pas eu trop l'occasion de manger à sa faim ces derniers temps.

Le soldat sortit, laissant les deux hommes à leurs cartes et à leurs discussions.

Indy, dans l'ombre, attendit que le soldat s'éloigne pour aller coller son oreille contre la fine porte de la cabine. Si Kerner savait que même pas un mètre le séparait de son ennemi mortel... Jones n'eut aucun mal à entendre la conversation des deux Allemands.

— Deux paires : as et roi !

Indy reconnut la voix de Kerner.

— Bon sang vous gagnez encore !

Quant à cette voix nasillarde c'était celle de ce vieux débris d'Ubermann.

— Je suis le meilleur au poker voilà tout ! déclara fièrement Kerner.

— Ce n'est pas ça ! Je n'arrive pas à me concentrer c'est tout !

Kerner distribua les cartes. Contrairement au vieux, il n'était aucunement tendu.

— Essayez de vous détendre, Herr Doktor.

— Me détendre ? aboya Ubermann. Nous approchons d'une civilisation qui jonglait avec les forces de la nature comme nous avec des jouets et vous me demandez de me détendre ? Deux cartes...

— Allons, vous exagérez. N'est-ce pas Miss Hapgood ?

— Hmpf ! siffla-t-elle comme un serpent à sonnette.

Sophia !

La jeune femme était assise sur le lit, immobile et muette, ce qui n'était pas pour déplaire à certains. Indy ne put s'empêcher de soupirer de soulagement. Il l'avait enfin trouvée. Maintenant restait à découvrir les pierres.

— Comment expliquez-vous le secret de l'orichalque Kerner ? Ou bien celui des disques de pier... OU AVEZ-VOUS MIS LES PIERRES ?!

Indy n'aurait pas eu besoin de coller son oreille pour entendre ça !

— Calmez-vous, elles sont justes derrière vous, dans le coffre blindé, derrière le tableau. Le coup classique quoi ! ... Full aux as par les rois.

Ubermann jeta violemment les cartes sur la table en jurant :

— Au diable ! Je n'ai qu'un brelan de dames !

Pendant ce temps, Indy méditait. Bien sûr, il connaissait à présent l'emplacement exact des disques mais sans la combinaison du coffre il avait bien peur de...

Ubermann se tourna vers le tableau et le souleva pour examiner le coffre de plus près. Il semblait sûr et solide.

— Quelle est la combinaison ? demanda-t-il.

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, Herr Doktor.

— Je vous dis de me donner la combinaison, répéta-t-il plus nerveusement.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous le dis. C'est une raison, non ?

Jones derrière la porte ne ratait pas une bricole de la conversation. Ces deux clowns étaient sur le point de lui faciliter grandement la tâche. Comme si eux même ne voulaient pas de la victoire.

— D'accord, dit le grand blond. Le code est...

Ce type hésitait encore.

Crache le morceau, espèce de...

— ... trois tours à droite, deux tours à gauche et un tour à droite.

— Trois, deux, un, hein ? répéta le docteur. Bon à savoir.
 Ca tu l'as dit bouffi !

— Vous savez Doktor, j'en ai marre de jouer aux cartes. Si on s'amuseait plutôt avec la demoiselle Hapgood ? Bien qu'Américaine, elle est plutôt jolie fille...

A ces mots, Sophia se jeta au visage de Klaus Kerner, lui enfonçant ses ongles dans le cou et le griffant violemment. L'Allemand cria, et repoussa brutalement ce tigre enragé contre la porte.

Il sortit son arme et la pointa vers Sophia. Son regard était plein de haine et Kerner en avait presque la bave aux lèvres. On se demandait à présent lequel était le plus enragé des deux.

— Cette fois, c'en est trop ! Laissez-moi abattre cette chienne en chaleur !

Indy n'aimait pas du tout la tournure des événements. Il allait la tuer !

Mais Ubermann s'interposa entre eux deux.

— Non Kerner, dit-il en rigolant, c'est hors de...

Sophia, apparemment toujours sur ses gardes, lui sauta dessus à son tour, l'envoyant cogner son vieux crâne contre la table.

Kerner alla relever le vieillard, et il ne pouvait s'empêcher de sourire insolemment. Il l'avait bien cherché cet idiot.

Ubermann à moitié groggy se releva avec son aide, tout étonné de ce qui venait de lui tomber dessus. Ses lunettes n'étaient plus qu'un amas de verre brisé.

— Salope ! Tuez-la, Kerner !

— Avec plaisir... Depuis le temps que j'attendais ça.

Non !

Kerner pressa la détente...

Indy n'interviendrait pas. Il était le dernier espoir de l'humanité. Il ne pouvait se permettre de se faire prendre maintenant. Mais rien ne pourrait empêcher ses larmes de couler...

Mais non... Il n'y avait rien eu, pas la moindre détonation ni rien du tout d'autre !

— Alors qu'attendez-vous imbécile ! grinça Ubermann.

Il pressa encore une fois la détente. Encore une fois rien du tout.

Kerner ricanait :

— Plus de balle... J'ai trop tué dernièrement !

Sophia souffla de soulagement. Elle avait peut-être plus de chance qu'elle ne le pensait...

Kerner appuya sur la sonnette d'un Interphone :

— Venez chercher Miss Hapgood. Il est grand temps de nous débarrasser des choses inutiles, déclara Kerner sans jamais la quitter un instant des yeux.

— Bien, lui répondit une voix. Nous arrivons tout de suite.

Kerner prit Sophia par le bras et l'obligea à s'asseoir sur le lit.

— Qu'allez vous faire de moi ? questionna timidement la captive.

— Puisque le destin a voulu que la dernière balle de mon revolver se soit fichée dans le ventre de ce pauvre Jones...

Ou plutôt dans le dialogue perdu...

— ... et que je n'ai pas envie de me salir les mains en vous étrangeant sur le champ...

Elles sont déjà pleines de sang, avorton...

— J'ai décidé de vous faire TORPILLER.

Torpiller ?

— Très bonne idée, Kerner ! s'exclama Ubermann. Le seul inconvénient c'est que ça polluera l'océan entier !

— Mais on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, n'est-ce pas ?

Les deux compères se mirent à rire aux éclats. Indy dût momentanément retourner se cacher, lorsqu'un garde, petit, gras, mais armé d'une lourde sulfateuse, s'approcha de la porte de la cabine. Il entra et reçut les ordres de Kerner.

— Emmenez-la dans la salle des torpilles et faites-lui comprendre ce que peut ressentir un missile lorsqu'il est lancé. Compris soldat ?

Le sourire sournois de l'homme suffit amplement à Kerner comme réponse.

L'homme la prit par le bras et sortit. Sophia résignée ne tenta même pas de se dégager. Épuisée, elle acceptait sa mort courageusement.

Elle serra fortement de ses mains le collier atlante qu'elle portait depuis si longtemps, implorant Nur-Ab-Sal de lui venir en aide. Si elle ne croyait pas en Dieu, elle croyait en l'Atlantide... donc en Nur-Ab-Sal. Mais alors qu'ils s'approchaient de la mort, la salle des torpilles, une seule idée l'obséda : peu lui importait l'Atlantide et ses habitants, elle ne pensait plus qu'au seul homme qu'elle ait jamais aimé...

— Indiana... marmonna-t-elle en soupirant.

Le soldat ouvrit un des tubes de torpille.

— Votre voiture est prête Mademoiselle ! ironisa-t-il.

Ils étaient tous les deux de dos. S'il ne faisait pas trop de bruit Jones pourrait peut-être assommer le nazi sans qu'il ne se rende compte de quoi que ce...

— Indiana ! s'exclama Sophia radieuse en l'apercevant derrière l'Allemand.

— Jones ne peut plus rien pour vous.

... soit. Idiote ! L'Allemand se retourna par instinct et recula surpris en retrouvant face à lui le capitaine du sous-marin.

— Capitaine ? Je ne vous ai pas entendu rentrer.

Tout à coup le visage étonné du soldat prit une expression sévère.

— Vous n'êtes pas le capitaine Füller ! Qui êtes-vous ? (il pointa son énorme mitraillette sur sa poitrine) J'espère que votre voix et votre nom me plairont.

Indy pris de panique n'eut que le temps de jeter un coup d'œil à droite et à gauche avant de réagir. Il remarqua un seau de métal renversé aux pieds de Sophia. Une idée surgit dans sa tête.

— Je m'appelle Seau-crate ! dit-il faisant des signes à Sophia.

— Quoi ? fit l'Allemand.

Indy soupira : elle n'avait rien compris et était restée immobile et surprise par ses paroles apparemment dénuées de sens.

— A propos soldat, Madame vous a-t-elle prédit un avenir ab-seau-lument nul ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? meugla l'Allemand. Vous êtes ivre ou quoi ?

Impuissant, Indiana fixait Sophia. Celle-ci n'avait toujours pas bronché. C'était pourtant clair non ? Enfin...

— Tu ne crois pas qu'il serait temps que Nur-Ab-Seau entre en action maintenant ? s'exclama-t-il de plus en plus exaspéré.

— Cette fois-ci j'en ai assez ! cria le soldat armant son arme.

Sophia, bien sûr, n'avait toujours pas compris.

Elle est aussi vive qu'une tortue... songea Indy.

— Ramasse ce seau, merde ! cria l'archéologue.

Enfin, Sophia réagit. S'emparant du seau, elle assomma l'homme en le lui abattant sur la nuque. Mais le garde n'était pas complètement K.O.. Il envoya un coup de crosse dans le ventre d'Indy pour le repousser. Mais le coup était trop faible aussi, et Indy put se jeter sur l'arme de son adversaire, tentant de la lui arracher des mains. Les deux hommes se débattaient comme deux taureaux endiablés, chacun essayant de retourner l'arme vers l'autre. Sophia, seau à la main, tenta à son tour de se jeter dans la mêlée lorsqu'une détonation retentit soudain. Un silence malsain régna quelques micro-secondes, puis le corps sans vie du soldat Allemand s'effondra lourdement au sol. Il n'avait sans doute pas digéré cette maudite balle, figée dans sa gorge.

Jones regarda Sophia. Lui, laissa tomber la mitrailleuse, elle, son seau et ils coururent s'embrasser. Indy caressa ses cheveux roux et la regarda tendrement droit dans les yeux. Il aurait voulu lui dire qu'il l'aimait mais une fois encore une autre phrase qu'il n'avait pas préméditée sortit de sa bouche :

— Tu es plutôt lente à la détente ma vieille.

Elle essuya le sang qui coulait de l'arcade gauche de son sauveur avant de lui répondre.

— Et toi, tu fais les plus mauvais jeux de mots du monde chéri... (elle l'embrassa encore)

Mais... et ta blessure au ventre ? Et comment es-tu monté à bord...?

— Plus tard. On a du boulot.

Il se pencha sur le corps immobile du soldat et le tira par les bras.

— Aide-moi plutôt à soulever ce gros tas.

Elle s'exécuta.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Ce qu'il te réservait : le foutre dans le tube des torpilles et lui faire visiter le royaume de Poseïdon.

Une fois le corps à l'intérieur, Indy referma le tube des torpilles et s'approcha du boîtier de commande.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda Sophia intriguée.

— Je veux que Kerner te crois morte. En entendant le bruit et les secousses de la torpille il pensera que ce soldat t'a appris à nager. Et puis un mort à bord, ça porte malheur il paraît.

Décidément sa mère avait vraiment, franchement raison : c'était bien lui le MEILLEUR et ce n'était pas un de ces ploucs de nazis, Kerner ou Ubermann qui pourrait le stopper dans sa quête.

« Nous approchons de la cité. Nous approchons de l'Atlantide » criait une voix allègre à l'Interphone. Tout le monde à bord frétillait d'impatience, mais la rigueur allemande se reconnaissait dans la préparation de ce débarquement.

Kerner, toujours froid d'habitude, était sûrement le plus excité. Il ne cessait de crier à son homologue : « Ca y est, nous y sommes ! Nous y sommes ». Espiègle comme un écolier !

Le vieil Ubermann par contre, se maîtrisait plus ou moins. Mais un œil averti pouvait tout de même déceler un sourire mesquin plein de sous-entendus. « Calmez-vous Kerner... » vint-il lui murmurer avec le plus grand des self-control.

Kerner mit sa veste d'officier et se recoiffa rejetant dignement sa frange blonde en arrière. Ubermann nettoya les verres de ses lunettes. Enfin les compères se fixèrent un bref instant, souriant malignement, et se serrèrent chaleureusement la main.

— Nous l'avons trouvé mon cher Kerner ! Nous l'avons trouvé !

Cette fois, le vieux se lâchait complètement. Et Kerner ne l'avait jamais vu dans un tel état d'excitation. Il était donc humain finalement...

— Allons-y, fit Ubermann, je veux être le premier à poser pied dans la cité !

— Attendez Doktor : les disques.

— Oh, suis-je bête !

Kerner s'approcha du coffre et entra la combinaison. Il répétait à voix haute ses gestes, comme pour les savourer :

— Trois tours à droite, deux tours à gauche, un tour à droite...

De la cabine du capitaine, Sophia admirait avec passion la cité d'Atlantide. En fait, la cité se trouvait à l'intérieur d'une sorte de sas gigantesque. Jamais elle n'aurait imaginé l'Atlantide de cette manière mais qu'importe...

Jones s'était éclipsé depuis au moins une bonne heure, l'abandonnant dans la cabine du capitaine. Il lui avait dit qu'il allait « chercher des pizzas »... Qu'Indy soit cinglé n'était pas

nouveau alors elle n'avait rien ajouté à ses déclarations. Par contre il lui avait aussi dit qu'il reviendrait bientôt, mais ce « bientôt » ressemblait toujours plus à un « bientôt ». Elle avait confiance en lui, mais elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour lui.

Des bruits de pas. Quelqu'un s'approchait de la cabine. Indy ? Peut-être bien, mais peut-être pas... La jeune femme prit l'arme que lui avait confiée Indiana et partit se cacher dans le placard. Le même où était enfermé et bâillonné depuis un moment le vrai capitaine du sous-marin.

— Je vous prie de la fermer capitaine... demanda gentiment la jeune femme, l'arme pointée entre ses deux yeux.

Füller ne parlait pas un mot d'anglais, mais dans le cas présent il n'eut aucun mal à comprendre Sophia.

La porte s'ouvrit. Sophia retint son souffle, plaquant l'arme sur sa poitrine.

— Sophia ?

Cette voix protectrice pouvait se reconnaître parmi des milliards d'autres. Aucun doute, c'était bien Indy.

Elle sortit de son placard, piétinant le capitaine et se jeta dans ses bras.

— Ouah ! Ca c'est un accueil ! s'exclama l'homme heureux.

— Où étais-tu passé pendant tout ce temps ?

— Ah oui ! (l'archéologue tout souriant retira des objets de son sac) Voilà les « pizzas ».

— Les disques de p...

Jones était tout sauf un vaniteux. Mais son sourire toujours plus béat montrait bien qu'il était extrêmement fier de lui. Avant qu'elle n'ait eu le temps de lui poser la question, il la renseigna sur son exploit :

— C'est comme pour la pêche : il faut beaucoup de patience. Attendre, attendre et toujours attendre... jusqu'à ce que nos deux amis se décident d'aller faire un tour hors de leur cabine. Puis finalement crocheter, avec grande facilité cela dit en passant, la serrure de leur porte et enfin subtiliser les disques de pierre dans le coffre, plus faible que fort...

— Je me demande pourquoi ils sont sortis de leur cabine, remarqua Sophia.

— Parfois, même pour la race supérieure : quand faut y aller faut y aller !

Et dire qu'il avait le culot de faire de l'esprit à un moment pareil... S'il voulait emballer Sophia, ça marchait à merveille. Elle rit de sa remarque, ce qui n'était pas si mal. Mais ensuite, Indy prit une expression beaucoup plus sévère.

— Dès qu'on arrive dans la cité, on sort et on va se cacher dans un coin en attendant que ça se tasse un peu. Si les Allemands sortent du sous-marin avant nous je ne donne pas cher de notre peau. Quand mon ami Kerner découvrira la disparition des disques, ça risque de le mettre en pétard... Il va sûrement faire fouiller tous les passagers avant de permettre à quiconque de descendre.

Il ouvrit le placard où se trouvait le capitaine et reprit ses affaires : blouson en cuir, chapeau, fouet et sac en bandoulière. Il était prêt.

— L'Atlantide est dans un sas, fit remarquer Sophia. On devrait pouvoir y respirer sans problème.

— C'est étrange... Comme si les Atlantes avaient pu prévoir leur destin.

— Mais ça risque d'être quand même sacrement humide là-dedans.

— C'est pas le pire : il doit y faire plus noir que dans les ténèbres. J'espère que je trouverai un « interrupteur atlante ».

— Pardon ?

Il se retourna vers elle. Il avait oublié qu'elle n'était pas à ses côtés dans le labyrinthe de Minos.

— Tu verras, reprit-il, c'est épatant.

— On dirait le slogan d'une réclame à la radio...

Jones ajusta son chapeau et termina de se rhabiller. Ses vêtements étaient usés et sales. Son pantalon laminé était bon à jeter. Sans parler des taches de sang sur sa chemise (un peu du sien, mais surtout de celui de ses ennemis) qu'il avait rapportée de Londres lors de son dernier voyage au Royaume-Uni. Par contre, son blouson de cuir et son feutre étaient toujours bons pour le service. Comme Jones, ils semblaient indestructibles.

Sophia le reluqua de la tête au pied, avant de laisser échapper un petit rire.

— Quelle allure !

— Quoi ? meugla l'archéologue un peu vexé.

— On dirait que tous les châtiments du monde te sont tombés dessus.

— On... « dirait », tu dis ?

Sophia ricana de nouveau, suivi par Indiana. Ce dernier rajouta :

— Alors tu comprendras, j'espère, si je te demande de faire la vaisselle à ma place ce soir !

Le sous-marin venait de s'amarrer dans une sorte de port de l'Atlantide. Ils avaient débarqué dans une salle gigantesque mais dans la pénombre la plus complète. Les Allemands, à l'aide de leurs puissantes torches, ne mirent pas longtemps à trouver un petit orifice si familier. Ils insérèrent sans tarder une perle d'orichalque, ce qui eut pour conséquence d'illuminer toute la cité de sa lumière si pure. La même clarté de celle du labyrinthe de Knossos. La source de celle-ci provenait de grandes spirales incrustées dans les murs de toutes les pièces de l'Atlantide. On aurait dit d'énormes néons.

Après la perte des disques de pierre Kerner et Ubermann ne pouvaient plus être aussi joyeux qu'ils l'auraient souhaité. Ils ne cessaient de se disputer comme chien et chat. Le respect de Kerner envers Ubermann semblait se dissoudre progressivement.

— Je n'arrive pas à croire que vous avez perdu les pierres ! rageait Ubermann.

Sa voix rocailleuse semblait résonner dans chaque entrailles de la cité !

— Nous les retrouverons, lui répondit Kerner. Nous ne pouvons pas nous permettre de ruiner notre expédition à cause d'un misérable voleur parmi nous.

Kerner avait commencé à faire fouiller tout l'équipage ainsi que le sous-marin. Personne n'était autorisé à sortir, sauf les premiers fouillés qui avaient trouvé le moyen d'éclairer la cité. Mais ils n'avaient toujours pas fouillé la cabine du capitaine. Ni son placard... Bref, jusqu'à maintenant, personne ne se doutait qu'Indiana Jones était encore de la fête.

Pendant que les Allemands s'occupaient de leurs petits ennuis, Jones et Sophia en profitaient pour prendre un peu d'avance. Ils marchaient dans les couloirs de l'Atlantide. Cette simple pensée rendait fou l'archéologue Américain. Pas seulement parce que l'Atlantide n'était censée être qu'une légende inventée par un fou à l'imagination trop fertile, mais aussi parce qu'ils se trouvaient actuellement au fond d'un océan. Et on y respirait comme en plein air... La logique de leur monde disparaissait dans cet univers trop avancé pour son époque. L'Atlantide leur réservait de très nombreuses surprises. Dommage, qu'en général, Indy les détestait. Incroyable, tout de même : il n'y faisait même pas humide. Au contraire, les couloirs de l'Atlantide dégageaient un étrange courant d'air chaud.

La cité malgré son grand âge était à peine endommagée. Rien à voir avec Pompei, Rome ou n'importe quelle ville antique. Bien sûr les ruines ne manquaient pas ici, comme de nombreux murs effondrés ou des colonnes brisées mais tout ceci paraissait plus dû à la catastrophe qu'à la dégradation du temps.

Les parois n'avaient pourtant rien d'exceptionnel, tant au point de vue esthétique que matériel. De la roche, tout simplement, décorée de quelques peintures. Mais la plupart des murs étaient vierges de toute décoration. Les peintures avaient un peu plus souffert que le reste et grand nombre d'entre elles étaient à demi-effacées. Mais leur grande qualité témoignait toujours d'une grande intelligence et d'une avance inimaginable sur les autres civilisations de la même époque. Et dire que tout archéologue criait au chef d'œuvre avec les

peintures préhistorique de nos ancêtres ! Autant comparer un dessin d'enfant avec celui d'un grand maître de la peinture.

— Fascinant, s'exclama soudain Jones. Nous sommes à une grande profondeur et pourtant la pression de l'air empêche l'eau d'entrer. Comment est-ce possible ?

— Bienvenu dans l'Atlantide, Indy.

— L'Atlantide ? (il fit une moue perplexe) Pas sûr...

— Tu n'avoueras jamais tes erreurs toi !

— Je suis un scientifique...

— ... et un scientifique ne se base que sur les faits, je sais tu me l'as assez répété. Et comment tu appelles ça ?

Il regarda autours de lui :

— De la folie.

Ils continuèrent à avancer le long du grand couloir principal. Ils pressèrent un peu le pas, les Allemands ayant enfin décidé d'explorer à leur tour la cité. Il ne fallait plus traîner à présent : ils étaient talonnés de près.

Si Platon disait vrai et que l'Atlantide se composait de trois cercles concentriques, ils se trouvaient encore à l'extérieur de la cité, sur son port pour être exact. Ou bien dans une sorte de banlieue.

Sophia freina devant un grand buste pratiquement intact.

— Regarde Indy ! C'est magnifique !

Indy la prit par l'épaule et la fit se retourner vers sa droite.

— ...alors je me demande ce que tu vas penser de ça ! fit Jones le regard fasciné.

Ils se trouvaient devant une gigantesque porte de bronze, ornée de magnifiques sculptures. Elle mesurait plus de 15 mètres de haut et était entourée de deux énormes statues sentinelles à cornes encore plus grandes. Et ces dernières ne servaient pas uniquement de décoration : une lourde chaîne dépassait de leur bras et servait à soulever l'immense porte. Au pied de l'une d'elles reposait un axe, prêt à accueillir les disques de pierre, après tant d'années. Mais Jones n'avait aucun doute : le mécanisme marchait sûrement encore.

— Je crois qu'on vient de trouver l'entrée de la cité, déclara Indy. On va pouvoir visiter le premier cercle de l'Atlantide.

— Si on parvient à ouvrir cette porte, fit remarquer Sophia. Tu as les clefs ?

— Oui : les trois mêmes.

Il déposa les disques à leur emplacement prédestiné. Puis il répéta un passage du dialogue perdu :

— « *L'ultime porte s'ouvrait aux esprits contraires* ».

Il se doutait bien de cette signification énigmatique : d'après lui il n'avait qu'à disposer les disques dans le sens inverse habituel. Sophia confirma son idée. Le bon signe de la pierre solaire passa donc du « soleil de midi » au « soleil des ténèbres », la pierre lunaire fut placée sur « la lune nouvelle » au lieu de « la pleine lune » et enfin il fit tourner le disque terrestre sur le signe opposé de « la mer d'orient », c'est à dire « la mer d'occident ». Puis, sûr de ce qu'il faisait, il mit sa main sur la petite cheville de l'axe. Il fut alors stoppé par Sophia.

— Tu permets que je m'en charge ? lui demanda-t-elle.

— Mais... marmonna-t-il.

— Dis donc ! Tu n'as jamais entendu l'expression : « les femmes d'abord » espèce de mufle ?

— Je...

— Et puis comme ça tu ne pourras pas dire que je n'ai rien fait pour t'aider dans cette aventure.

Jones soupira avant de lui donner son feu vert, non sans amertume.

Sophia Hapgood appuya fermement sur l'axe. Immédiatement après, la lourde porte fut soulevée par les lourdes chaînes tirées par les sentinelles.

— Y a pas à dire : ces Atlantes adorent les mécanismes tape à l'œil, dit Jones.

Mais Sophia ne l'écoutait plus : elle s'était précipitée dans le premier cercle de la cité. Etrange... elle avait l'impression de connaître cet endroit...

Indiana récupéra les disques avant de la suivre. Tout comme elle, il ne remarqua pas la soudaine clarté du médaillon de Sophia. Sa forme aussi venait de changer : on aurait dit une petite tête de diable. Rien d'alarmant jusqu'à présent. Mais il valait mieux pour eux remarquer ce détail dans les plus brefs délais. Sinon...

Chapitre 11

Le premier cercle de la cité ne comportait pratiquement que d'innombrables pièces vides et, il fallait bien l'avouer, totalement inintéressantes par rapport à ce qui les attendait. Indiana conclut que celles-ci devaient être des sortes d'appartements Atlantes. Son idée fut renforcée à la vue de restes de meubles faisant fort penser à des lits.

Ce cercle avait été entouré d'une longue voix ferrée. Indy et Sophia retrouvèrent une sorte de train tirant d'innombrables wagonnets complètement disloqués par des éboulis de roches. Incroyablement des squelettes en bon état étaient toujours assis dans les wagons. Ils auraient pu se briser au moindre contact. Puis l'Américain arriva devant un nouveau mystère inexplicable : qu'étaient donc ces curieux ossements renfermés dans de grandes cages ? Les squelettes étaient bien plus petits que ceux d'humains et leur crâne... avait un grand museau... et des cornes... ?

Des veaux humains ?

Était-ce une race d'animal maintenant éteinte ? Après tout, on disait bien que les dragons avaient réellement existé. Mais si la bonne mémoire de Jones ne lui faisait point faux bond, nulle part dans le dialogue perdu Platon n'avait mentionné l'existence de ces... choses. Se pourrait-il bien que...

— Non, impossible ! se refusa d'admettre l'archéologue.

— Quoi ? demanda Sophia.

Indy sortit le dialogue perdu de sa poche intérieure. Il frissonna à la vue du trou causé par la balle de Kerner. C'était un petit calibre, mais ça aurait pu le tuer en fait. Nerveusement il tourna les pages du bouquin pour s'arrêter à la dernière partie qu'il avait jugé bon de retenir. Il se mit à lire à haute voix de façon morne et monocorde :

— « ... alors que les eaux engloutissaient leur ville, les rois de l'Atlantide tentèrent de contrer le destin. Sachant que les mortels ne pourraient jamais régner sur les mers, ils créèrent un colosse, qui, avec 10 perles, les rendrait aussi puissants que les dieux. Nur-Ab-Sal était de ces rois. C'est lui, d'après les sages de l'Égypte, qui envoya des hommes dans le colosse, créant, par accident, des... »

Il s'arrêta un bref instant et inspira bien profondément. Il se défendait de croire ce qu'il lisait en ce moment. Puis il reprit :

— « ... créant, par accident, des monstres à cornes, alors que les sphères célestes étaient bien alignées ».

Il s'assit le regard vide. La peur de croire en l'impossible. Mais la vérité venait enfin de lui sauter aux yeux.

— Alors c'est ça que les Allemands cherchaient vraiment. Ce n'était pas la technologie Atlante ou son orichalque qui les intéressait vraiment. Ce qu'ils voulaient c'est ce COLOSSE. Tu te rends compte Sophia ! Hitler veut devenir un DIEU !

Elle vint s'asseoir à ses côtés.

— Indy : j'ai toujours cru en l'Atlantide mais je ne crois pas que ses habitants, aussi avancés furent-ils, aient pu réussir à créer une « fabrique de dieux » ! C'est impossible !

— « Impossible » ! cria Jones avec colère. Rien ici n'est censé l'être. Rien du tout !

— Je dois avouer que...

Indy se prit la tête entre les mains. Sophia tenta d'être un peu plus optimiste que lui :

— Platon n'a pas vraiment précisé si les Atlantes ont réussi à obtenir autre chose que des monstres à cornes. Peut-être que ça ne marche pas ?

— Peut-être, en effet... Mais peut-être pas. (il la prit par les épaules :) Il ne faut pas, je répète, il ne faut absolument pas que les Allemands s'emparent du Colosse tu m'entends ? S'il existe, nous devons le trouver avant eux.

— Ca me va. Mais après ?

Indy détourna le regard de la médium.

— Nous n'aurons pas le choix : il faudra le détruire à jamais.

Kerner et ses hommes avaient à leur tour pénétré le premier cercle de l'Atlantide. Le grand blond avait envoyé une équipe de dix personnes à la recherche d'Indiana Jones. Leurs instructions étaient claires : extermination. Le capitaine Füller que les soldats avaient finalement retrouvé alors qu'ils recherchaient les disques de pierres, leur avait expliqué qu'un « maudit yankee » l'avait agressé juste avant l'immersion du sous-marin en partance vers la cité perdue. Kerner n'eut aucune peine, à la description donnée par Füller, à reconnaître le coupable. Seul Jones pouvait porter une tenue aussi ridicule. Et lui seul pouvait être aussi hargneux et fou pour s'opposer à eux dans leur glorieuse mission. Le capitaine lui apprit aussi qu'il était parvenu à sauver sa compagne de la noyade et s'était emparé de « curieux cercles en pierre ». Au moins, maintenant il connaissait le voleur...

Kerner fut le premier à l'avouer : sous-estimer Indiana avait été une grande erreur de sa part. Pourtant il imaginait mal comment ce bâtard avait pu commettre de tels exploits avec une balle dans le ventre. Etait-il immortel ? Kerner commençait à le penser. Mais une chose était sûre : il n'était pas blessé. Et pourtant il lui avait bien tiré dessus ? A cette distance il n'avait pu rater sa cible.

Il ricana. Ubermann à ses côtés le regarda d'un air sévère.

— Il n'y a pas de quoi rire, pauvre idiot ! Par votre faute, Jones est encore ici pour nous mettre des bâtons dans les roues !

— Allons Doktor, rétablissez votre calme je vous prie. Plus le temps passe et plus cet Américain me fascine. Son obstination n'a d'égale que notre soif de pouvoir.

Et Dieu sait si elle était grande !

— Il vous « fascine » ? Ai-je bien entendu ? La conquête du monde n'est pas un stupide jeu, Kerner. Si par votre faute nous échouons, le Führer ne vous le pardonnera pas !

— De quoi avez-vous peur Doktor ? Il est tout seul avec cette catin d'Hapgood. Nous sommes une cinquantaine et bien armés. Et puis un peu de piment dans la vie ça ne fait pas de mal non ?

Kerner ne s'apercevait pas qu'il retombait dans la même erreur. Pour lui, malgré ce qu'Indy avait pu endurer, ce n'était qu'un homme. Rien de plus.

Ubermann le regarda tristement :

— Vous êtes pathétique mon ami, lui déclara-t-il. Vous continuez à le sous-estimer. Cet homme est plus qu'un simple adversaire. Il est plus grand et plus fort qu'une montagne !

— Ubermann s'éloigna de Kerner et s'approcha d'une statue-robot à moitié détruite qui encombra le sol.

— Regardez ça. Toutes ces statues sont en réalité des robots. Qui aurait cru que les Atlantes étaient si évolués ?

Kerner se rapprocha du vieil homme.

— Doktor... Je crois qu'il est grand temps de raser la montagne et de la rendre aussi plate qu'une plaine. Si vous voyez ce que je veux dire...

Ils se trouvaient dans une pièce importante. Sophia en était persuadée, au même titre qu'Indiana. Ils avaient pénétré dans une salle immense abritant une pyramide de style Inca.

... Ou plutôt de style atlante, peut-on affirmer maintenant.

Des sortes de cheminées étaient disposées le long des marches de la pyramide. Une drôle de pyramide d'ailleurs : elle était faite d'énormes rouages, formant un mécanisme d'une complexité rare.

Les Atlantes étaient plus bricoleurs que moi !

Sophia monta au sommet pendant qu'Indy observait en bas une statue, la bouche grande ouverte, tendant un bol dans ses mains. La soucoupe contenait...

— Des éclats d'orichalque ?

Indiana remarqua ensuite une espèce de grand lavabo avec un étrange robinet en forme de tête de poisson. Dans le lavabo, une coupe.

Celle-là n'est pas celle d'un charpentier !

La tuyauterie menait derrière le premier cercle. Lorsqu'Indy tourna la tête du poisson, de la lave en fusion émergea de sa bouche manquant de lui calciner la main. Elle se déversait dans le gobelet.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Sophia du haut de sa pyramide.

— Un robinet... répondit nonchalamment l'archéologue.

— Oh chouette !

— Si c'est pour boire, je ne crois pas que ce soit vraiment potable.

— En fait, j'aurais surtout besoin de me nettoyer le visage de toute cette crasse.

— Ca serait sûrement efficace mais... je te le déconseille. C'est un robinet de lave.

— De la LAVE ?

— Ouais. En fusion.

Impossible, songea une fois encore le scientifique Américain. Ceci indiquait qu'elle provenait de quelque part dans le second ou troisième cercle. Après tout ce temps ?

Sophia le sortit soudain de sa méditation.

— Hé, la belle aux bois dormant ! J'ai trouvé un entonnoir ici !

— Ah oui ? s'exclama Indy. Et sais-tu à quoi sert exactement un entonnoir ?

— Et bien heu... à verser des liquides je pense.

— Précisément ! Et le seul truc liquide dans cette pièce c'est ça !

Il indiquait le gobelet rempli de lave. Il s'en empara, heureusement la coupe était hermétique, et se précipita vers le sommet de la pyramide où se trouvait l'entonnoir.

— Ne t'en renverse pas dessus, se répétait-il. Ce machin fait plus que des tâches...

Il y déversa tout le contenu.

— Tu es sûr de ce que tu fais ? demanda Sophia inquiète.

— Est-ce que je t'ai déjà déçue ? répondit ironiquement l'archéologue.

Tout à coup l'édifice émit un bruit fracassant. On aurait dit une explosion volcanique ! Les cheminées laissaient échapper une épaisse fumée noirâtre alors que le mécanisme de la pyramide se mettait en marche.

Jones surpris d'une telle réaction de la machine attrapa sa compagne et descendit les escaliers à toute vitesse. Il rata d'ailleurs la dernière marche et se percuta le menton contre un poteau mal placé. Foutue journée ! Foutue vie, même.

Au bout d'une trentaine de secondes la pyramide cessa son terrible boucan et le calme revint. Mais à part l'effroyable fracas et cette maudite fumée encrassée, que s'était-il passé ?

Sophia, le visage noir prit la tête d'Indiana entre ses mains.

— Je n'ai toujours pas répondu à ta question charlatan. La réponse est...

La statue du bas de la pyramide cracha alors une dizaine de perles d'orichalque dans sa soucoupe.

— ... non ! Absolument jamais mon amour !

Elle l'embrassa goulûment.

— Ca c'est une sacrée bonne réponse ! plaisanta l'homme comblé.

Il s'empara sans plus attendre des perles toutes fraîches. Ou plutôt chaudes : on sentait encore l'essence même de la lave qui les avait conçues.

— C'est une machine fabricant de l'orichalque ! s'exclama Sophia. C'est à peine croyable. Indy ne répondit pas. Il ramassa une longue tige de fer, le reste d'un robot détruit.

— Bon. Au travail, dit-il.

— Je te demande pardon ?

— Détruisons cette machine au plus vite. Les Allemands ne vont pas tarder à rappliquer ici. S'ils arrivent à la faire marcher...

Des voix résonnèrent dans les couloirs de la cité. Ils étaient DEJA là.

— Bon sang ! s'exclama Jones.

Il tira Sophia vers l'arrière de la pyramide. Il y avait une autre sortie. De secours, pourrait-on dire.

Deux soldats Allemands arrivèrent dans la salle. Kerner les talonnait.

— Vous êtes sûr que le bruit provenait de cette pièce ? demanda-t-il à l'un des jeunes soldats.

— Sans aucun doute, répondit celui-ci.

Kerner s'approcha de la fantastique pyramide.

— Tiens, tiens. Mais qu'avons-nous là ?

Kerner savait que si Jones était passé par-là et s'y était attardé pour faire fonctionner cette chose, ça devait être sacrement important. Le Colosse, peut-être ?

Il prit à part le second de ses hommes.

— Soldat, faites venir immédiatement le Doktor Ubermann. Dites-lui que nous avons trouvé une intéressante petite chose.

Indiana et Sophia courraient à vive allure dans une grande allée. Il leur fallait reprendre un peu d'avance sur leurs poursuivants. L'allée était remplie de grandes cages. Se trouvait-il dans une prison ? Criminel ? Un métier si vieux mais toujours à la mode... Indy aurait bien aimé voir la tête de l'Al Capone Atlante... Eh oui : aucune civilisation n'était parfaite.

— Il faut se hâter à présent. Il n'y a pas de médaille d'argent pour le second dans cette compétition !

Ni Sophia, ni Indy n'avaient encore remarqué que le collier qu'elle portait au coup depuis si longtemps brillait de plus en plus. La lumière des couloirs était tellement vive. Et ils étaient trop préoccupés à fuir pour remarquer ce genre de futilité. En bref : c'était le cadet de leurs soucis.

Jones s'arrêta brusquement.

— Pourquoi s'arrête-t-on maintenant ? demanda Sophia un peu essoufflée.

Indiana lui fit signe de se taire d'un geste brusque.

— Des pas... se contenta-t-il de lui dire. Reste ici, je reviens dans une minute.

— Non, attends un instant !

Mais il était déjà parti, la laissant toute seule dans ce grand couloir sinistre. Le sol était jonché de squelettes à moitié décomposés. Ce n'était pas vraiment romantique de sa part.

Elle mesura soudain les risques idiots qu'elle avait prit en venant avec Indy dans cette trop périlleuse aventure. Dire qu'elle avait insisté pour l'accompagner. A quoi pensait-elle ce jour-là ? Que la quête vers l'Atlantide était une franche ballade sans risque ? Lorsqu'elle avait laissé tomber Jones en Islande pendant cette fameuse expédition Jastro c'était justement à cause de sa façon de se comporter en super héros, en gamin, en inconscient. Il se croyait immortel. Elle avait eu tant de peine en le quittant car elle l'aimait. Elle avait eu beau se mentir pendant toutes ces années, mais les faits étaient là : elle l'aimait et n'avait jamais pu l'oublier vraiment. Aujourd'hui elle se trouvait de nouveau avec lui. Avec un homme que l'âge n'avait pas calmé : en fait, il n'était pas inconscient... juste fou à lier, cinglé, maso,

barjot ! Elle ne trouvait même plus les mots pour le définir. Qui d'autre qu'un fou aurait osé lutter seul face à l'une des plus grosses armées du monde ? Quand elle pensait à la manière dont il s'était introduit dans ce sous-marin... Maintenant elle comprenait qu'elle l'aimait pour ce qu'elle lui reprochait : sa folie, son courage. Maintenant, plus que jamais, elle se sentait prête à le suivre jusqu'au bout du monde.

— Halt ! fit une voix grave et masculine.

Ca ce n'était pas Indy... Elle se retourna brusquement. Un soldat à large carrure la menaçait de sa mitrailleuse. Oh non ! Quels idiots ! Les bruits ne venaient pas de devant mais de derrière ! L'écho les avait trompés tous les deux.

— Où est l'Amerikaner ? aboya le soldat.

— Je... je ne sais pas.

Le soldat pointa son arme sur sa gorge.

— Mon supérieur m'a donné l'autorisation de tuer, dit-il d'un ton fort agressif. Alors je vous conseille de ne pas me faire perdre mon temps.

Oh Indy, où es-tu donc passé ?

Il était là, dans un coin, à observer la scène avec attention. Indy ne pouvait pas s'approcher discrètement d'eux. Ils étaient dans un grand couloir vide, sans rien pour le cacher des regards. Il pourrait peut-être tirer d'ici ? Non. A cette distance, même un tireur d'élite risquait de manquer sa cible, et il ne voulait pas blesser Sophia. Pour résumer, pour changer, il se trouvait dans de beaux draps.

— Je vous le répète une dernière fois : OU est Jones ?

L'Allemand s'impatientait. Il ne bluffait pas : il allait la descendre de sang froid. Il fallait que Jones réagisse sans plus attendre. Réagir vite et bien, sinon Sophia serait bientôt aussi morte que ces milliers de squelettes qui jonchaient un peu partout la cité.

... C'est de ma faute ! songea-t-il alors.

En fait, ce couloir n'était pas totalement vide. Il se trouvait en son milieu une grande statue à cornes, un robot. Et il était tourné vers le soldat Allemand. C'est alors qu'Indiana se remémora l'un des passages les plus intrigant du dialogue perdu de Platon : « *...et il est dit que les Atlantes n'avaient ni chevaux, ni besoin de chevaux. L'orichalque, qui brillait comme le feu, leur fournissait leur puissance. Ils en fabriquaient de petites perles et l'utilisaient avec des statues qui s'animaient comme par magie* ».

Oui ! Sa seule chance de sauver Sophia se trouvait là, devant lui ! Donner la vie à cette statue. S'ils se trouvaient dans une prison, les Atlantes avaient sûrement construit des gardes ? Cette impressionnante sentinelle possédait un air si menaçant et féroce qu'il ne pouvait en être autrement. S'il l'activait, peut-être attaquerait-il le soldat ? Mais si elle l'attaquait lui ? Pire, elle pourrait s'en prendre à Sophia. Et s'il ne se passait rien ?

— Je ne sais pas où est « Jones l'Amerikaner » et même si je le savais, je ne vous dirais rien, répondit sobrement Sophia au nazi.

Elle était résignée à mourir.

— Très bien, fit l'Allemand, vous l'aurez voulu.

Il la gifla si fort qu'elle faillit perdre conscience. Puis il la fit s'agenouiller avant de la mettre en joue avec son arme. Elle ferma les yeux et marmonna rapidement une prière, la seule qui lui vint à l'esprit. Elle n'implorait ni Dieu, ni Nur-Ab-Sal mais...

— Indy, sauve-moi !

— Crève, race inférieure !

Son doigt allait presser la gâchette quand :

— Hé, je suis là, sale nazi !

— Jones !

Indy courut en direction du grand robot, l'Allemand déchargea sa mitrailleuse sur lui sans pour autant parvenir à l'effleurer.

— Sors de là, sale...

Jones jeta un coup d'œil rapide dans le couloir. La première partie de son plan n'avait pas mal fonctionné, et l'Allemand s'était complètement désintéressé de la jeune femme. Tiens ? Elle s'était immédiatement mise à l'abri... Elle commençait à comprendre les méthodes de son compagnon, semblait-il. Indiana tâta sa poche et sortit une perle d'orichalque. Comment ce truc fonctionnait-il ? Où se trouvait ce maudit orifice ?

L'Allemand se précipita vers le robot sentinelle tel un taureau sur un gros camion rouge de pompiers. Si l'Américain ne venait pas à lui, lui viendrait à l'Américain avec, détail subtil et non sans importance, une mitrailleuse rechargée à bloc.

Il arrivait sur le robot.

Je te tiens, songea-t-il alors.

Mais derrière, il n'y avait déjà plus personne.

La statue se mit à vibrer, ses yeux s'illuminaient et pointèrent vers le nazi paralysé.

— Mein Gott ! ne put-il que s'exclamer.

Le robot fit un pas vers lui réveillant les sens instinctifs de l'Allemand. Il lui déchargea tout le chargeur de sa mitrailleuse, l'endommageant fortement mais pas assez pour arrêter sa marche. Le soldat courut pour échapper à ce monstre mais la terreur lui faisant perdre de son agilité, tout tremblant il trébucha. Lorsqu'il parvint à se remettre sur pied, il était trop tard pour lui : le robot sentinelle le piétina de tout son poids. Il n'eut pas vraiment le temps de crier, ni même de souffrir, le robot lui ayant fait éclater la tête comme un ballon.

Sophia terrorisée par ce sanglant massacre ne put s'empêcher de hurler. Le robot se tourna vers elle puis s'en approcha. Ce qu'Indy redoutait allait arriver, cette chose allait la tuer aussi !

Indiana, dans le dos du monstre, se mit à tirer de son Webley. Il obtint à peu près les mêmes résultats que l'Allemand. La sentinelle détourna cependant son attention de Sophia pour se diriger vers l'Américain qu'il devait juger comme plus grande menace. Jones rechargea son arme à grande vitesse. Le robot, jusque là assez lent et pataud accéléra le pas et fondit sur l'archéologue.

— Oh merde...

Il n'aurait pas le temps de fuir. Il allait se faire écrabouiller ! Il trébucha à son tour, les pieds géants du monstre s'abattirent sur lui. Il roula entre ses jambes donnant un misérable sursis à sa pauvre vie d'aventurier. Il se retrouva dans le dos du terrible gardien. Et là, il tira dans sa nuque.

— Prend ça, saloperie !

Le robot se mit soudain à fumer puis à prendre feu. Jones courut se mettre à l'abri et attrapant Sophia au vol se jeta par terre. Le gardien explosa violemment envoyant des éclats de fer et de roche un peu partout dans le couloir. La chose était vaincue.

Indy se releva, aida Sophia à faire de même et après avoir vérifié qu'elle n'avait pas été blessée par un éclat, se dirigea vers les restes fumants de la sentinelle. Judicieuse idée que de tirer en plein dans le mécanisme de marche du gardien, juste dans l'orifice où il avait inséré sa petite perle, sur la nuque... Malheureusement, cette victoire sonnait une nouvelle fois creux pour lui : il venait de détruire un objet d'une valeur inestimable. Un objet rarissime... ce n'était plus qu'un tas de ferraille maintenant. Mais au moins, cela lui avait permis de sauver quelque chose d'encore plus important à ses yeux : la vie de Sophia.

Hum... Je préfère passer sur ce sujet brûlant...

Ils entendirent des voix. Les Allemands avaient entendu les coups de feu et l'explosion du robot. Jones tira Sophia à lui et ils coururent vers la sortie de la prison de l'Atlantide.

— Je t'ai manqué ? dit-il à Sophia encore toute bouleversée.

— Au pire, je préfère ta compagnie à celle des Allemands, répondit froidement la jeune femme.

— Charmante...

Ils s'arrêtèrent à un croisement. Jones jugea qu'ils avaient suffisamment distancé les Allemands maintenant.

— Je devrais te gifler ! cria sèchement Sophia à Indiana.

— Allons Sophia, ne te fâche pas !

— MOI FACHEE ?! TU M'AS LAISSEE TOUTE SEULE AVEC CE NAZI !

Indiana avait risqué sa vie pour la sauver. Il avait risqué d'échouer dans sa sainte mission pour ne pas la perdre. Il prit plutôt mal les paroles de Sophia et cria aussi fort qu'elle, sans se soucier d'être repéré par les Allemands.

— AH OUAIS ? BEN TU SAIS QUOI ? TU AURAS DU Y RESTER !

— D'ACCORD ! JE VAIS ME RENDRE AUX ALLEMANDS !

— BONNE IDEE !

— TRES BIEN !

— OK...

Silence.

Indy attira violemment Sophia vers lui. Leurs lèvres se joignirent.

Silence.

— Que s'est-il passé ? balbutia Sophia.

— Je ne sais pas trop... (il n'osait pas la regarder) Je crois que Nur-Ab-Sal m'y a forcé.

— Vraiment ?

Silence très bref.

Ils s'embrassèrent une fois encore, plus intensément que jamais. Ils se regardèrent alors dans les yeux. Ceux de Sophia pétillaient de vie. Ceux de Jones, de ras le bol mais aussi de tendresse.

— Il est dangereux ce Monsieur Sal, dit Sophia en lui faisant un clin d'œil.

— Ouais... se contenta de lui répondre l'archéologue. Bon, je crois qu'on ferait mieux d'y aller. Tu peux tenir ma main si tu as peur...

— Ne fais pas le malin, Jones.

L'esprit confus mais heureux, ils se remirent en route dans les longs couloirs de l'Atlantide. Ils savaient que d'autres dangers les attendaient un peu plus loin. Par contre ce dont ils ne se doutaient pas, c'est que le péril le plus mystérieux, se trouvait sur Sophia. Plus exactement dans son collier. Ses yeux jadis verts étaient devenus rouges, on aurait dit le regard du robot sentinelle fou, lors de sa mise en route. Enfin, après ces longs siècles d'attente, il était temps pour l'esprit de Nur-Ab-Sal de se manifester. Enfin, il retrouvait son royaume. Enfin avec l'aide de la femme mortelle il atteindrait l'objectif qu'il s'était fixé il y a si longtemps : la divinité. Enfin.

— Le deuxième cercle... fit Jones, quasi certain.

Lui et Sophia se trouvaient devant une porte, moins grande que la première à l'entrée de la cité mais grande quand même.

— J'espère qu'il sera plus accueillant que le premier, fit Sophia.

— J'en doute.

Des milliers de crabes étaient entassés sur la grande porte. Ils semblaient s'être fait un nid de la cité de l'Atlantide. Ils étaient tous énormes. Indy en aurait bien dévoré un ou deux... Mais il espérait surtout que la réciproque ne se produirait pas !

Jones et Sophia durent marcher dessus pour passer et cela pendant cinq bonnes minutes. Ils traversaient une grande galerie où la lumière n'arrivait pas très bien à s'imposer. Les « ampoules » Atlantes étaient pour la plupart brisées. Pourquoi ici particulièrement ? Peut-être que... non en fait c'était encore une fois un mystère. Et d'ailleurs tout le monde s'en moquait éperdument.

Les crabes montrèrent souvent leur mécontentement envers ces curieux visiteurs humains qui se permettaient de les piétiner, en leur pinçant à plusieurs reprises les jambes et tout ce qu'ils pouvaient attraper. L'un d'eux s'accrocha tellement à Indy, que ce dernier dut pour s'en débarrasser lui porter plusieurs coups de la crosse de son Webley.

Saleté de crabes, pensa-t-il. Comme si être coincés dans une cité censée ne pas exister, en train de faire une course contre la montre pour sauver l'humanité et supporter l'humeur de Sophia ne suffisait pas ! Ouais. Saloperie de crabes. Quand il rentrerait chez lui, il en boufferait une dizaine tiens.

Sophia prit quelques mètres d'avance sur Indiana, toujours agressé par les « saloperies » en question. Elle était arrivée au bout du tunnel des crabes. Elle se figea, contemplant, si l'on peut dire, le décor du second cercle. Sophia rit jaune. Était-ce vraiment ça l'Atlantide ? La merveilleuse cité dont parlait Platon ?

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda le professeur.

— Pas ce que je croyais... se contenta de répondre Sophia, la voix pleine d'amertume.

— Aïlle ! cria Jones pincé par probablement le plus gros crabe du monde.

— Dis-moi Jones : qui a inventé les égouts ?

— Les égouts ? Allons Sophia, tu ne sais même pas ça ? Ce sont les Etrusques bien sûr !

Sophia se tourna vers l'archéologue.

— On dirait bien que non...

Jones regarda autours de lui et compris l'énigmatique réponse de sa compagne : le deuxième cercle n'avait sans doute pas été construit pour y être habité. On aurait plutôt dit des égouts contemporains... les odeurs en moins. Le grand canal était large, mais était-il profond ?

— Platon a décrit un canal de ce genre, déclara Jones. Il doit certainement faire le tour de la cité.

— C'est impossible ! s'écria Sophia incrédule. Platon parlait d'immenses canaux s'étendant à perte de vue !

Sophia ne pouvait croire en cet Atlantide. Le sien était tellement plus beau, plus pur, plus... parfait. Elle commençait à perdre sa foi en Nur-Ab-Sal.

Jones posa un pied dans le canal. Juste un demi-mètre de profondeur.

— Viens. Ce n'est pas trop profond.

Jones se dirigeait vers une sorte de radeau. Il était curieusement...

— ... en forme de crabe ! fit Jones.

— Dououreux souvenirs hein ?

Indy monta sur le crabe, il aida Sophia à faire de même. Ils ne purent qu'exprimer leur surprise en découvrant qu'il était, tout comme la plupart des statues de la citée engloutie, un robot en pierre et en métal. Jones était un scientifique, comme il aimait d'ailleurs se le répéter de temps en temps, histoire de ne pas sombrer dans la folie, mais il ne comprenait rien au fait qu'un objet vieux de plusieurs siècles fait presque uniquement de pierre puisse flotter. Puis, après avoir tenté en vain d'expliquer un tel phénomène, il se rendit finalement compte que c'était bien la dernière chose qui le préoccupait ces derniers temps. En fait s'il y avait bien une chose en ce monde déjanté dont il se moquait vraiment c'était bien la physique Atlante.

Par contre, comme Sophia venait de le lui rappeler, si c'était encore un robot, il devait forcément y avoir un petit trou quelque part, prêt à accueillir l'habituelle perle d'orichalque.

— Voilà., dit Sophia en indiquant l'œil droit du crabe.

Jones sans attendre inséra la perle. Immédiatement, le crabe-radeau se mit à vibrer en émettant un son rappelant le moteur de la vieille Ford de son ami Marcus, c'est à dire le bruit le plus infernal qu'il soit possible d'imaginer ! Le crabe fusa à toute vitesse dans le grand canal alors que le son épouvantable disparaissait progressivement. Le crabe n'avait pas

d'hélice comme un bateau, c'étaient les pattes de celui-ci qui faisaient avancer l'engin. Tout était automatique : direction, accélération, virage, et, Jones l'espérait grandement, le frein...

— Ca te plaît ? demanda Jones pour faire diversion.

— Dans le genre, j'aurais préféré une petite ballade romantique sur une gondole à Venise.

— Ah pourquoi ça ? On est si bien dans ce trou à rats au fond de l'océan !

Aaah Venise...

Chapitre 12

Le crabe-radeau les avait directement déposés devant l'entrée d'un temple à demi détruit. L'édifice était plutôt grand et, détail assez amusant, faisait vaguement penser à la maison blanche de Washington ! L'air était plutôt froid et humide dans le canal, on avait par contre dans le temple une curieuse impression de chaleur.

Indiana se tourna vers Sophia : elle scrutait les environs d'une drôle de façon, comme si elle reconnaissait ce lieu. Et pourquoi était-elle si agitée ? Elle ne tenait pas en place, gigotant comme une puce. Puis Jones remarqua qu'elle était en sueur. D'accord il faisait chaud mais quand même... Elle semblait perdre des litres d'eau !

« *Par ici, viens...* » répétait une voix dans sa tête. Sophia la reconnaissait : Nur-Ab-Sal, le roi Atlante. Il était rentré chez lui, ce temple ne pouvait être que son palais.

Sophia avança vers l'édifice d'un pas mécanique. Elle se sentait comme guidée par quelque chose, ou plutôt quelqu'un. Nur-Ab-Sal lui dictait sa conduite et elle ne pouvait que lui obéir. Elle ne tentait pas de résister, peut-être à cause de la peur ? Ou peut-être parce qu'elle était fascinée par ce qui lui arrivait ? Même pourquoi pas, pour ces deux raisons ? Nur-Ab-Sal l'avait guidée depuis si longtemps maintenant, que craignait-elle donc vraiment ?

Elle regarda Indy qui l'observait en silence. Elle le voyait bien, son compagnon sentait que quelque chose ne tournait pas rond dans son comportement. Mais comment pouvait-il se douter que Nur-Ab-Sal prenait peu à peu possession de son corps. Il voulait voir Sophia courir : c'est ce qu'elle fit.

— Nur-Ab-Sal est ici ! cria-t-elle à Jones stupéfait. Je sens sa présence.

Oh non ! songea-t-il. Voilà qu'elle recommençait avec son numéro de médium.

Il lui courut après et la stoppa brusquement en lui attrapant la main droite. Il eut l'impression de lui briser le poignet mais elle ne broncha pas.

— Qu'est-ce qui te prend ? s'inquiéta Jones.

Elle lui répondit d'une voix de robot :

— Nous devons trouver mon guide spirituel.

Ses yeux viraient au blanc. Jones la lâcha effrayé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

« *Viens, à moi !* » répétait l'esprit défunt. Il ne fallait pas le faire attendre.

— Tu n'entends pas Indy ? Un ancien roi m'appelle.

Elle voulut se remettre à courir mais Indy l'en empêcha lui maintenant les bras dans le dos. Elle poussa un grand cri. Pas de douleur. Mais de rage.

— Tu es dingue ? lui fit Indiana. Tu vas nous faire repérer !

Mais Sophia cria de plus belle. Il la lâcha alors... avec une grande envie de lui foutre son poing dans son joli visage.

— Tu vas arrêter ton cinéma maintenant ! aboya-t-il menaçant.

— Mon cinéma ?! hurla Sophia. Et ces murs, c'est du cinéma ?

Jones lui faisait signe de se taire. C'était un miracle s'il n'était pas déjà capturé par les Allemands.

— Et ces lumières ? continua-t-elle sans toutefois baisser le ton. Et le roi qui a créé tout ça. Jones sourit de sa naïveté.

— Celui qui a construit cet endroit n'était pas un fantôme chérie, lui déclara-t-il insolent.

— Tu peux te moquer de moi, imbécile !

Elle enfonça son genou dans son entrejambe. Le pauvre s'écroula au sol pendant que l'hystérique Sophia se remettait à courir dans le couloir. Jones parvint à retenir un grand cri de douleur. Pour parvenir à ce pur exploit il lui suffit de penser que s'ils étaient pris, les tortures Allemandes seraient mille fois pire qu'un petit coup dans les parties sensibles, donné par une folle hystérique...

Il parvint finalement d'un effort surhumain à se relever et à lui courir après. Sophia s'arrêta devant une porte grande ouverte.

— Là-dedans, Indy ! Suis-moi !

Elle entra, suivie de Jones tentant d'oublier une horrible douleur.

— Sophia, arrête tes...

Ils venaient de pénétrer dans une bien étrange pièce. Une sorte de crypte, gigantesque et terrifiante. On aurait dit le bureau de son père...

— ...tes...

Jones ne put finir sa phrase. Il se sentait curieusement mal à l'aise ici. Peut-être à cause des centaines, des milliers de squelettes entassés et éparpillés partout dans la crypte. Non... Il était archéologue, les squelettes ça le connaissait. Alors pourquoi ressentait-il un tel malaise dans cette antre ? Serait-il possible que cela provienne du puits de lave, grand de plusieurs mètres, au centre de la pièce où semblaient encore flotter des restes calcinés d'ossements.

Les Atlantes devaient boire beaucoup de lait pour avoir des os si résistants !

Il était à peine ironique... Il côtoyait de plus en plus l'impossible.

Non, ce qui terrifiait vraiment l'archéologue c'était ces ossements si particuliers au milieu d'autres à forme plus classique : plus petits, avec un crâne de bovin, de longues cornes tordues. C'était comme si un grand glaçon glissait le long de son dos. Ces choses étaient les expériences ratées envoyées dans le colosse par Nur-Ab-Sal, des « expériences ratées »... Combien y en avait-il ? Tous ces pauvres types sacrifiés pour la gloire d'un seul homme. Les Atlantes avaient vécu il y a bien longtemps et avaient disparu. Leur race disparut en un éclair de la surface de la terre. Pourquoi les salauds n'avaient-ils pas fini aussi de la sorte. Les véritables monstres c'étaient eux : ces manipulateurs, ces dictateurs sans pitié. Hitler, Napoléon, César ou Nur-Ab-Sal. Tous des monstres.

Le Colosse ne devait plus être bien loin. Donc il existait réellement... Rien n'était donc impossible dans l'Atlantide ? Restait-il un espoir de sauver le monde ?

Le collier de Sophia brillait de plus en plus. L'esprit de Nur-Ab-Sal était revenu chez lui. Elle se plaça devant le puits de lave et inspira l'air chaud qui s'en dégageait avec une expression de plaisir divin. L'odeur de la mort, la plus délicieuse de toutes.

— Ahh, Dr Jones... BIENVENUE DANS MON HUMBLE DEMEURE !

Cette voix... ? Ce n'était pas la belle et douce voix de sa compagne ! Elle était si grave, masculine, caverneuse. La voix exacte que Jones aurait imaginé pour le diable en personne.

Indy s'approcha lentement de la possédée. La peur lui avait au moins fait oublier sa douleur à l'entrejambe. Sophia était vraiment bizarre : faire des blagues de ce genre dans un moment pareil.

— Tu as un rhume ou quoi ? dit-il tentant de détendre l'atmosphère, après tout si Sophia était dingue il valait mieux ne pas la contrarier.

— SILENCE, CRETIN !

Dingue !

— Allez, arrête de déconner ! dit Jones complètement dépassé par les événements.

Il avait survécu à toutes ces périlleuses aventures, évitant de se faire mitrailler à plusieurs reprises et de se perdre dans des labyrinthes, sans omettre la fois où à Alger il avait manqué de se faire étripper et couper en morceaux par une bande de Nazis-Arabes-extrémistes fous ! Il avait affronté le froid de l'Islande, la chaleur de l'Afrique, la fatigue d'innombrables voyages... Mais là, il craquait ! Sophia était pire que lors de leur rencontre en Islande lors de

cette maudite expédition Jastro, pire que toutes les femmes qu'il avait rencontrées et dieu seul sait qu'il y en avait eu, pire que Kerner lui-même peut-être, pire que tout ce qui existait dans cette galaxie et ailleurs ! Seul son père pouvait se vanter de l'exaspérer autant qu'elle. Mais envers et contre tout, aussi dur que ce fût pour lui de l'avouer, il l'aimait plus que tout au monde.

La lave du puits bouillonnait intensément. L'air chaud chatouillait les sens de l'archéologue. L'atmosphère oppressante de cette crypte l'étouffait.

— Brrr... Cet endroit me donne des frissons.

— Ah bon ? Moi je le trouve très PAISIBLE.

Elle prononça la dernière parole avec encore une fois la voix du démon. Jones fit mine de rien.

— Oui, les squelettes ont l'air bien installés.

Il ne voulait plus contredire la jeune femme. C'était tout ce qu'il avait trouvé à dire.

— Partons d'ici, ajouta-t-il finalement.

— JAMAIS ! cria-t-elle. Je resterai ici avec l'esprit qui guide mes pensées.

— Tu commences à m'énerver avec ton Nur-machin !

— Ne t'inquiètes pas Jones. Enfin lui et moi sommes UNIS et INDIVISIBLES !

Indiana ricana. Mais pas parce que la situation lui semblait comique. Ses nerfs lâchaient, tout simplement.

— D'accord Sophia, mais seulement si tu me promets de ne plus baver.

— Tu ne comprends RIEN !

— Allez viens !

Il lui attrapa la main.

— Je n'irai NULLE PART.

Sophia, de sa main libre le griffa au visage. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau envoyant une violente décharge électrique à Indiana, ce qui le paralysa pendant quelques secondes avant de le faire s'écrouler au sol. Il se tordit de douleur, il avait l'impression que chacun de ses os se désintérait. Cette douleur ne pouvait se comparer à aucune autre sur terre. Le coup dans l'entrejambe, c'était de la franche rigolade à côté !

Il tenta de se relever, mais alors qu'il se tenait chancelant sur ses genoux, Sophia, d'un grand coup de botte de cuir, le poussa dans le bassin de lave. Cette fois-ci, et c'était le cas de le dire : il était cuit !

Il parvint pourtant à s'accrocher in extremis au bord de la corniche, appuyant ses pieds contre la paroi fissurée. Il ne tiendrait pas longtemps.

— Pourquoi agis-tu comme ça ? demanda-t-il enroulant son fouet sur une tige de métal.

— C'est à dire ? fit sèchement la jeune femme. Dis-moi espèce de RUSTRE !

Jette son amant au feu et trouve ça normal. C'est bien le raisonnement d'une féministe !

Il se hissa hors du puits et s'en éloigna pour le cas ou...

— On dirait que tu es possédée, dit Jones.

— Possédée ? (elle rit amèrement) Et par quoi ?

Tout à coup la réponse sauta aux yeux de l'archéologue : les deux émeraudes du collier étaient rouge écarlate ! Et sa forme ressemblait à s'y méprendre à un démon.

— Par ce maudit collier !

Elle lui rit au nez.

— Possédée par un colifichet de bronze, Et tu prétends être un scientifique !

Elle avait raison. Pourtant, il n'en avait rien à foutre. C'était la seule réponse plausible.

— Tu en es prisonnière. Il t'influence depuis des années.

— Ne sois pas ridicule !

— D'accord. Prouve-moi que j'ai tort en le retirant.

Sophia fut prise d'un malaise indescriptible. Sa tête tournait. Elle se sentait si faible, si vulnérable tout à coup.

— Je ne peux pas, reprit-elle. Pendant dix ans je ne l'ai JAMAIS quitté...

— Ressaisis-toi ! Jette-le !

— D'accord...

Quel était donc ce mal au crâne ? Elle était prête à s'évanouir. Peut-être à cause de la pression sous-marine ? Il ne fallait pas oublier qu'ils se trouvaient au fond de la mer Méditerranée. Elle porta les mains à son cou et tenta d'ouvrir le fermoir du collier.

Bloqué.

Elle tira dessus, tenta de briser la chaîne... Rien n'y fit, ce maudit collier ne céda pas. Alors Indy avait raison : elle était réellement possédée par l'objet ! Nur-Ab-Sal la tenait en son pouvoir. Elle n'était plus que son pantin !

Complètement affolée, elle s'acharnait sur le collier, tentant désespérément de l'arracher de son cou.

— Je... je ne peux plus l'enlever ! Oh, Indy ! Je suis maudite !

Jones se jeta sur l'objet pour lui venir en aide. A deux peut-être qu'ils... A peine l'eut-il effleuré qu'il reçut à nouveau la terrible secousse électrique, plus forte et douloureuse encore que la première. Son corps ne pouvait résister, il se retrouva à terre, les muscles tout engourdis.

— TU VAS MOURIR ! lui lança Sophia.

Elle s'approchait de lui, les mains tendues en avant. On aurait dit un zombie.

— Attends ! cria Jones. Tout condamné à droit à une dernière volonté !

Elle s'arrêta.

— QUELLE CURIEUSE IDEE ! MAIS D'ACCORD : JE T'ECOUTE MORTEL.

— Laisse-moi parler à la femme mortelle.

— D'ACCORD. MAIS DEPECHE-TOI ! TA RACE PRIMITIVE VA BIENTOT DISPARAITRE !

Sophia changea d'expression. Son regard passa du sévère au perdu. Indiana sentit qu'à tout moment Nur-Ab-Sal pouvait reprendre possession de la jeune femme.

— Sophia ! Que puis-je faire pour t'aider !

— Je ne sais pas ! J'ai perdu ma volonté. Elle a été remplacée par ce que je croyais posséder. Mon sort est entre tes mains, Indy.

— Mais je ne sais pas quoi faire !

Elle ferma les yeux et dit :

— Celui qui se nourrit de feu à toujours faim.

— Quoi ?

Elle se jeta soudainement sur lui tel un tigre sur sa proie. Elle le plaqua contre le sol et Indy ne put lui résister. Pas de riposte. Il était trop terrifié par la métamorphose de Sophia : ses yeux avaient également viré au rouge-feu et ses ongles poussaient à grande vitesse. Ils commençaient à s'enfoncer dans la chair de l'archéologue. Elle allait le tuer.

Il parvint à libérer un de ses bras et à lui assener un coup de poing. Trop mou pour que Sophia ne sourcille. Il n'osait pas la brutaliser, de peur de la blesser. Et pourtant il fallait bien qu'il réagisse au plus vite ! Mais que pouvait-il ? Il n'allait tout de même pas la tuer ?

Celui qui se nourrit de feu à toujours faim...

Les ongles de Sophia étaient désormais aussi tranchants que des lames de rasoir. Elle lui tailladait la poitrine. Mais Indiana ne sentait plus la douleur, il ne pensait qu'aux dernières paroles de sa bien-aimée.

Celui qui se nourrit de feu à toujours faim... ?

Le collier pendait sous le nez de l'aventurier. Le démon avait ouvert grand sa gueule.

Mais oui ! C'est ça !

De sa main libre il fouilla dans sa poche et en ressortit une perle d'orichalque qu'il enfila dans la bouche du collier.

— Digère-moi ça, Nur-Ab-Sal de mes deux !

Le collier se mit alors à chauffer très fort, brûlant la chair de Sophia. Sous la douleur, elle l'arracha d'un seul coup sec et l'envoya valdinguer à plusieurs mètres d'eux. Puis, elle s'écroula épuisée. Sans perdre un seul instant Jones enferma le collier bouillant dans la boîte en or trouvée dans le labyrinthe du Minotaure. Sophia cria, et aussi incroyable que cela puisse paraître son cri ne s'échappait pas de sa bouche mais de celle du collier. Nur-Ab-Sal tentait de s'accrocher à l'esprit de Sophia, il ne pouvait pas abandonner maintenant !

Sophia se jeta sur Jones mais d'un revers plutôt rude cette fois, il l'envoya valdinguer à cinq bons mètres de là.

— Pardon, ma puce...

Il fixa la boîte d'or, objet inestimable pour l'histoire du monde. Un objet Atlante ne peut que posséder un tel titre. A l'intérieur se trouvait un esprit diabolique, celui de Nur-Ab-Sal.

— Indy... Ne lève plus jamais la main sur moi !

Cette fois-ci, le contact était rompu. Il l'aida à se relever. Puis il lui montra la boîte.

— Ma mère me racontait toujours le conte du pêcheur qui un jour attrapa dans ses filets un mauvais génie emprisonné dans une bouteille. A la fin, le pêcheur parvint tant bien que mal à remettre le génie dans sa prison. Il s'en débarrassa en le rejetant à la mer.

Il regarda Sophia. Elle était toujours assez secouée mais ça avait l'air d'aller. Il continua son récit.

— Le problème dans cette histoire c'est que le pêcheur n'avait pas songé qu'un autre malheureux aurait pu à son tour libérer l'autre salopard de sa bouteille. Je vais donc faire mieux que lui.

Il jeta la boîte dans le puits de lave où Nur-Ab-Sal avait tenté de le précipiter quelques minutes auparavant. Il ne se doutait pas à ce moment-là que le contraire pouvait se produire... La boîte fondit en quelques secondes, il ne restait plus rien.

Une étrange vapeur se dégagea. Elle avait forme humaine. Le spectre s'éleva au ciel, répandant dans toute la pièce une opaque fumée, avant de s'évaporer définitivement. Cette fois-ci c'en était fini de Nur-Ab-Sal. Puisse-t-il trouver la Rédemption dans le monde qui l'attendait depuis la nuit des temps.

— Adieu, Nur-Ab-Sal, déclara Sophia.

Indy décela dans sa voix une grande déception. Ces dix dernières années elle avait été trompée. Tous ces idéaux venaient de disparaître aujourd'hui, morts avec l'esprit de Nur-Ab-Sal. Tout ce temps elle n'était pas elle-même. Ses pouvoirs de médium n'étaient que balivernes. Tout n'était qu'illusion. Une grande et cruelle illusion.

Jamais plus elle ne serait médium. Sans son collier, elle n'était plus rien... mais au moins elle était redevenue elle-même. Tout ça à cause d'une babiole intéressante, volée il y a bien longtemps lors d'une certaine expédition Jastro. Le seul objet qu'elle n'avait pas vendu au marché noir. Juste parce que...

— Il était joli ce collier...

Elle ne l'avait pas dit fort, mais suffisamment pour qu'Indy l'entende. Il ne dit mot. Il préféra se taire quelques instants, regardant les dernières vapeurs de l'esprit maudit disparaître. Cela lui permit de songer aux objets uniques pour l'histoire de l'humanité qu'il venait lâchement de détruire. Comment avait-il pu faire ça ! S'il continuait à ce rythme fracassant, ce serait bientôt la cité entière d'Atlantide qu'il anéantirait !

Indiana se souvint alors qu'il n'avait toujours pas jugé bon de se rassurer sur l'état de Sophia. Son état physique et... mental.

— Tu te sens mieux, maintenant ? demanda-t-il simplement.

— Oui. Je me sens redevenir moi-même. Pour la première fois depuis dix ans.

Aucune réponse. Sophia, inquiète de cet inhabituel silence de la part de son partenaire se tourna vers lui. Il semblait si triste, si abattu. Pourquoi ?

Avant que Sophia n'ait eu le temps de lui en demander la raison, Jones lui répondit :

— Tu veux dire que pour nous... ce qui s'est passé entre nous deux, tu... tu n'agissais pas par ta... enfin je veux dire...

Elle laissa échapper un grand soupir de soulagement. L'idiot. Elle lui sourit puis l'embrassa.

— Ca te va comme réponse, espèce de grand sot ?

Il semblait comme paralysé. Puis il se mit à rigoler tout seul en se touchant les lèvres.

— Tu me rassures ! J'ai bien cru pendant un moment que j'avais couché avec un mec !

— Un « mec » ? s'écria Sophia étonnée.

— Ben oui : Mr Nur-Ab-Sal, non ?

Le second cercle de L'Atlantide ne présentait pas un grand intérêt. A part le grand canal et la crypte, il n'y avait rien du tout. Ou plutôt si : un grand et long, long, long couloir circulaire. Sophia et Indiana avaient beau marcher, ce qui se trouvait devant eux depuis leur départ du temple de Nur-Ab-Sal n'était qu'un interminable couloir, rempli de squelettes entassés dans tous les coins.

A croire qu'on se trouve toujours dans la crypte !

Mais de plus en plus traînaient ceux des monstres à cornes.

Ce qui veut dire qu'on approche du Colosse.

Enfin, alors qu'ils commençaient tous deux à désespérer, ils tombèrent sur une énorme machine obstruant complètement le couloir. On aurait dit un tank, encore une fois construit dans de la pierre. Sa forme faisait penser à un buste géant à tête de Minotaure. Car à l'avant, se trouvaient deux foreuses, comme deux grandes cornes.

Ils montèrent tous les deux dessus, grâce à une échelle à l'arrière. Ils se retrouvèrent devant une sorte de table de contrôle comportant deux manivelles et un visage de pierre, la bouche ouverte bien évidemment... Heureusement qu'Indiana avait pu en fabriquer une dizaine dans le premier cercle car sinon...

— On dirait un excavateur, dit Sophia. Platon précise que la cité est divisée en trois cercles concentriques. Nous en avons vu deux. Cette machine pourrait nous faire parvenir au dernier.

Jones prit une nouvelle perle d'orichalque. Il s'apprêtait à l'insérer dans la bouche lorsque...

— ... Hum. Et si on abandonnait et qu'on rentrait chez nous, chéri ? J'ai oublié mon permis de conduire les excavateurs à la maison.

— Ne grille pas les feux et tout se passera bien. Allez, mets la clef de contact chauffeur !

Il le fit. La machine vibra et les cornes se mirent à tourner à toute vitesse. Mais la machine ne bougea pas d'un millimètre pour autant.

— C'est tout ? déclara la jeune femme déçue.

Elle regarda les leviers.

— Qu'est-ce qui se passe si on pousse un de ces trucs ?

— Non, attends !

Trop tard. La machine partit plus vite qu'un missile contre le mur d'en face. Les briques épaisses ne résistèrent pas longtemps contre les puissantes cornes-foreuses de l'excavateur. En une petite seconde, ils avaient transpercé le mur, et pénétré dans le dernier des trois cercles.

— Mais qu'est-ce que...

La stupéfaction d'Indy était justifiée : ce cercle était bien différent des deux autres. D'ailleurs, ce troisième cercle n'avait rien à voir avec les autres. Il n'y avait plus ici de couloirs ou quoi que ce soit, mais une seule et unique pièce géante. Gigantesque même, avec

un très long pont de pierre qui menait au centre de la cité d'Atlantide. Là, se trouvait un énorme pilier, orné de magnifiques décorations. Le pont menait vers le sol, il ne s'arrêtait qu'à quelques mètres d'une gigantesque mer de lave !

L'excavateur fonça dans le vide. Indy et Sophia avaient à peine eu le temps de sauter sur la terre ferme. La machine tomba dans l'étendue de lave et se perdit à jamais.

— C'était juste ! souffla la jeune femme.

— Trop juste, répondit l'archéologue épuisé.

Il fixa l'endroit précis où venait de disparaître l'excavateur Atlante. Sophia, par sa maladresse venait de détruire, même sans le faire exprès, un monument de la technologie atlante. Il l'aurait bien giflée pour cela. Mais il choisit d'en rire, sous les yeux surpris de la fautive. Après tout, un vestige de plus ou de moins...

— Aaaaah... soupira-t-il. Les femmes au volant !

— Oh, ça va hein ! En tout cas, c'est grâce à moi qu'on se retrouve dans le dernier cercle non ?

— Ouais.

Là, il l'aurait bien vraiment giflée. Mais comment agir ainsi avec une telle andouille ? Elle était vraiment incorrigible... et trop charmante. Et puis il avait déjà eu l'occasion de la rosser quelque peu et il devait l'avouer : il n'avait pris aucun plaisir à ça. Et pourtant, il en avait tellement rêvé !

— Quelle pièce étrange ! s'exclama Sophia.

C'était le moins que l'on puisse dire. Une pièce envahie de lave, ça appartenait une fois encore au domaine de l'impossible. Des têtes de Minotaure géantes sur les parois déversaient de leur bouche des flots de lave en fusion. Comme fontaine, Jones préférerait le Manken Piss ! Certes, moins « chaleureuse » mais à « pisser » de rire...

Le plus bizarre dans cette affaire, c'est que malgré tout, il ne faisait pas tellement plus chaud qu'ailleurs. Les Atlantes auraient-ils également inventé une climatisation spéciale ?

— Comment est-ce possible ? continua Sophia. Nous sommes au fond de la mer.

— Ouais, c'est dingue... se contenta de lui répondre l'aventurier blasé.

— Peut-être le pouvoir des Dieux ? Qui sait ?

Jones sursauta. Cette fois-ci, il n'y avait plus l'ombre d'un doute...

— C'est l'œuvre des Atlantes : le Colosse !

— Le Colosse...

— Oui, le Colosse, qui avec dix petites perles d'orichalque est capable de faire d'un homme l'égal des Dieux ! (il marqua une pause) Tout correspond : le dialogue perdu de Platon, les squelettes de bovins, l'esprit de Nur-Ab-Sal dans un collier de pacotille et maintenant cet endroit magnifique sorti tout droit de l'enfer et ne pouvant exister, même dans nos imaginations ! Je sais, une « machine à Dieu » ne peut pas exister. C'est de la foutaise. Mais on ne peut plus ignorer l'évidence : on est au milieu d'une rivière de lave qui se trouve dans une cité qui n'existe pas, qui se trouve elle-même au fond de la mauvaise mer ! Je ne crois pas en tout ceci, mais je crois en ce que je vois...même si j'ai la trouille d'y croire.

Il était excédé. Exaspéré par les Allemands, l'Atlantide et son Colosse. C'en était vraiment trop, même pour lui. « Je suis un scientifique » se répétait-il sans arrêt. Et pourtant...

Sophia le prit dans ses bras et le serra très fort. Elle savait bien qu'il était fatigué par toutes ces aventures. Elle savait bien qu'il avait tout fait pour la sauver à plusieurs reprises, des Allemands, des Arabes, des esprits même. Mais elle ne voulait pas le voir dans cet état, il ne devait pas craquer maintenant, alors que cette gigantesque farce arrivait à son terme. Pas maintenant. Indiana était probablement l'homme le plus fier et le plus macho de tous les temps. Le voir à genoux, en train de pleurer était bien la dernière chose à laquelle elle se serait attendue. Avouer son erreur avait dû être terrible pour son orgueil de scientifique.

— En tout cas maintenant au moins, tu crois à l'Atlantide, lui dit-elle.

Il sourit, essuyant ses dernières larmes. Qu'elle aimait le voir sourire !
— L'Atlantide en Méditerranée ? Tu rêves ma fille ! A mon avis on se trouve dans un magnifique parc d'attraction extra-terrestre !
Ils rirent tous les deux. Indy était joyeux : c'était si rare qu'elle rit de ses blagues. Quoiqu'en y réfléchissant à deux fois, ce n'était peut-être pas une idée si fantaisiste que ça...

Chapitre 13

Bientôt, tout serait terminé. Restait à savoir si la victoire pencherait de leur côté. Ils semblaient en avance sur les Allemands mais peut-être étaient-ils arrivés par un autre chemin. Si ce n'était pas le cas, ils auraient tout le temps pour détruire le Colosse. Seulement, si une catastrophe naturelle n'avait pu en venir à bout, Indiana ne voyait pas comment il le pourrait avec comme seuls outils ses poings. Avec son fouet, peut-être ? Il l'avait tellement de fois tiré d'affaire au cours de ses périlleuses aventures. Hum... Et après ? Une fois qu'il l'aurait détruit... comment remonteraient-ils à la surface ? D'une manière ou d'une autre, ils semblaient condamnés. Mais l'important n'était pas leur peau, mais celle des milliards de gens sur la terre. Si Sophia et Jones n'avaient pas la moindre possibilité de s'en sortir, il fallait sauver le monde entier de la folie nazie. Jones espérait être à la hauteur de cette tâche.

Ils traversèrent le long pont qui descendait vers le sol, au ras du lac de lave. Ils arrivèrent au pied du pilier central qui portait tout le poids de la cité. Comme un « Colosse ». Le pilier était creux à la base, on pouvait y entrer.

— Tu crois que le Colosse marche encore ? demanda Sophia à son compagnon.

— J'aimerais te dire non. Mais l'endroit fonctionne encore, maintenant la pression d'air depuis des siècles. Tous les appareils que l'on a rencontrés ont fonctionné aussi. Alors je mettrais mon fouet à couper que le Colosse en fera de même.

— Oh... Tu en es plus que sûr alors !

Ils entrèrent dans l'immense pilier. La pièce n'était pas très bien éclairée, mais on y voyait suffisamment clair. L'intérieur du colosse n'était pas des plus impressionnants : il n'y avait rien de notable, si ce n'est un puits d'aération et une cinquantaine de chaises délabrées par le temps. On aurait dit une salle de conférence. Un peu partout sur le sol traînaient encore et toujours d'effrayants crânes à cornes, malheureux cobayes qui avaient servi aux desseins de Nur-Ab-Sal.

Indy regarda un peu partout sur les parois.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda Sophia.

— Ça.

Il indiquait un levier.

— C'est sûrement pour l'actionner.

Indy posa sa main dessus, mais Sophia retint alors son bras.

— Attends ! cria-t-elle. Pourquoi veux-tu remettre ce truc en marche ! Tu as oublié tes propres paroles ? Il nous faut détruire le Colosse !

— Sophia ! On ne peut pas faire ça ! C'est l'héritage que nous ont légué les Atlantes. Tu ne réalises pas ce que ça représente : si l'on peut fabriquer des Dieux, le monde sera meilleur ! Allez laisse-moi faire.

Elle le gifla.

— Pourquoi ? demanda l'archéologue éberlué.

— Indy, ce n'est pas un jouet.

Elle semblait réprimander un gosse qui avait touché au flingue de son père.

— Sophia...

— Tu crois vraiment que si les hommes, nazis ou pas, s'emparent d'une telle machine, ils s'en serviront pour rendre ce monde meilleur.

Indy restait muet. L'étincelle de folie qui avait brillé un vif instant dans son regard venait de s'effacer.

— Le pouvoir aveugle tout le monde. Le pouvoir rend fou le plus sain des hommes. Tu en es la preuve vivante ! Tu viens de te laisser tenter ! Ne laissons pas les Allemands s'approprier cette arme divine. Ce serait la fin de tout, la fin de la vie !

Jones lâcha le levier.

— Tu as raison. Les Allemands sont là. Tout près d'ici.

Une voix résonna dans le Colosse.

— Plus près que vous ne le croyez Doktor Jones...

Indy et Sophia sursautèrent. Jones grimaça.

— Je connais bien cette voix...

Kerner suivi du docteur Ubermann et de tous leurs hommes envahirent le Colosse. Le rire des deux compères résonnait comme la pire des tortures aux oreilles de l'Américain. Ils les avaient joués depuis le début. Ils s'étaient fait suivre comme des débutants. Il avait fait tout le travail à leur place et les avait menés au Colosse. Indy avait perdu. De lourdes conséquences les attendaient maintenant.

Tous les soldats s'installèrent sur les chaises encore en état. Kerner et Ubermann, eux, s'approchaient des deux piégés.

— De nouveau face à face Doktor... déclara Kerner à Jones, sans attendre de réponse. Enclenchez vous-même cette machine. C'est vous qui l'avez trouvée, c'est donc à vous que revient cet immense honneur.

— Kerner, dit Jones méprisant aussi bien le prénom que l'individu lui-même, je me disais bien que ça sentait le rat.

— Je ne sens ici que votre peur, Herr Jones.

Sans pour autant dévier son regard de celui de l'Allemand, Indiana enclencha la machine divine. Une poussée de chaleur envahit la salle et de la lave remplit le puits d'aération pendant qu'une plate-forme en montait. La lumière apparut, d'une teinte rouge, faisant ressembler l'endroit au probable enfer qui les attendait tous d'ici peu... Enfin, un canon de pierre sortit du plafond, juste au-dessus de la plate-forme du puits, et un compartiment secret s'ouvrit sur la paroi, laissant apparaître une grande statue de poisson et son inoubliable bouche ouverte.

— Vous voyez, Kerner ? dit Ubermann. Je vous avais bien dit que Jones nous serait utile. (il observa l'endroit) Mein Gott, c'est absolument merveilleux !

Le dernier espoir d'Indy, de Sophia et de l'humanité reposait seulement sur l'idée qu'Ubermann et ses hommes ignoraient se trouver dans le Colosse. L'espoir était vraiment mince, mais pas impossible.

Ubermann brisa le silence :

— Félicitations Dr Jones. Vous venez de donner au Troisième Reich l'arme de la victoire !

Alors ils savaient ?

— Quelques bombes à l'orichalque ne vous suffiront pas, Ubermann.

— Des bombes ?

Ubermann et Kerner ricanèrent ouvertement. On aurait dit deux hyènes. Oui, ils savaient...

— N'essayez pas de nous bluffer, reprit Ubermann. Nous savons comme vous que ceci est le Colosse.

— Et les DIEUX n'ont pas besoin de BOMBES, finit Kerner.

Y'avait un pépin...

— Regardez autour de vous, continua le vieux, cette machine, à quoi servait-elle à votre avis ?

Jones tenta un ultime bluff.

— Aux barbecues du dimanche ?

— Faux ! s'exclama Ubermann. Kerner c'est à vous.

Ce dernier ouvrit un livre. Il chercha une page, la trouva, puis se mit à lire à haute voix :
— « ...alors que les eaux engloutissaient leur ville, les rois de l'Atlantide tentèrent de contrer leur destin. Sachant que les mortels ne pourraient jamais régner sur les mers, ils créèrent un Colosse, qui, avec 10 perles, les rendrait aussi puissant que les dieux ». Voulez-vous que je continue mon cher Jones ?

Ouais : y'avait un pépin...

Ubermann relaya Kerner :

— Comme Platon le savait si bien, c'était une fabrique d'ETRES SUPERIEURS !

Puis de nouveau Kerner :

— Pendant que vous arriviez jusqu'ici, nous avons stocké de l'orichalque.

— Et, reprit le vieil homme, nous en avons maintenant plus qu'il n'en faut.

Un soldat posa une caisse entière aux pieds du docteur qui continua son discours :

— Prêt à vivre le plus grand moment de l'histoire, doktor ?

— Je crois que la chaleur ambiante a endommagé vos cervelles, répondit sèchement Indiana.

— Les découvertes scientifiques n'appartiennent qu'aux braves, Jones. C'est quelque chose que vous devriez comprendre.

— Vous croyez vraiment à ces trucs de DIEUX ?

— Pourquoi pas ? Et quand je serai un dieu, JE SAURAI TOUT, JE VERRAI TOUT, JE REGNERAI SUR TOUT !

— Nous régnerons TOUS LES DEUX, Herr Doktor, ajouta Kerner se sentant oublié.

Indy ramassa un crâne à cornes qu'il envoya au vieil Ubermann.

— Et tous ces os déformés, ces crânes de bovins ?

— Des expériences ratées, répondit Ubermann jetant le crâne dans la lave, des esclaves insignifiants sacrifiés au nom de la science. Le progrès est à ce prix, vous savez.

— Peut-être étaient-ils trop humains, comme vous et moi, lui dit Jones.

— Des sous-humains, vous voulez dire ! Ils furent détruits à cause de leurs imperfections physiques en passant dans cette machine aux pouvoirs immenses.

Kerner sourit au professeur Jones.

— Mais heureusement, nous ne souffrons pas de telles imperfections.

Ce fut au tour de Jones de sourire. Il rit même, s'esclaffant insolemment devant tous, qui le prenaient pour un fou.

— Ah oui... dit-il enfin. J'oubliais que vous appartenez à la race aryenne, la race pure et supérieure ! Tant que vous y êtes, pourquoi ne pas affirmer que ces « sous-humains » étaient juifs !

Les soldats assis furent troublés par les paroles de l'Américain. Ils étaient jeunes. On leur avait toujours dit qu'ils étaient supérieurs génétiquement à tous autres hommes. Et cette race inférieure venait de se moquer d'eux, d'ironiser sur ce qu'on leur avait toujours enseigné ! L'un d'eux voulut l'abattre comme un chien. Mais Kerner lui donna l'ordre de rengainer son arme.

— Il n'y a rien de drôle ici ! cria Kerner dont l'orgueil était profondément blessé par de tels propos blasphématoires.

— Je vais vous dire quelque chose, continua Jones ignorant la remarque de Kerner : rentrons tous nous coucher !

Ubermann essuya ses lunettes. Personne n'osait parler, même pas Kerner le « dragon ». Sophia, elle, restait immobile dans un coin, muette spectatrice. Elle n'attendait qu'un signal de Jones pour attaquer. Mais son compagnon semblait avoir autre chose en tête.

— Nous ne pouvons pas partir, fit Ubermann. Nous sommes des scientifiques. Nous devons TESTER la machine et je suis sûr que vous ferez un très bon volontaire.

— Moi ?

Alors là, c'était le bouquet ! Il regarda Sophia qui n'osait dire un mot. Mais elle devinait que la tournure des événements ne se présentait pas exactement comme Indy l'avait imaginé.

— Non ! s'écria soudainement Kerner.

Il sortit son arme de l'étui et menaça le Dr Ubermann. Les soldats ne bougeaient pas, ils étaient sous le commandement de Kerner et non d'Ubermann.

— Qu'est-ce que vous faites Kerner ! paniqua le vieux.

— Si quelqu'un doit être un dieu, ce sera moi !

Il s'avança sur la plate-forme et se figea attendant que l'on enclenche la machine.

— Vous ?! Ne me faites pas rire ! Descendez immédiatement...

— Je suis le chef de cette opération, espèce de larve molle ! Activez la machine.

Jones se remémora les paroles de sa compagne : le pouvoir rend fou. Mais qu'est-ce que cela donnait sur un type déjà cinglé ?

Kerner menaça plus encore le docteur de son arme.

Indy commençait à apprécier la tournure des événements. Cet imbécile de Kerner venait probablement de lui sauver la vie... enfin disons qu'il lui accordait un sursis.

Ubermann souffla :

— Ce n'est qu'un test (il s'approcha de la statue de poisson). Platon disait donc dix perles. Essayons.

— Attendez ! cria Indy.

Kerner en avait marre de ces pertes de temps :

— Quoi encore, Jones ?

— Vous faites une grosse bêtise Kerner.

— Comment ça ?

— La plupart des nombres de Platon étaient faux. Mettez dix perles pour avoir de grandes cornes !

Sophia, jusque là muette, vint lui murmurer discrètement quelques mots à l'oreille, après lui avoir envoyé un grand coup de coude dans les côtes.

— Mais tu es dingue ! Pourquoi tu les aides ?

Il la fit taire. Avait-il perdu la raison ?

Kerner regarda Ubermann puis Indiana. Ce dernier enfonça profondément les mains dans les poches et regarda le nazi droit dans les yeux. Pourquoi ce sourire insolent ?

— C'était juste une idée, comme ça...

— Il a peut-être raison, dit Kerner à Ubermann. Nous devrions diviser par dix. Essayez UNE perle !

Jones souriait sous son chapeau.

— Nous disions donc... une perle, dit Ubermann qui inséra l'objet.

Kerner rangea son arme dans son étui. La lave dans le puits d'aération se mit à bouillonner. Alors que la plate-forme élevait Kerner jusqu'au canon situé au plafond, celui-ci souriait béatement, bientôt il serait le maître incontesté du monde. Ni Ubermann, ni même Hitler ne lui donnerait plus le moindre petit ordre. Alors il se mit à rire aux éclats, pensant qu'il prendrait bientôt un bon café avec les saints ! Mais après cette petite pause, eux aussi devraient se plier devant sa puissance infinie !

La pièce s'obscurcit soudain mais cette obscurité fut bientôt traversée de grands éclairs sortant du canon et s'abattant sur Kerner. Mais il ne semblait aucunement souffrir et au contraire semblait y prendre autant de plaisir qu'à massacrer l'un de ses ennemis. Il sentait peu à peu la puissance venir en lui, un pouvoir divin qui s'intégrait dans chaque parcelle de son corps...

Les soldats, plus terrorisés que fascinés, se levaient de leurs chaises, se préparant à fuir en cas d'éventuel danger. Ubermann et Jones eux, ne disaient rien. Ils se contentaient d'observer la transformation de Kerner. Quant à Sophia, elle n'osait trop rien faire. Cette histoire la

dépassait complètement. Et sans son collier, elle se sentait moins sûre d'elle. Mais si Nur-Ab-Sal n'était plus là pour la veiller, Indy lui, y était. Elle espérait qu'il n'allait pas, tout comme le premier, lui faire faux bond.

Kerner sentait ses muscles se développer, son corps grandir, s'élargir.

— Himmel ! Ca marche ! s'écria Ubermann.

Bon dieu ! songea Indy. C'était de sa faute ! Si seulement il n'avait rien dit, ils...

Kerner tomba à terre. Les éclairs l'accablaient, son corps explosait de l'intérieur. Il était plié en deux par la douleur, sa peau, sa chair et son sang se déchiraient. De longs poils lui poussaient partout le long du corps, ses mains et ses pieds furent subitement pourvus de longues griffes acérées. Son corps se rapetissait, devenant tout rabougri alors que son visage s'allongeait jusqu'à prendre la forme d'un long museau, des crocs en sortirent. Indy couvrit les yeux de Sophia qui criait encore plus fort que le pauvre Kerner. Les siens ne quittaient pas ceux de la bête qui ne semblait désirer plus qu'une seule chose : qu'on l'abatte pour arrêter au plus vite son calvaire. Personne n'eut cette occasion : lorsque deux longues cornes apparurent, Kerner, ne pouvant désormais exprimer sa souffrance qu'en poussant d'horribles cris aigus inhumains, se jeta dans la lave du puits d'aération. Il n'eut pas le temps de ressentir la douleur de sa chair qui brûlait. Pas vraiment parce qu'il disparut en un instant au fond du puits de lave... plutôt parce que la transformation le faisait toujours souffrir.

Les jeunes soldats ne disaient rien. L'échec de leur chef Kerner avait été des plus total.

Sophia dans les bras protecteurs de l'archéologue gémissait. Indy, lui, s'en voulait presque d'avoir fait endurer ce calvaire à son ex-ennemi. Kerner avait certes été la pire des crapules qu'il avait eu à croiser dans sa vie, il n'avait pas mérité de mourir de cette façon. Il avait eu le courage de monter le premier. A moins que cela n'ait été que simple folie de sa part ? Comme le disait Sophia, la puissance rend fou. Kerner était aussi ambitieux, le mélange ne pouvait qu'être fatal.

Indiana avait depuis si longtemps rêvé de tuer Kerner. Venger Heimdall et bien d'autres pauvres victimes... un rêve ? Non : un plaisir... Le plaisir de tuer. Indiana comprit enfin qu'un tel plaisir n'existait pas. On appelait ça de la cruauté. Et Indy avait failli y succomber. Devenir comme Kerner. Et maintenant qu'il était mort ? Il ne ressentait aucune fierté. Bien sûr, cette ordure n'avait jamais été loyale mais qui aurait pu l'être avec un tel enjeu ? Personne. Même pas un DIEU. Alors sûrement pas un simple prétendant au titre. Ubermann souriait. Certes l'expérience venait d'échouer. Mais le spectacle fut de toute beauté. Et puis cet imbécile de Kerner commençait à l'énerver sérieusement avec son arrogance et ses maudites ambitions. Il semblait avoir oublié qu'ils étaient ici pour servir la cause nazie, la cause de son Allemagne ! Peuh ! Ce minable n'était qu'un prétentieux. Mourir en bovin lui allait à ravir, même si un porc aurait pu sembler encore plus approprié.

— Une petite perle pour un petit homme, n'est-ce pas, Jones ? dit Ubermann brisant un long silence de stupeur.

Il lui désigna le piédestal.

— La place est libre. Au suivant !

— N'y comptez pas vieux fou ! répliqua l'Américain secoué. Je laisse ça aux égocentriques comme vous !

Lui aussi était sacrement arrogant. Qu'est-ce qu'il détestait ça... Très bien. S'il ne voulait pas collaborer, le « plan B » désignait une personne qui serait toute disposée pour.

— Avancez ! cria le docteur. A moins que vous ne préfériez que Miss Hapgood n'y aille à votre place ?

Jones sursauta. Un horrible frisson venait de longer sa colonne vertébrale. Ubermann sentit qu'il venait de trouver le point faible de cet arrogant cobaye. Maintenant il lui obéirait au doigt et à l'œil. Comme un brave petit toutou.

Indiana se tourna vers elle, Sophia. Cette dernière se sentait une nouvelle fois un poids pour son compagnon. Une fois encore, elle le mettait dans une situation délicate. Mais il ne lui en voulait pas. D'ailleurs, il n'y pensait pas du tout. Il ne songeait qu'à la protéger. Le regard de l'archéologue en disait long : jamais il ne laisserait les Allemands poser leurs sales pattes sur elle. Elle n'aimait pas du tout son expression triste et désespérée. On aurait dit qu'il se rendait à eux pour la sauver, il était résigné à mourir. La tristesse qui émanait de lui la paralysait : il ne pouvait plus rien faire pour les sauver. Puis il lui sourit. Mais il ne trompait personne. Elle savait qu'il tentait par ce geste de cacher sa peur.

Non, Indy, non !

Il fixa Ubermann d'un regard cette fois-ci plein de défi. Et il s'avança sur le piédestal, à la grande satisfaction du vieux nazi. Une odeur de peau grillée se dégageait du piédestal. Il emplît ses poumons de cette odeur de la mort... Pas si mal, se dit-il, ça sentait le bœuf cuit... Maintenant arrivait le moment de vérité.

— C'est mieux, fit Ubermann.

Indy retira son blouson.

— Il vous faut un miracle, pas de l'orichalque !

Il balança sa veste vers Sophia. Elle espérait qu'il ne la lui envoyait pas en tant que souvenir.

— Non-sens ! fit Ubermann. Je commencerai par le chiffre de Platon... dix perles... devraient suffire. Allons-y !

Commencer ? Il fallait en finir, oui !

— Attendez une minute ! Je vous en prie professeur Ubermann, ne me forcez pas à faire ça !

— Pensez aux côtés positifs. Vous n'aurez plus aucun souci.

... Ni rien du tout d'autre, sûrement !

— Vous feriez sûrement un meilleur dieu que moi, lui déclara alors l'archéologue de plus en plus tendu.

— Bien évidemment...

Son sourire pourtant rappelait plutôt celui d'un diable. Il continua :

— Vous n'avez aucune raison de vous défilier devant cette chance unique que je vous offre.

Tiens ? D'habitude c'est ce que Jones déclarait à toute femme qu'il rencontrait...

— Pen... pensez à mes élèves ! s'écria-t-il complètement à court d'argumentation.

— Arrêtez de vous plaindre !

Sophia ne quittait pas le blouson d'Indy des yeux. Il était sale, usé... comme son propriétaire.

Ubermann reprit après un bref temps mort :

— Ne prenons pas de risques. Que pensez-vous de vingt perles ?

— Pas de perles, vieux cinglé ! Oubliez cette obsession stupide !

Sophia priait. Que pouvait-elle faire d'autre. Au diable, elle se sentait si inutile !

Le bras de fer verbal des deux hommes continuait de plus belle. Dans la salle, personne n'osait broncher. Les soldats ne savaient plus trop quoi penser de cette sale histoire. Mais il valait mieux que l'américain se décide sinon ce serait l'un d'eux qui connaîtrait probablement le sort de leur feu chef Kerner.

— Vraiment Dr Jones ! Et votre curiosité scientifique. Ressaisissez-vous !

— Il n'est pas trop tard. Oublions tout ça !

Ubermann le regardait d'un air pincé mais surtout lassé.

— Combien de perles ? répéta-t-il plus sèchement.

— Nous avons encore une chance si nous partons maintenant !

Deux soldats se levèrent de leur siège et vinrent stopper Sophia qui tentait de s'approcher discrètement de l'interrupteur du Colosse.

— La gloire ne récompense que les courageux Jones, déclara d'un air déçu le vieil homme. Il fit un signe aux deux soldats qui venaient de s'emparer de la jeune femme.

— Amenez Miss Hapgood. Elle prendra la place de son compagnon.

Les soldats la poussèrent vers la plate-forme.

— NON ! leur cria Jones. C'est d'accord, je suis prêt à coopérer.

Il n'en croyait pas ses propres paroles. Il se tourna vers les deux soldats, puis vers Ubermann qui comprit sa requête. D'un simple geste, il donna l'ordre à ses hommes de laisser la femme tranquille et de retourner à leur place. Enfin, Ubermann lui fit un sourire béat.

Je te tiens maintenant, pensa le vieil homme.

Indy ne tremblait pas. Il ne semblait d'ailleurs plus aussi tendu qu'auparavant. Et dans un élan de folie, il lui rendit son sourire ! Il le narguait ? Le plus surpris ne fut pas Ubermann, Sophia n'avait pas manqué de remarquer ce soudain changement d'attitude chez son amant. Intérieurement elle souriait aussi, car maintenant elle le savait...

...il mijote quelque chose...

Jones effaça son sourire pour reprendre une expression plus dramatique.

C'est le moment, songea-t-il.

— J'espère pour vous que ça ne marchera pas Dr Ubermann. Quand vous aurez fait de moi un dieu, je vous enverrai aussitôt en enfer, avec tous vos hommes. Là où Kerner vous attend.

Le vieux ne souriait plus du tout maintenant. Cette... ce...bâtard osait le menacer !

— Je vous offre l'immortalité, et c'est comme ça que vous me remerciez ?

Au contraire du petit homme, l'archéologue Américain souriait de plus belle. Son air insolent exaspérait de plus en plus le nazi. Il le sentait : la balle était maintenant dans son camp. Il ne manquait plus que la touche finale.

— Je vous défie d'utiliser ces perles ! Allumez la machine et je déchaînerai MA COLERE DIVINE contre vous !

Grand silence dans toute la salle. On pouvait presque entendre bouillonner Ubermann. Il était devenu rouge de colère. Indy aurait plutôt dit qu'il était cuit à point...

Ils ne se quittaient pas des yeux. Indy priaït pour que personne ne remarque l'énorme goutte de sueur qui commençait à descendre le long de son front. Goutte qui pouvait foutre son bluff en l'air. Mais Ubermann ne voyait plus que son sourire audacieux, tellement insupportable. Un sourire goguenard qu'il lui fallait effacer définitivement du visage.

— Un moment, déclara le vieux. Je n'ai peut-être pas bien réfléchi. Vous VOULEZ en fait, passer le premier ! Vous complotez contre moi, malgré ma générosité. Mais vous ne m'aurez pas aussi facilement !

Non ?

— Poussez-vous Jones !

Oui ! Son plan avait marché ! Alors qu'il quittait la plate-forme il poussa un grand soupir de soulagement. Il n'aurait pas à affronter des toréadors pour gagner sa croûte ! Indy fit un clin d'œil à Sophia qui lui remit son blouson.

— C'est mon pantalon que j'aurais dû te confier. J'ai failli me faire dessus !

Ubermann ne tenait plus en place.

Ah, tu voulais me tuer espèce de salopard ! C'est bien ça que tu voulais ? songeait-il tout en enfilant les perles par dizaine dans l'orifice.

— Combien en met-il ? souffla Sophia à Jones.

— Assez pour dominer l'univers, répondit l'homme à peine remis de ses émotions.

Ubermann inséra une dernière perle

— CENT PERLES ! hurla-t-il en se jetant sur la plate-forme.

Comme avec Kerner, elle s'éleva jusqu'au plafond pendant que la pièce s'obscurcissait.

— Préparez-vous à subir ma colère ! aboya le professeur fou les mains levées vers le ciel qui lui était promis.

Ubermann ne s'adressait pas qu'à cet arrogant archéologue : il venait de déclarer la guerre au monde entier, peut-être même à l'univers entier !

Les éclairs sortirent du canon, s'abattant sur l'homme. Ils lui transmettaient le pouvoir divin, il le sentait. Il palpait cette force absolue !

— J'espère qu'il connaîtra le même sort que Kerner... murmura Sophia à son compagnon qui enfilait tranquillement son blouson.

— Vraiment ? fit-il. Pas moi...

Curieux. Il n'avait pas déclaré ça ironiquement comme à son habitude. Oui, Indy était devenu fou, songea la jeune femme. A moins qu'il ne l'ait toujours été...?

Et Ubermann ne s'effondrait pas comme l'avait fait Kerner. Une étrange fumée translucide puis lumineuse tournait autour de son corps rachitique. Mais non ! Il n'était plus aussi rachitique qu'auparavant ! La fumée lui construisait un nouveau corps : ses traits rajeunissaient, ses muscles gonflaient... La perfection qui se reflétait dans les statues de l'antiquité se formait devant eux. On la sculptait devant les yeux ébahis de chacun. Son corps brillait comme le feu, personne ne pouvait rester de marbre devant la beauté d'un tel être. Même l'esprit souillé d'un monstre tel qu'Ubermann ne semblait pouvoir salir un tel chef-d'œuvre. Un nouveau dieu se tenait devant eux !

Ubermann observa ses mains, ses pieds, ses jambes, son corps entier. Cet éclat qui éclairait la pièce c'était lui ! Tout devenait évident, il se sentait de moins en moins humain. Que ressentait-il ? Il était encore trop tôt. Mais il se savait capable de tout. Du moins il pourrait tout faire quand la machine aurait fini d'accomplir sa transformation. Mais maintenant il n'y avait plus le moindre doute : il devenait un dieu, il avait réussi !

Son rire de plaisir brisa l'harmonie de cette figure angélique. Comme Sophia le regrettait Ubermann se révélait plus un démon qu'un ange.

— Mon dieu ! s'écria-t-elle.

— Oui, fit tranquillement l'archéologue Américain. C'est lui...

Ubermann ou plutôt Dieu éleva ses mains et sa tête vers le ciel avant de s'envoler. Son corps se transformant subitement en une masse d'étoiles qui tournoyait dans la salle. Les éclairs du canon continuaient à lui transmettre la puissance absolue. Sa mutation serait bientôt achevée.

Indy regardait les soldats : partagés encore entre la peur et la fascination, plus personne ne leur prêtait attention. Il était temps d'agir...

— Maintenant ! cria Jones à Sophia.

La femme abaissa le levier éteignant brusquement le Colosse en plein fonctionnement. Rien de mieux pour bousiller un... électroménager...

Ubermann reprit soudain forme humaine, puis quasi immédiatement après celle spectrale d'un monstre démoniaque à cornes. Poussant des cris de douleur, la forme gesticula dans tous les sens, essayant d'échapper à son incontournable destin.

Jones, lui souriait encore. « J'ai gagné » semblait-il dire. Le spectre se jeta sur lui, griffes et crocs en avant. Il lui fallait arracher ce sourire arrogant une bonne fois pour...il explosa subitement dans une gerbe de lumière avant de pouvoir atteindre Indiana.

Ouf !

Le sol trembla, les piliers commençaient à s'effondrer autour d'eux. Jones et Sophia eurent à peine le temps de sortir quand le plafond s'écroula dans la salle du colosse, tuant au passage tous les soldats Allemands de l'expédition, trop éloignés de la sortie. Les malheureux survivants ne feraient pas long feu sous les décombres.

La lave bouillonnait comme jamais et montait vers la surface, le pont de pierre s'écroulait petit à petit s'émiettant comme un vulgaire morceau de pain.

Jones et Sophia n'en pouvaient plus, mais la peur décuplait leur endurance... et leurs réflexes : en se jetant au sol, ils évitèrent de justesse une énorme roche qui s'apprêtait à les écraser.

Ils sortirent du troisième cercle, retournant dans les longs couloirs de la cité qui se fissurait de toutes parts, laissant jaillir la lave. Il y en avait partout. Mais ce n'était encore pas dramatique.

— On n'y arrivera jamais ! cria Sophia.

— Garde ton souffle !

Une brèche s'ouvrit sous les pieds de Jones, lui faisant dangereusement perdre l'équilibre. Il se rattrapa de justesse, mais il ne put empêcher son sac de tomber dans un flot de lave.

— Non ! cria-t-il.

Les disques de pierres n'étaient plus qu'un tas de cendres. Marcus leur aurait sûrement trouvé une place d'honneur dans son musée.

Une autre brèche s'ouvrit sous ses pieds. Il n'eut pas le réflexe de s'agripper. Sophia le rattrapa in extremis. Le chapeau de Jones tomba sous le choc mais de deux doigts, il le rattrapa.

Toi, tu viens avec moi !

— Viens Indy ! Les disques sont déjà perdus. Mais peut-être pas nous !

Ils poursuivirent leur route... pour combien de temps encore ?

Epilogue

L'Atlantide émergea des flots, elle remonta à la surface tel le gaz d'une bouteille de champagne. La cité ne ressemblait plus qu'à un immense volcan en éruption, versant sa lave dans la mer Méditerranée, l'éruption sans le moindre doute la plus terrible de tous les temps. On assistait bel et bien aux *derniers jours de l'Atlantide*.

Personne de l'équipage envoyé ici par le Führer n'avait survécu au désastre. Ubermann dans sa chute était parvenu à entraîner tout le monde avec lui. Ce dieu mort-né avait accompli sa probable dernière volonté.

Le cataclysme continuait de plus belle. A se demander s'il s'arrêterait un jour. Peut-être, peut-être pas...

Un sous-marin nazi émergea soudain des flots. Il était endommagé, mais fonctionnait encore. Le capitaine Füller était resté à bord, attendant que ses compatriotes aient fini leur recherche. Il était hors de question de tomber de nouveau sur ce fou d'Américain ! Trouillard ? Non. Pour preuve, lorsque la terre s'était mise tout à coup à trembler, il ne s'était pas enfui... il avait attendu... avant de mettre finalement les moteurs en route. Il se préparait à partir, songeant qu'il serait l'unique survivant et témoin de la catastrophe, quand deux personnes atterrirent subitement dans la salle de commandes...

Ces deux personnes montèrent sur le pont, complètement épuisées, anéanties, autant physiquement que moralement.

Indy et Sophia avaient eu de la chance, les Allemands un peu moins, à l'exception du capitaine Füller qui venait de retrouver son placard fétiche... Il était sûrement plus heureux dans son antre que les pauvres types carbonisés dans leur lave.

Deux minutes plus tard, ils auraient raté leur sous-marin. Cela aurait été plus gênant que de rater son bus.

Ces deux miraculés regardaient l'affligeant spectacle. Quel désastre... A côté, même le crash boursier de Wall Street, ce sale jeudi noir, faisait pâle figure. C'est dire !

Des boules de feu commençaient à traverser le ciel nuageux de la mer Méditerranée. Décidément, ils auraient vraiment tout vu ces derniers mois. Absolument tout. Indy récapitula alors :

— En fait... (il tenta d'oublier la souffrance de sa lèvre fendue en trois) mes découvertes semblent souvent invraisemblables...même pour moi. Je n'ai jamais pu rapporter une véritable preuve pour ouvrir les yeux du monde. On m'a toujours ri au nez.

Il pointa son index vers les restes de la cité d'Atlantide. Un semblant de sourire apparaissait sur son visage ravagé de blessures et de brûlures.

— Mais cette fois-ci, j'ai une preuve tangible : ce bon sang de satané volcan !

L'explosion qui suivit fut terrible : des gravats en furent projetés partout à des kilomètres à la ronde. Heureusement que le sous-marin était suffisamment loin, sinon la pierre que reçut Jones sur le front l'aurait probablement tué. Là, il s'en tirait avec une énorme bosse qui mettrait bien du temps à disparaître complètement...

Il se releva jurant de tous les noms, maudissant son fouet, censé être un porte-bonheur. On ne voyait pas le bout de son nez dans cette fumée qui s'était dégagée de la déflagration. Il entendit Sophia tousser. Elle l'appela d'une voix inquiète.

— Je suis là... grogna Indiana se tenant lèvre et front. Pour l'instant en tout cas.

La fumée disparut après quelques minutes. Elle s'était évaporée, avec ce qui restait de la cité d'Atlantide. Il n'y avait plus rien. Le second cataclysme, un milliard de fois plus puissant et destructeur que le premier, était enfin terminé. Voilà. Il avait détruit aussi la cité... Bien joué.

— On dirait que tes preuves sont parties en fumée... se contenta de déclarer Sophia.

Aucune réponse. Même pas un grognement ou un gémissement. Il la regardait méchamment. Peut-être aurait-elle dû attendre un peu avant de parler.

Indy songea à toutes ces machines perdues dans la catastrophe. Elles étaient solides ces saloperies... Tellement que les Atlantes n'avaient même pas dû songer à inventer de garanties. Mais Indiana avait tout bousillé. Pas étonnant que tous les assureurs l'envoient balader !

Sophia le sortit de ses pensées :

— Mais tu as toujours les quelques perles d'orichalques ! s'exclama Sophia faussement radieuse. Là dans tes...

Jones retourna ses poches, sans quitter la jeune femme des yeux.

— ...poches...

Trouées. C'était le moins que l'on puisse dire.

— Même pas de prix de consolation, dit-il d'une voix morne. Dommage. Je connais un conservateur de musée qui aurait été ravi d'en avoir dans sa collection.

Indy se détourna, laissant son regard errer sur le bleu de la vaste mer. Il songeait à la véritable récompense trouvée aujourd'hui : c'était désormais un Héros. Oui, avec un grand H. Seule sa mère aurait vraiment pu se vanter de posséder un tel titre, grâce bien sûr à ses talents culinaires. Chacun son truc. Lui préférerait sauver le monde. Il y aurait eu plus de victimes s'il avait choisi de devenir un Héros en cuisinant ! Non ! Comment pouvait-il prendre ça à la rigolade !

L'Atlantide... Cela, pas plus que le reste, ne sonnait juste, mais Indy n'aurait pu dire pour quelle raison. Peut-être était-ce normal, d'ailleurs. Certaines choses n'étaient tout simplement pas faites pour être comprises. Surtout par un scientifique tel que lui.

Il ne restait rien du tout... Et alors ? Cette cité n'était même pas censée exister ! Quelle différence cela faisait-il ? Aucune. Et puis comme ça, on n'aurait pas à changer les cartes du monde. Et puisque Sophia voulait absolument un prix de consolation... il l'embrassa, la serrant dans ses bras tout endoloris. Sa lèvre ensanglantée le faisait souffrir plus que jamais mais tant pis. Il ne voulait plus se priver d'aucun plaisir.

Il relâcha son étreinte, regardant encore l'endroit où s'était trouvée l'Atlantide, seulement quelques minutes auparavant. Rien. Ses yeux voyaient juste et toujours le bleu profond de la mer. Pathétique.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Sophia essuyant le sang de son compagnon sur ses lèvres.

— Pour soulager ma douleur.

FIN du Mystère de l'Atlantide

Mais Indiana Jones reviendra !

Inspiré du jeu LucasArt de Hal Barwood et des personnages créés par George Lucas et Steven Spielberg. Sans oublier le merveilleux Harrison Ford qui a donné vie au plus grand des aventuriers.